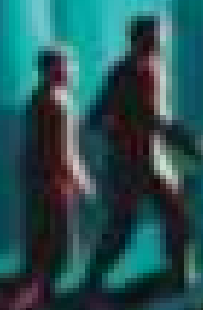


Calligramme Scriptio

CLAUDINE
DESMARTEAU

AU NOM DE CHRIS



Claudine Desmarteau

**AU
NOM
DE
CHRIS**

Gallimard

OceanofPDF.com

Gallimard Jeunesse

5, rue Gaston Gallimard, 75007 Paris

www.gallimard-jeunesse.fr

© Gallimard Jeunesse, 2023.

OceanofPDF.com

Pour Jeanne et Yvan

OceanofPDF.com

I

Fin d'été

OceanofPDF.com

Je me souviens de mes pensées de nuit, mais pas toujours. Des fois ça se mélange avec le vrai et j'ai du mal à faire la différence. Parce que je suis très fatigué, peut-être. Faudrait que je dorme longtemps, d'un seul coup, mais j'y arrive pas. Plus on essaie de s'endormir, moins on y arrive.

**Pour telecharger + d'ebooks gratuitement et légalement
veuillez visiter notre site : www.bookys-ebooks.com**

Faudrait que je m'allonge
Que je ferme les yeux
Et hop
Je dormirais comme par enchantement

Avant ça marchait. Même parfois, mes yeux se fermaient tout seuls sur un livre et je dormais jusqu'au jour suivant.

C'est une chance incroyable de dormir comme par enchantement. Je ne m'en rendais pas compte.

Comme pour Judith : je ne me rendais pas compte de ma chance.

Quand Judith et le sommeil reviendront, j'en profiterai à fond.

Je serai joyeux et je m'en rendrai compte.

Si on est vraiment joyeux, est-ce qu'on peut s'en rendre compte ?

Si on s'en rend compte c'est qu'on est déjà un peu triste, au fond, de savoir que la joie, c'est pas pour toujours.

Non ?

On est joyeux pour un instant qui ne durera pas et ça, c'est triste.

OceanofPDF.com

Le temps de la nuit
N'est pas le même que le temps du jour
La nuit le temps s'écoule lentement
Trop lentement
On a tout le temps de se poser un tas de questions
La nuit on se fait attaquer par des pensées
Qui n'oseraient pas venir le jour
Des pensées qui sont comme des labyrinthes
Tu suis une pensée et elle t'emmène ailleurs
Et tu sais plus d'où t'es parti ni comment t'es arrivé là
Ni comment tu vas t'en sortir
Elles vont loin dans l'inconnu, les pensées de nuit
J'ai peur
Qu'elles m'emmènent trop loin
Peur de ne plus savoir
Où je suis
Ni qui je suis

OceanofPDF.com

– Tu prends tes somnifères ?
– Oui.
– Tous les soirs ?
– Oui.
Faux. Je les prends pas.
– T’as les yeux cernés. On peut changer de traitement, si celui-là ne te convient pas.
– ...
– On va reprendre rendez-vous chez le psy. Tu veux ?
– Non.
– Je pense que ce serait bien que tu y retournes.
– Pas tout de suite.
– Bon... on en reparlera.
J’évite le regard de ma mère mais je sens ses yeux qui me percent le crâne. Elle devine, ma mère. C’est dur de lui mentir.

Je les prends plus, les somnifères. J’ai arrêté.
J’ai arrêté parce que ça ne marchait pas. J’avalais le somnifère et je me réveillais quand même au milieu de la nuit sans pouvoir me rendormir. Ou peut-être que je dormais un peu, à moitié... non... je ne dormais pas vraiment puisque j’avais conscience de dormir – ou de ne pas dormir –, c’était pire que de rester éveillé et le lendemain, je ne savais plus si j’avais dormi ou pas.
Je ne savais plus quel jour on était.
Je ne savais plus rien et je mélangeais tout.
Je ne savais plus aucune leçon. Je ne me rappelais plus des paroles des profs. Tout ressemblait à un cauchemar éveillé.
J’avais des trous noirs.
Ça me terrifie, les trous noirs.
Si je perds la mémoire, je perds tous mes repères.

Si je ne prends pas de somnifères, j'ai une très bonne mémoire. Je ne fais pas exprès. C'est comme ça depuis que je suis petit. Je me souviens de détails que tout le monde oublie. La tache de rouille sur le cadre de mon premier vélo bleu ciel, les pédales blanches, le casque rouge trop grand que ma mère n'avait pas assez serré et qui tombait sur mes yeux – j'avais failli me prendre le trottoir. Je me souviens du nombre de tours de pâtés de maisons que j'avais faits sans poser le pied par terre : vingt-six. Je ne voulais plus m'arrêter de pédaler.

« Va pas trop vite ! » criait ma mère.

Elle portait son foulard en soie mauve et elle avait attaché ses cheveux avec une pince. J'aime pas cette coiffure qui la vieillit, je préfère quand ses cheveux sont lâchés.

Je ralentissais et le vélo tanguait à droite et à gauche, je pédalais plus fort pour ne pas tomber et à chaque tour, je prenais un peu plus d'assurance. C'était grisant. Jamais j'avais éprouvé ça, avant.

Le teckel du voisin aboyait derrière moi.

« Va pas trop loin ! » ma mère criait.

Je me souviens des croûtes sur les genoux qui duraienent un été entier, ma mère avait toujours peur que ça s'infecte.

Je me souviens de tout, même de ce que j'aimerais oublier.

Je me souviens qu'on a mangé des carottes râpées, des haricots verts, du steak haché et du gâteau au chocolat la veille du départ de Judith. Je me souviens de la couleur de mon vomi dans la cuvette des chiottes.

Je ne suis pas spécialement intelligent mais je me souviens de tout et ça énerve les autres. J'ai sauté une classe. Je ne révise jamais aucun cours. Parce que je me souviens de toutes les paroles du prof.

– T'as de la chance, me disait Judith.

Je suis pas sûr de ça.

Mon meilleur ami, c'était Judith.

Elle est partie avec ses parents et les cartons de déménagement. Ce sont les parents qui décident et tant pis si ça nous fait pleurer.

« La vie nous arrache ceux qu'on aime », dit ma mère.

Je déteste cette phrase.

OceanofPDF.com

Judith, je l'avais repérée parce qu'elle était différente. Solitaire, comme moi. Pâle, maigrichonne, le visage anguleux, les cheveux courts coiffés en bataille. Pas très féminine. Pas souriante. Pas à l'aise – comme moi. Elle faisait une fixette sur les scarabées. Elle voulait se réincarner en scarabée et je me foutais de sa gueule. Mais c'est grâce à un scarabée qu'elle est devenue mon amie.

Un jour chaud du mois de juin, les fenêtres de la salle de classe étaient ouvertes en grand. Un scarabée est entré en volant dans un boucan d'enfer, comme un bombardier. Les élèves criaient et se réfugiaient sous les tables. Geoffroy s'est levé et a écrabouillé le scarabée sur le mur avec son livre de maths. Judith a bondi de sa chaise, s'est approchée de lui – elle fait une tête de moins que Geoffroy – et l'a giflé. Une grosse baffe. Sa petite main blanche sur la grande gueule de Geoffroy. Il était scié. N'a rien trouvé à dire, sur le moment.

Silence dans la salle de classe.

Impressionnant.

Judith avait les lèvres serrées et Geoffroy les joues rouges. Geoffroy portait un tee-shirt blanc, un pantalon de survêt bleu marine Sergio Tacchini et des Nike noires. Judith un débardeur jaune et on voyait son ventre creux parce qu'elle ne remplit pas bien ses slims. Elle avait une croûte qui commençait à se décoller sur le coude gauche.

Le prof leur a ordonné de se rasseoir.

Je n'oublierai jamais ce que j'ai ressenti ce jour-là. J'étais assis, bien droit sur ma chaise de classe et je jubilais. Comme si c'était moi qui avais donné une claque à Geoffroy. Je me sentais plus fort, rien qu'en regardant Judith, la fille blanche et maigre qui ne parlait à personne. Elle osait défier Geoffroy.

Geoffroy, le plus fort. La brute de service.

Celui qui peut tout se permettre ou presque. Parce que tout le monde ou presque a peur de lui.

OceanofPDF.com

Dans la chambre de ma mère, il y a des photos encadrées et accrochées au mur.

Des photos d'elle, enfant, sur les genoux de sa mère. Sa sœur aînée est assise à côté d'elles dans le canapé – elle tire la gueule. Ma mère a des grosses joues de hamster, des taches de rousseur, une frange coupée de travers et des couettes. Elle sourit, il lui manque une dent.

Sur une autre photo, elle caresse un chat noir avec l'extrémité des pattes blanche, la pointe de son oreille gauche est blanche aussi.

On retrouve ce chat sur une photo prise dans un jardin ensoleillé et fleuri. Ma mère caresse le ventre du chat qui se roule par terre en fermant les yeux. Ma mère a les cheveux brillants et elle sourit. C'est ma photo préférée.

Il y a aussi des photos de moi, accrochées au mur. Beaucoup de photos de moi.

Moi bébé, allongé sur le ventre et la tête dressée comme un serpent. Je suis presque chauve, j'ai des grandes oreilles et des yeux ronds.

Moi à califourchon sur un camion en plastique jaune. Je me souviens de ma joie quand j'ai reçu ce camion à Noël. Il pleuvait trop pour sortir, j'avais dû attendre le lendemain pour aller au parc avec mon nouveau camion jaune.

Moi, debout dans le couloir de l'appartement. J'ai un cul énorme dans mon pyjama rayé bleu et blanc : mes premiers pas, à onze mois et demi.

Moi dans l'allée d'une forêt, chevauchant un poney gros et gras. Cette saloperie de poney n'était pas docile, il ne pensait qu'à brouter.

Moi torse nu, en short tahitien, en train de manger une glace à l'italienne, vanille fraise. Je plisse les yeux.

Il y a autre photo de moi – ma mère dit que c'est moi, ce petit morveux de quelques mois assis sur une serviette de plage bleu

turquoise, entre ma mère et un homme brun qui a un grand nez. Il regarde l'objectif en souriant mais on ne voit pas ses yeux car il porte des lunettes de soleil. Ma mère le regarde et moi, je regarde nulle part.

À ce qu'il paraît, cet homme bronzé et poilu, c'est mon père.

OceanofPDF.com

Comme tous les samedis, on a regardé un documentaire animalier. *Afrique sauvage*. Vautrés dans le canapé en chaussettes. Un Coca glaçons pour moi et un smoothie pour ma mère. Elle avait fait des pop-corn.

Un troupeau d'éléphants traversait des terres arides, sans rien à boire ni à manger. Un des éléphanteaux n'arrivait plus à suivre le troupeau, il s'affaiblissait de plus en plus, ne tenait plus debout. Il s'est allongé sur la terre pour mourir et sa mère s'est arrêtée, alors que le troupeau continuait sa route sans eux parce qu'il faut partir pour survivre. La mère est restée auprès de son petit, en essayant de le relever, jusqu'à ce qu'il soit mort pour de bon. Puis elle s'est remise en route et a réussi à rejoindre le troupeau. La voix du documentaire racontait qu'elle n'oublierait jamais. Qu'elle reviendrait là chaque année, à cet endroit, pour revoir la carcasse de son éléphanteau.

Ça a fait pleurer ma mère.

OceanofPDF.com

Avec Judith, on avait notre endroit à nous. La clairière. On passait des heures, perchés sur un arbre. On avait construit une plateforme sur les branches d'un vieux chêne. J'apportais des sandwiches faits par ma mère. Jambon tomate fromage.

Je pédale jusqu'à la forêt et je grimpe dans notre arbre. J'y vais pour me rappeler Judith. Et aussi pour respirer mieux parce que j'étouffe. Pas tout le temps, mais de plus en plus souvent.

Ça me prend comme ça
Sans prévenir
J'ai du mal à respirer
Ça me pèse sur le haut du torse
Et j'ai l'impression d'étouffer
Dans la salle de classe
Dans la cour du collège
J'étouffe même à la maison
Alors je sors
Parce que j'ai besoin d'air

Quand j'allais à la plateforme avec Judith, on oubliait le temps. On ne voyait pas les heures passer. On parlait beaucoup – enfin c'était surtout Judith qui tchatchait, et après, on se taisait. On avait appris à être silencieux. À se faire tout petits, à écouter en retenant notre souffle. Le vent qui chuchote dans les feuilles, les craquements dans les branches, les chants des oiseaux, les gazouillis, les roucoulements, les piailllements... tous les cris des bêtes de la forêt. Écouter bien, ça s'apprend. Faut être patient. Souvent, on entend avant de voir.

Judith est partie et c'est comme si j'étais privé de soleil. Même les jours de beau temps, le ciel est d'un bleu plus froid, un bleu

métallique qui fait mal aux yeux. Les jours de beau temps, j'ai les yeux qui piquent, plus encore que les jours gris.

Le beau temps sans Judith, ça ne sert à rien.

OceanofPDF.com

Si je perds la mémoire
Je perds tous mes repères
C'est pour ça que j'ai arrêté
Les somnifères
J'ai perdu le sommeil
Mais je ne veux pas perdre la mémoire
J'ai perdu le sommeil
Rester allongé pendant des heures
Je peux plus supporter
De me retourner dans mon lit
Sans parvenir à dormir
Je peux plus
C'est une torture
Alors je sors
Et je marche
Tout seul
Dans la nuit

OceanofPDF.com

Approche
T'as peur ?
T'as raison
Faut pas se fier à des inconnus
Faut rester sur ses gardes
Se fier à personne
À personne qu'à toi-même
Pas faire confiance au premier venu
On sait jamais à qui on a affaire
La confiance ça se mérite

Comment tu t'appelles ?

Moi c'est Chris

OceanofPDF.com

Ma mère parle beaucoup. Elle parle tout le temps, comme pour chasser le vide. Ma mère, c'est la personne que j'aime le plus au monde. Je l'aime tellement que c'est horrible. Mais elle parle trop. Elle a une voix un peu trop aiguë, légèrement nasillarde. Une voix toujours plus ou moins inquiète. Ma mère est quelqu'un d'inquiet. Elle veut tout savoir, elle veut tout prévoir. Elle regarde toujours la météo le matin. Elle fourre un parapluie dans mon sac à dos et ça la rend dingue quand je rentre à la maison dégoulinant comme un chien mouillé parce que je ne me suis pas servi du parapluie. Aucun élève du collège n'a de parapluie à part moi, alors je ne le sors pas de mon sac. Inutile d'expliquer ça à ma mère, elle ne comprendrait pas. Elle me donne des goûters que je ne sors pas de mon sac non plus. Inutile de lui expliquer pourquoi.

Ma mère pose trop de questions.

« Ça s'est bien passé, ta journée ? » « T'as mangé quoi, à la cantine ? » « Tu as faim ? » « Dimanche je te ferai un bon poulet grillé, tu veux ? » « Tu as fait tes devoirs ? » « Où est passé ton bonnet ? » « T'as pris ta douche ? » « Tu préfères des haricots verts ou des courgettes ? » « Tu éternues ? Tu as mal à la gorge ? » « Tu as pris tes vitamines ? »

« Adrien ? »

« Tu m'écoutes ?... »

Je me demande
Comment t'es arrivé jusqu'à moi
T'es différent, toi
Sinon tu serais pas là
Tu t'appelles comment ?
Tu veux pas me dire ?
C'est pas grave
On a tout le temps
Moi c'est Chris
Si t'as envie de me revoir
Je serai là
Tu sais où me trouver maintenant
Je suis content que tu sois revenu
Tu sais quoi ?

Je t'attendais

OceanofPDF.com

Chris a une voix grave.
Sa voix est claire.
Elle résonne clairement dans ma tête.
Il parle pas pour ne rien dire.
S'il me pose une question et que je ne réponds pas, c'est pas grave.
Il n'insiste pas.
J'aime écouter Chris.
Sa voix est calme.
écouter Chris, ça m'apaise.
Quand Chris me parle, il chasse les pensées d'angoisse qui me
torturent la nuit.

OceanofPDF.com

Je suis content de te revoir
J'ai beaucoup pensé à toi
Tu connaissais cet endroit, pas vrai ?
Comment tu m'aurais trouvé, sinon...
Ça fait un moment que j'attendais
Qu'il se passe un truc
Quelque chose d'extraordinaire
Et voilà que tu débarques...
Avec tes yeux ronds
T'es blanc comme la lune
Tu portes pas de masque, toi
T'es pur
Je peux lire sur ton visage
Fais gaffe à toi...
Je peux lire sur ton visage
T'as peur mais t'es courageux
Le courage, c'est de savoir maîtriser ses peurs
Et c'est ce que t'as fait en venant jusqu'à moi
Depuis le temps que j'attendais
Qu'il se passe quelque chose
Je suis en train de comprendre
Que cette chose extraordinaire
C'est Toi

Je regarde ma mère.

Je ferme les yeux.

Suis fatigué, très.

Je ferme les yeux mais je vois ma mère. Les images sont imprimées dans mon cerveau. Comme un film. Je connais ses gestes par cœur. Verser de l'huile dans une casserole. Ajouter les grains de maïs. Poser un couvercle sur la casserole. Faire chauffer à feu vif. J'entends les grains de maïs éclater dans la casserole. Elle éteint le feu. Saupoudre les grains de maïs de sucre en les remuant pour les enrober de caramel. Elle verse les pop-corn dans un saladier.

« Les animaux éprouvent-ils des émotions ? Sont-ils capables de ressentir de l'amour, de la tristesse, de la colère, ou encore de la peur ? »*

Ma mère me rejoint sur le canapé pour le rituel du samedi après-midi. Une lionne course un zèbre. Il détaille.

« De nombreux scientifiques considèrent aujourd'hui que le comportement du zèbre est une réaction de peur, une émotion primaire permettant aux animaux de survivre en les encourageant à éviter le danger. Contrairement aux sentiments, les émotions sont d'abord physiologiques. »

Le zèbre a réussi à échapper à la lionne. Je ferme les yeux et j'entends les bruits de mastication de ma mère qui se goinfre de pop-corn et le commentaire du documentaire animalier : une voix masculine pleine d'assurance.

« Les émotions naissent dans le cerveau, sous forme d'impulsions neuronales qui mettent l'organisme en mouvement. Ce sont des moteurs d'action. La peur est une émotion essentielle servant à déclencher un comportement de défense. C'est donc un atout évident pour la survie dans la nature. Cette fonction de peur est génétiquement enracinée dans le système nerveux. »

– Tu veux pas de pop-corn, mon chéri ?

« Les émotions produisent des réactions chimiques ou psychologiques programmées par le corps. Les rats manifestent de la peur. L'odeur ou la vision d'un prédateur provoque une réaction immédiate : battements de cœur plus rapides et flux d'hormones dans tout le corps. La tour de contrôle de cette activité se situe à l'intérieur même du cerveau. C'est un minuscule appendice en forme d'amande appelé amygdale qui reçoit des signaux de danger potentiel et déclenche alors une série de réactions. Ce système d'urgence est identique chez tous les mammifères, comme chez les oiseaux. »

– Adrien, tu dors ?

« Tout comme la peur, le sentiment de colère se forme dans les amygdales et déclenche une réponse de fuite ou de combat. Le rythme cardiaque, la tension et la respiration accélèrent tandis que la température du corps s'élève. Le sang afflue des extrémités vers les muscles et les organes vitaux pour les préparer à l'action. Le corps est alors noyé d'hormones de stress comme l'adrénaline ou le cortisol. Ce comportement de colère existe pour de bonnes raisons. Un animal agressif obtient plus de nourriture, protège mieux sa progéniture, a plus de chances de s'accoupler et bénéficie de plus d'espace pour...

– Ouh ouh, Adrien ?!

J'ouvre un œil. Des babouins se bastonnent.

– Mmmm...

– Ça va, Adrien ? Tu es fatigué en ce moment ? Tu fais des insomnies, à nouveau ?

– Nan. Tout va bien.

– Tu es l'ombre de toi-même.

– T'inquiète pas, maman. Ça va... Laisse-moi dormir un peu.

– Ils sont pas bons, mes pop-corn ?

* Documentaire : *Animaux trop humains*, réalisé par Keebe Kennedy.

OceanofPDF.com

T'es crispé
Tout recroquevillé sur toi-même
Comme un fœtus
Tu t'en rends compte ?
Ça crève les yeux, tu sais
Détends-toi
Respire
Déplie-toi
Voilà...
Personne viendra te faire chier, ici
Respire et oublie-les
Tous les nases qui te pourrissent la vie
Les enfoirés qui t'en font baver
Oublie-les
Ils t'en ont fait baver, pas vrai ?
Je le vois sur ton visage
À quel point ils t'ont fait souffrir
Les fils de pute
T'inquiète
Ils viendront pas te chercher
Ici, ils peuvent pas t'atteindre
Les fils de pute
Tu les vois ?
Tu les entends ?
Nan
Y a personne
Juste toi, moi, les arbres et les bestioles
T'inquiète...
Les fils de pute
Détends-toi et oublie-les

Ferme les yeux
Respire et laisse entrer la nuit
C'est ton royaume

Notre royaume

OceanofPDF.com

Elle a changé, Judith. Sur mon écran je ne la reconnais plus. C'est à cause des cheveux, peut-être. Ils sont plus longs, elle ressemble à une fille maintenant.

– T'as changé de coiffure ? je lui ai demandé.

– Non.

– Ben si... T'es plus coiffée pareil.

– Je les coupe moins souvent, c'est tout.

– C'est plus comme avant.

Elle a rien répondu.

Avec Judith c'est plus comme avant et on n'y peut rien. On ne se voit plus en vrai et on se perd, à petit feu. Je ne devrais pas mais je lui en veux. Je voudrais qu'elle souffre autant que moi et qu'elle me le dise. Peut-être qu'elle souffre autant que moi, en fait. Elle est du genre fière, Judith. Du genre qui ne verse pas une larme quand elle a mal, plutôt crever. Du genre qui hurle à l'intérieur sans ouvrir la bouche. Alors je n'ai aucun moyen de savoir si elle souffre autant. Même à moi, elle ne dirait rien. Je la connais, Judith. Un peu.

Moi non plus, je ne dis rien mais j'arrive plus à le cacher. Que ça devient pire. Je le vois dans les yeux de ma mère, dans ceux du toubib et du psy qui me prescrivent des calmants. Je le vois dans leurs yeux comme dans des miroirs.

Arrêtez !

Arrêtez de me regarder comme ça.

Judith n'a pas l'air d'aller mal. Tant mieux pour elle et tant pis pour moi. Je préférais ses cheveux courts en pétard mais elle est pas vilaine, avec ses petites mèches blondes qui lui caressent les joues. Ça lui donne un air plus doux. Depuis quand elle est douce, Judith la teigne ? Elle est devenue presque... mignonne. C'est pas elle. C'est

pas Judith, cette blonde mignonne avec des yeux qui s'échappent ailleurs quand elle me parle. Comme si elle pensait à autre chose.

À quelqu'un d'autre ?

Et même, la dernière fois qu'on se parlait sur Skype, elle a bâillé. Elle a bâillé et ça m'a fait une pointe au cœur.

J'avais le souffle coupé, après.

Je veux plus la voir.

OceanofPDF.com

Tiens
Je t'ai apporté une couverture
Au cas où tu voudrais dormir ici
Ça commence à cailler
Moi j'ai le cuir dur mais toi...
Va pas choper froid, hein
Tiens
Prends-la !
Ou pas...
Tu fais comme tu veux
T'es libre
De rester ou de partir
T'es libre de revenir demain
Ou jamais
Ce serait moche, de ne plus te voir
Elle me manquerait, ta petite bouille
Tu dis rien ?
T'écoutes et t' observes
C'est bien
Les animaux passent beaucoup de temps à observer
À guetter
Une proie ou un prédateur
Observer, écouter
T'as l'air doué pour ça
Et pour beaucoup d'autres choses
Pour le reste,
T'inquiète...

Je t'apprendrai

Dormir debout. Je sais ce que ça veut dire.

Le manque de sommeil a changé ma perception des choses, des sons, des gens qui m'entourent. Les silhouettes se fondent dans un brouillard. Je monte les escaliers en restant derrière le troupeau. J'entre dans la salle de classe. Je m'assois. Sors mon cahier, ma trousse. La voix du prof, les bruits de chaises raclant le sol, des stylos sur le papier, les soupirs, toussotements, ricanements... un brouhaha tellement familier qu'il devient étrange. Je m'entends répondre « Présent » à l'appel et j'ai une impression angoissante de déjà-vu, déjà-vécu déjà-entendu.

J'ai l'impression de rêver
Toujours la même scène

J'ai l'impression
De ne pas être réel

La nuit au contraire
Je perçois tout de manière amplifiée
J'entends clairement
La voix de Chris

Et les bruits de la nuit. Les craquements des branches, des brindilles, le vent qui bruisse dans les feuilles, les hululements... Chris dit que c'est une chouette chevêche. Il sait reconnaître les cris des oiseaux de nuit. Et même il les imite très bien, alors les chouettes lui répondent comme un écho. Chris dit qu'il aimerait se réincarner en oiseau. En corneille noire. Les corneilles sont des oiseaux très intelligents. Enfin, ça dépend... des fois, il voudrait se réincarner en grand-duc. C'est un oiseau de nuit, Chris.

Mes yeux s'habituent à l'obscurité
Je distingue les formes

Des ombres de la nuit
Chris m'apprend à reconnaître les arbres
Chênes, châtaigniers, frênes...
Chris m'apprend à regarder le ciel
Je m'allonge sur le dos
Chris me récite les étoiles
Et les constellations
L'étoile Polaire
La Petite Ourse
Cassiopee
Le Dragon
Le Cygne
L'Aigle
Le Serpent
Le Scorpion
Il n'y a plus rien d'autre
Que moi, Chris et le ciel
Plein d'étoiles scintillantes
Et de trous noirs
La voix de Chris me berce
Je ferme les yeux
Et je glisse
Doucelement
Dans le sommeil

- T'ÉTAIS OÙ ?!!!
- Dehors...
- Comment ça dehors ?!! J'étais folle d'angoisse.
- J'arrivais pas à dormir, alors je suis sorti.
- Ce matin... j'ai ouvert la porte de ta chambre... t'étais pas dans ton lit... je t'ai appelé et cherché partout dans la maison et...
- Pleure pas, maman. Je suis désolé...
- T'étais OÙ ?
- Je t'ai dit : dehors.
- Dehors ? Tout seul la nuit ? Mais t'es malade ?!
- Je pouvais pas dormir, j'avais besoin de prendre l'air.
- Ça va pas dans ta tête, Adrien !
- Je suis désolé, maman. Arrête de pleurer s'il te plaît.
- C'est TOI qui me fais pleurer.
- Excuse-moi. J'arrivais pas à dormir.
- Tu les prends, tes médicaments ?
- ...
- Faut prendre tes médicaments, Adrien !
- Calme-toi, maman... Arrête de crier.
- Que je me calme !!! Tu veux que je me calme ?! Tu te rends compte ? J'ai cru... j'ai cru qu'on t'avait enlevé. J'ai cru que t'étais...
- Arrête de pleurer, maman. Je suis là.
- Viens là. Je t'aime.
- Moi aussi, maman.
- Me refais jamais ça.
- D'accord, maman.
- Mon trésor. Me refais jamais ça.

J'ai changé de psy.

Maintenant je vois une femme, plus jeune que le vieux gars qui avait une tête de prof sévère. Je suis pas très bavard, alors elle me pose plein de questions.

– Tu t'entends bien, avec ta mère ?

– Oui, très bien.

– Et ton père ?

– J'ai pas de père.

– Explique-moi...

– J'ai pas de père. Il paraît qu'il est mort.

– Pourquoi tu dis « Il paraît » ?

– On ne parle jamais de mon père, à la maison. Il est mort et c'est tout.

– Il est enterré où ?

– Je sais pas.

– Tu ne veux pas le savoir ?

– Non.

– Pourquoi ?

– Je m'en fous, qu'il soit mort et enterré ou pas. Pour moi, il n'a jamais existé.

– Parle-moi de tes insomnies.

– Je mets longtemps à m'endormir et j'ai un mauvais sommeil. Je me réveille en plein milieu de la nuit et j'arrive pas à me rendormir.

– Quelque chose t'angoisse ?

– Je pense trop à m'endormir, du coup je n'y arrive pas et je m'énerve à l'intérieur. Plus je suis fatigué, moins j'y arrive.

– Tu prends des somnifères ?

– J'en ai pris et je me sentais pire, alors j'ai arrêté.

– Tu te sentais « pire » ?

– Oui. Encore plus bizarre. Et ça me faisait perdre la mémoire, je

supporte pas.

- Ça t’effraie, d’avoir des trous de mémoire ?
- Oui. J’ai peur de tout oublier.
- L’oubli fait partie de la vie. On passe notre temps à oublier des choses. On ne peut pas se souvenir de tout. Parfois, on oublie pour se protéger, aussi.
- Avec les somnifères, j’oubliais tout ce qui était important.
- C’est à dire ?
- Le jour qu’on était, les paroles des profs... Je devenais nul.
- Ta mère m’a dit que ton amie avait déménagé récemment.
- Judith... Ça fait quarante-cinq jours qu’elle est partie.
- Elle te manque ?
- C’est comme ça. On peut rien y faire.
- Tu pourrais essayer de la revoir. Elle habite loin, maintenant ?
- De toute façon c’est plus comme avant.
- Pourquoi ?
- Avant, on se voyait tous les jours. Moins on se voit, plus on s’éloigne.
- Et tu as d’autres amis ?
- Pas au collège.
- Où, alors ?
- Je suis fatigué. On peut arrêter ?
- Je vais te prescrire un sédatif très léger. Ça devrait t’aider. On fait le point la semaine prochaine, tu veux bien ?
- D’accord.

T'es pas venu hier
Je t'ai attendu
J'ai pensé à toi
Tu l'as senti ?
Moi j'ai senti que tu pensais à moi
La télépathie
Ça existe
Y a des gens qui sont doués pour ça
Un peu comme les chamans
Pas tout le monde
Pas n'importe qui
Entre toi et moi
Y a ce fluide spécial
Ce don, je l'ai
Je le sais depuis longtemps
Toi, tu le sais pas encore
Mais tu l'as aussi

OceanofPDF.com

Je m'assois dans le fauteuil et je ne dis rien. La psy me regarde en souriant mais je reste dans mon silence. Alors c'est elle qui parle.

– Ta mère m'a dit que tu étais sorti la nuit.

– ...

– C'est vrai ?

– Oui.

– En pleine nuit, tu t'es levé, tu t'es habillé et tu es sorti ?

– Oui.

– Pourquoi éprouves-tu le besoin de sortir de chez toi, en pleine nuit ?

– Parce que j'étouffe.

– Chez toi, tu étouffes ?

– La nuit, j'étouffe encore plus que le jour. Quand je reste allongé dans mon lit sans pouvoir dormir, j'ai envie de sauter par la fenêtre. Alors je m'habille et je sors par la porte.

– Tu te mets en danger, tu en as conscience ?

– ...

– Tu pourrais lire. Ça t'aiderait à te détendre.

– J'ai essayé de lire, ça marche pas.

– Et tu vas où ?

– ...

– Tu ne veux pas me le dire ?

– Je prends mon vélo. J'aime bien pédaler dans la nuit.

– Tu pédales sans but ?

– Non. Pas sans but.

– Tu te rends à un endroit précis ?

– ...

– Je ne suis pas censée répéter à ta mère tout ce que tu me confies, Adrien. Si tu veux que je t'aide, il faut que tu me fasses confiance.

– On avait un endroit spécial, avec Judith. À la clairière, dans la

forêt. On se retrouvait toujours là-bas. Dans un arbre.

– C’est là que tu vas quand tu sors la nuit ?

– Oui.

– Tu grimpes dans un arbre en pleine nuit ?

– On avait construit une plateforme, dans l’arbre.

– Tout seul dans la forêt obscure, c’est effrayant ! Tu n’as pas peur ?

– Si... un peu...

– Tu aimes avoir peur ?

– Je sais pas... Quand j’ai peur, ça me fait oublier que je suis fatigué... Mais parfois j’ai pas du tout peur. Au contraire, même. Parfois je me sens rassuré.

– Tu te sens plus rassuré dehors la nuit, perché dans cet arbre, qu’au chaud dans ton lit ?

– Oui.

– Pourquoi ?

– Parce je n’étouffe plus.

– C’est pour retrouver tes souvenirs avec Judith que tu retournes dans cet endroit ?

– Peut-être...

– Mais ça doit être triste et inquiétant d’être seul dans cet arbre, en pleine nuit.

– Je suis pas seul.

– Comment ça ?

– Il y a quelqu’un.

– Qui ?

– Chris.

Inspire
Expire
Inspire
Expire
Voilà...
Expire à fond
Dégage les parasites qui te bouffent les tripes
Qui dévorent ton énergie
Et t'empêchent de grandir
Laisse revenir la confiance
Libère la force
La force et la confiance tapies au fond de toi
Va les chercher !
Te laisse pas abattre
Arrête d'être celui qu'on veut que tu sois
Inspire
Expire
Chasse les démons
Libère ta force
Et deviens

Celui que tu veux être

OceanofPDF.com

– Adrien ?
– Oui ?
– Je peux te faire confiance ?
– Oui maman.
– Tu ne sors plus, la nuit ?
– Non.
– Tu ne me mens pas ? Je peux te faire confiance ?
– Oui, maman.
– Elle est bien, la nouvelle psy ?
– Ça va...
– Si elle ne te plaît pas, on changera. Tu veux qu'on change ?
– Non. Pas tout de suite.
– D'accord... On va attendre. Tu peux me parler. Tu peux tout me dire.
– ...
– Je ferais tout pour toi, tu le sais ?
– Oui, maman.
– Arrête de dire « Oui, maman ». On dirait un petit robot. T'es ailleurs. À quoi tu penses ?
– À rien.
– Ça existe pas, de penser à rien. À quoi tu penses ?
– À rien. Je suis juste fatigué.
– Tu veux que je te prépare un Coca glaçons ?
– Je veux bien. Merci, maman.
– Je t'aime plus que tout. Tu le sais ?
– Oui maman.
Ferme les yeux
Fais le vide
Dans ta tête et dans ton corps
Y a plus rien

T'es léger comme une plume
Sors de ton enveloppe charnelle
Imagine que tu es une corneille
Une belle corneille noire
Tes plumes brillent
Ton bec est dur et tranchant
Comme la pointe d'un couteau
T'es perché sur une branche
En hauteur
Personne ne te voit
Mais Toi
Tu vois tout
Ton champ visuel est immense
Tu restes là
Perché sur ta branche
À observer
Sans peur
Sans agitation
Fort et concentré
T'es pas comme tous ces cons
Qui passent leur vie à courir
À speeder et à stresser
Toi tu maîtrises le temps
T'es pas pressé
Tu sais qu'il faut attendre
Le bon moment
Pour prendre ton envol

OceanofPDF.com

- Tu m’as dit que tu n’étais pas seul, la nuit dans ton arbre.
- C’est vrai. Il y a Chris.
- Qui est Chris ?
- Je sais pas.
- Tu veux dire que tu ne le connais pas bien ?
- Il est différent.
- Comment ça ?
- Il est différent des autres humains.
- En quoi ?
- Il a une voix spéciale.
- Décris-moi sa voix.
- Elle est grave, et en même temps très claire, et douce. Quand Chris me parle, ça me calme. J’arrête de penser à tout ce qui ne va pas.
- Tu aimes cette voix, alors ?
- Oui, elle me rassure. J’ai l’impression que Chris me comprend. Il sait ce que je ressens, sans que j’aie besoin de lui parler.
- Tu ne lui dis rien ?
- Je l’écoute. Je ferme les yeux et j’écoute sa voix. Il dit des choses que personne ne m’a jamais dites. Il a confiance en moi.
- Et toi, tu as confiance en toi ?
- Non.
- Et cette voix, tu l’entends uniquement dans l’arbre la nuit, ou aussi chez toi dans la journée ?
- Uniquement la nuit, dans l’arbre.
- Adrien...
- Oui ?
- Il n’y a que toi, qui entends la voix de Chris ?
- Moi, et les animaux de la forêt.

OceanofPDF.com

Pourquoi est-ce que je n'arrive pas à dormir ?

Je ne sais pas.

Quand je n'arrive pas à dormir, je me déteste.

Je pense à tout ce que je voudrais être et que je ne suis pas.

Je voudrais être

moins maigre moins triste moins fragile

plus fort plus calme plus courageux

Je voudrais être tout sauf moi.

Je voudrais être

un petit garçon comme autrefois

ou une fille comme Judith

ou une brute comme Geoffroy.

Quand j'essaie de me rendormir et que je n'y arrive pas, je me déteste tellement que j'ai envie de m'enfoncer un couteau dans le bide et j'imagine ma mère qui se lève à 7 heures comme tous les matins, elle enfle son peignoir en velours gris, brosse ses cheveux longs et sort de sa chambre, se dirige vers la cuisine pour aller préparer du café pour elle et un bol de muesli bio aux céréales complètes pour moi. Je vois tout comme dans un film. Je vois ma mère qui hurle et moi couché au sol, baignant dans mon sang. Je vois ma mère qui hurle en sanglotant sur mon cadavre.

Quand je n'arrive pas à dormir, j'imagine des choses tellement horribles que je me déteste encore plus.

Quand je n'arrive pas à dormir, j'ai l'impression que je vais en mourir.

Alors je me lève, je mets un traversin dans mon lit pour la forme du corps et un tee-shirt noir pour les cheveux. J'enfile mon jean, mon sweat, mon blouson et mes baskets et je sors de la maison, sans faire un bruit.

Je prends mon vélo et je pédale

vite et fort
À chaque coup de pédale
je respire mieux et
je m'éloigne de la mort
À chaque coup de pédale
je me rapproche de Chris

OceanofPDF.com

- Je vais te faire des galettes de pommes de terre, ça te dit ?
- D'accord.
- Avec des knacks. Ça changera des légumes. Tu vas te régaler.
- J'ai faim, en plus.
- Tu vas mieux, mon chéri ! Et tes notes au collège, c'est à nouveau très bien. Tu vas mieux, hein ?
- Oui, maman.
- Je suis contente.
- ...
- Ça va aller, maintenant.
- Oui.
- Les séances chez la psy te font du bien, non ?
- Si.
- Je suis contente. J'ai trouvé la bonne personne, c'est pas évident... Qu'est-ce que tu tripotes ?
- Une pierre.
- Fais voir.
- C'est une améthyste.
- Je savais pas, que tu t'intéressais aux pierres.
- ...
- Tu l'as trouvée où ?
- On me l'a donnée.
- Qui te l'a donnée ?
- Un ami.
- Qui ?
- J'ai super faim. On peut manger tôt ?
- Ah oui, bonne idée ! Comme ça, on aura le temps de se regarder un film, après le dîner, tu veux ?
- D'accord.
- Un film drôle. J'en ai marre des séries glauques avec des

meurtres, du sang et des tueurs. Je veux plus regarder ça. Ni les infos. J'en peux plus, du glauque. Trouve-nous un film drôle.

- Je vais chercher sur Netflix.
- Je prépare les galettes de pommes de terre. Je t'appelle quand c'est prêt.

OceanofPDF.com

Tu la portes sur toi, ta pierre ?
Moi j'ai toujours la mienne dans ma poche
Chope ta pierre et mets-la
Dans la paume de ta main gauche
Là, entre la ligne de cœur
Et la ligne de vie
Sur la ligne du destin
Et la ligne de tête
Tu sens ?
Comme elle se réchauffe à ton contact
C'est pas un objet mort
Elle a le pouvoir de recharger
Ton corps et ton esprit
L'énergie circule
De ta pierre à toi
Et de toi à ta pierre
Fais-la passer d'une main à l'autre
Ouais... comme ça
Et puis prends-la
Entre le pouce et l'index
Mets-la en pleine lumière
Et regarde bien
Toutes les nuances de couleur
Du blanc laiteux au violet profond
Presque noir
À certains endroits, elle est opaque
Et à d'autres, transparente
Ma pierre à moi est différente de la tienne
Tu vois ?
Elle est plus anguleuse

Moins rose, plus sombre
L'améthyste a le pouvoir
D'aiguiser l'intelligence
Et de repousser les idées noires
Je l'ai pas inventé
Aide-toi, ta pierre t'aidera
Mets-la entre tes deux paumes
Croise les doigts
Et ferme les yeux
Accueille son énergie
Voilà...
Tu es profondément calme
Concentré et lucide
Et maintenant

Fais-toi confiance

OceanofPDF.com

- À quoi il ressemble, ce Chris ?
- C’est dur à dire...
- Pourquoi ?
- Il fait noir, alors je ne vois pas bien son visage. Et souvent je ferme les yeux.
- Pourquoi tu fermes les yeux ?
- Parce qu’il me le demande.
- Et tu lui obéis ?
- Oui. Ça me calme, de fermer les yeux et de me concentrer sur ce qu’il raconte. J’ai moins peur.
- De quoi as-tu peur ?
- De tout.
- Explique-moi.
- J’ai peur tout le temps : le jour au collège, à cause des autres, et la nuit, à cause de moi.
- Au collège, les autres te font peur ?
- Oui... surtout Geoffroy, il entraîne les autres. J’ai encore plus peur depuis que Judith est partie.
- Et la nuit, tu as peur de toi ?
- J’ai peur de ne pas dormir... c’est pour ça que j’y arrive pas.
- Il n’y a aucun endroit où tu es rassuré, même à la maison ?
- À la maison, j’étouffe. Dans l’arbre, avec Chris, je suis presque rassuré.
- Presque ?
- Je ne le connais pas, Chris. Je sais pas qui c’est.
- Tu te méfies de lui ?
- Un peu... mais de moins en moins.
- Pourquoi ?
- Il est gentil. Il me parle comme personne ne m’a jamais parlé.
- Tu veux dire qu’il est bienveillant ?

– Oui... c'est ça.

– Essaie de me décrire Chris, le plus précisément possible.

– J'aurais du mal... parce qu'il change, souvent.

– Qu'est-ce qui change chez lui ?

– Parfois il a une petite barbe et parfois non. Ses cheveux, aussi. Parfois il les attache – il fait un chignon sur le crâne – je ne le reconnais pas.

– Ils sont de quelle couleur, ses cheveux ?

– Genre blond foncé.

– Il est grand ?

– Oui... je crois.

– Il a quel âge ?

– Je sais pas... Il a l'air jeune.

– Comment il est habillé ?

– En noir.

– Et chaque fois que tu vas dans cet endroit, tu le retrouves ?

– Presque. Deux fois, il n'y était pas.

– Alors tu as fait quoi ?

– Je suis parti. Sans lui, j'avais peur de la forêt.

– Qu'est-ce qu'il fait dans la forêt, la nuit ? Il n'a pas de toit ?

– Je sais pas.

– Tu ne lui poses aucune question ?

– Non. C'est surtout lui qui me parle.

– Tu ne te demandes pas pourquoi il est là ? C'est étrange, non ?

– Peut-être...

– Adrien...

– Oui ?

– Est-ce que tu réalises que Chris pourrait être quelqu'un de dangereux ?

– J'ai pas cette impression.

– J'avoue que je suis inquiète pour toi. J'envisage de parler de ce Chris...

– À qui ?

– À ta mère, déjà.

– Si vous lui en parlez, je vous dirai plus rien. Il est pas dangereux, Chris. Au contraire.

- Qu'est-ce qui te permet de dire ça ?
- Il me fait du bien.
- Et tu comprends pourquoi ?
- Parce qu'il ne me demande rien. Il me fait confiance, c'est tout.
- C'est vrai que tu as l'air d'aller mieux...
- Alors, vous direz rien à ma mère ?
- Pour le moment, non.

OceanofPDF.com

J'ai pas peur de Chris
En ce moment
La personne dont j'ai le plus peur
C'est moi

OceanofPDF.com

Je lui ai demandé à Chris. D'où il venait. Et où il habitait. Il était surpris, je crois. D'habitude, je lui pose pas trop de questions. Il m'a regardé en souriant et il est resté un moment comme ça, à me fixer en silence et ses yeux verts sont tellement perçants que j'ai baissé les yeux.

OceanofPDF.com

J'ai pas d'attaches
Je suis libre
L'enfermement je connais
Un jour je te raconterai
Pour rien au monde je veux revivre ça
Ma liberté elle vaut de l'or
Mais y a un putain de prix à payer
On peut pas tout avoir
Moi j'ai choisi
Je regrette rien
Toi aussi, un jour
Faudra que tu choisisses
Si tu veux pas que les autres choisissent pour toi
Réfléchis
À ton avis
T'es libre ou pas ?
Pose-toi cette question
En ton âme et conscience
Réfléchis à tout
Je dis bien à
Tout
Ce qui t'empêche d'être libre
Réfléchis
Sans te mentir
Avec courage
Comme si ta vie en dépendait
Affronte la vérité
Parce que la seule personne
Qui peut faire péter les chaînes qui t'entravent
C'est Toi

OceanofPDF.com

- Fais voir ton mollet. C'est quoi ce bleu ?
- T'inquiète, c'est rien.
- Rien ? Il est énorme ! Comment tu t'es fait ça ?
- Je suis tombé. Ça va... c'est juste un bleu.
- C'est au collège ?
- Non. Je suis tombé je te dis.
- Adrien, il faut que tu me le dises, si on te maltraite au collège.
- C'est pas au collège.
- Ah bon... Où alors ?
- J'ai joué au foot, ça te va ?
- Toi, tu joues au foot ? Première nouvelle.
- Arrête de stresser, maman. Tout va bien.
- Viens là. Je vais te mettre de l'arnica.
- ...
- Fais attention à toi, mon chéri.
- Oui, maman.
- Je t'aime.
- Moi aussi. T'inquiète pas.

Chris m'apprend les arbres.

Les arbres respirent. Ils écoutent, se parlent. Parfois on croit que c'est le vent qui chuchote mais ce sont les arbres. Il paraît qu'ils communiquent entre eux. Ils s'avertissent des dangers. Le message est transmis par les racines et par des champignons microscopiques en forme de filaments, des kilomètres et des kilomètres de filaments dans la terre, qui relient les racines des arbres pour échanger plein d'informations. Les arbres se défendent comme des chefs de guerre. Si un arbre est attaqué par une saloperie de parasite, il fabrique des substances odorantes qui rendent les feuilles dégueulasses à manger ou au contraire qui les parfument. Le vent transporte l'odeur et attire les prédateurs du parasite. Des petites guêpes débarquent en nombre et pondent dans le corps des chenilles. Les larves de guêpe éclosent et dévorent la chenille de l'intérieur.

Chris m'apprend les plantes. Belladone, chèvrefeuille, digitale, muguet, ciguë, gui, troène, colchique... Je ne savais pas qu'il y avait autant de poison sur les talus, dans les buissons et les clairières.

Chris m'apprend les oiseaux. Les mésanges bleues, les chouettes hulottes, les dames blanches, les grives et les merles... Les corneilles noires.

Je pourrais l'écouter pendant des heures.

Les corneilles noires reconnaissent les visages
Si tu fais une crasse à une corneille noire
Tu peux être sûr qu'elle se souviendra
De ta sale gueule
Et un beau jour
Le jour où tu t'y attendras le moins
Elle t'attendra au tournant
Perchée dans les hauteurs
Son bec luisant bien fermé
Dur comme de l'acier trempé
Elle fondra sur toi
Et te crèvera les yeux
Vas-y, je déconne...
Mais en vrai
Les corneilles sont comme nous
Elles n'oublient rien
Un jour ou l'autre

Tout finit par se payer

OceanofPDF.com

Chris m'apprend à me défendre.

Je suis ni grand ni fort ni musclé mais c'est pas grave. C'est la force mentale qui gagne à tous les coups. Faut frapper vite et au bon endroit. Toucher les points vitaux ou les points sensibles. Chris m'a montré : le plat du front, les tempes, le cou, la gorge, la mâchoire, le sternum, le plexus solaire...

Mais attention.

Il y a des coups qui peuvent tuer.

OceanofPDF.com

Apprends à respirer
C'est la clé pour garder ton sang-froid
Inspire
Expire
Lentement
Ça part du ventre
Tu sens ?
Tiens-toi droit
Arrête de voûter le dos comme
Si tu t'apprêtais à recevoir des coups
Redresse la tête
Bombe légèrement le torse
Plie les genoux
Ouais, comme ça
Bien stable
Concentre-toi
Observe ton adversaire
Ne le lâche pas des yeux
Repère ses points faibles
Fie-toi à ton intuition
Chasse la peur
Et laisse monter l'adrénaline
Allez, en garde
Montre-moi un peu
Ce que t'as dans le ventre

- Tu n’es pas venu, mercredi dernier.
- J’ai oublié.
- Ça m’étonne de toi, qui as une excellente mémoire.
- Désolé.
- Tu as eu des problèmes au lycée, il paraît...
- Comment vous le savez ?
- Ta mère m’en a parlé.
- Vous parlez avec ma mère ?
- Elle souhaite garder le contact avec moi. C’est normal, Adrien.

Tu es mineur.

– Si vous parlez avec ma mère, comment je peux vous faire confiance ?

- Rassure-toi. Je ne lui raconte pas nos séances.
- ...
- Tu veux bien me parler de ces problèmes au collège ?
- J’ai eu un avertissement.
- Pourquoi ?
- Parce que j’ai frappé Geoffroy.
- Toi, tu as frappé Geoffroy ?
- Oui.
- Tu l’as blessé sérieusement ?
- Ça va... Il était surtout choqué, il s’est cogné la tête en tombant.
- C’est la première fois que tu frappes un camarade ?
- Oui.
- Tu comprends pourquoi tu as fait preuve de brutalité ?
- Il m’a traité de sac à merde.
- Ça justifie ta violence ?
- C’était la goutte d’eau. Lui, il m’avait déjà frappé. Plusieurs fois.
- Tu ne voulais plus être sa victime ?
- Oui... c’est ça.

– Et qu’est-ce qui t’a fait réagir, cette fois-ci ?
– Avant, j’aurais même pas eu l’idée de me défendre.
– Avant quoi ?
– Avant Chris.
– C’est lui qui t’a conseillé de faire ça ?
– Non... mais il m’apprend.
– Il t’apprend à te battre ?
– À dominer ma peur. À me défendre.
– Tu aurais pu blesser Geoffroy gravement. Tu en as conscience ?
– ...
– Fais attention, Adrien.
– Vous trouvez que j’aurais dû me laisser traiter de sac à merde ?
– Je ne dis pas ça.
– Vous vouliez que je fasse quoi ? Que je lui demande de retirer ce qu’il avait dit ?
– Je comprends bien que ce n’est pas facile.
– Non, vous pouvez pas comprendre.
– Je te conseille juste de faire attention à ce... Chris.
– Il m’aide, lui.
– Tu ne le connais pas bien.
– Je le connais de mieux en mieux.
– C’est ce que tu crois. Ça ne te ressemble pas, de frapper un camarade.
– Qu’est-ce que vous en savez ? Vous ne me connaissez pas bien.
– C’est vrai.
– En tout cas, je regrette pas. Ça pouvait pas continuer. Il fallait faire quelque chose.
– Le comportement de Geoffroy a changé ?
– C’est trop tôt pour le dire. Mais je regrette rien. Et s’il me frappe encore, je me défendrai.
– Tu peux essayer de te défendre sans avoir recours à la violence.
– Mmmm...
– On se revoit la semaine prochaine, à la même heure. Tu n’oublieras pas ?

OceanofPDF.com

- C’est bon ?
- Oui, très bon.
- Mange alors ! Tu n’as plus faim ?
- Je me suis déjà resservi.

Ma mère reprend une aile de poulet. Elle détache le gros de la chair avec sa fourchette et son couteau puis finit de nettoyer les os en mangeant avec les doigts. Elle fait des bruits avec sa bouche en mastiquant. Elle mange un peu trop, ma mère, et elle fait un peu trop de bruit en mastiquant. Elle a un peu grossi. Elle ne porte plus sa robe cintrée à fines rayures bleues et blanches – sans doute qu’elle n’arrive plus à la fermer. Elle ne se maquille plus, se teint les cheveux moins souvent. Des fils blanc et argent ont envahi ses tempes.

On mange dans la cuisine. En silence. Seuls les bruits de mastication de ma mère.

Le four est éteint mais il a réchauffé la pièce. Fait trop chaud. Depuis quelque temps, j’ai toujours trop chaud à la maison. Je me suis habitué à la fraîcheur des nuits dans la forêt. Je regarde ma mère manger son poulet avec les doigts et ses bruits de bouche me vrillent le crâne.

- Je peux me lever de table, m’man ?
- Oui... si tu as fini de manger.

Ma mère me regarde en souriant. Il n’y a rien de plus triste qu’un sourire triste.

- Tu voudras regarder un film, après le dîner ?
- Ce soir je peux pas. J’ai du travail.
- Ah...

Ma mère s’essuie la bouche avec une serviette en papier, se lève et débarrasse la table.

Je sors de la cuisine, monte dans ma chambre et ouvre la fenêtre en

grand.

OceanofPDF.com

J'ai envie de m'envoler
Je suis devenu un oiseau de nuit

OceanofPDF.com

Vas-y
Recommence
Plus haut la jambe
Vise la lune avec ton pied
Recommence
Tu vas en chier
C'est le prix à payer
Pour la souplesse, la rapidité et la force
Allez, recommence !
Être souple, rapide et fort
Ça suffit pas
Faut devenir
Le plus souple
Le plus rapide
Le plus fort
Recommence
Encore et encore
Entraîne-toi
Sans relâche
Donne tout ce que t'as
Va chercher la rage
Fais péter la noirceur
Recycle toute la haine
De toi et des autres
C'est qui ton pire ennemi ?
Entraîne-toi
En pensant à ce fumier et
À ce qu'il t'a fait endurer
Démonte-lui la gueule comme il faut
Mets-le hors d'état de nuire

T'en es capable
C'est Toi le plus fort
Et c'est à toi-même

Que tu dois le prouver

OceanofPDF.com

- Maman...
- Oui ?
- Je veux plus aller chez la psy.
- Allons bon... Et pourquoi ?
- J'en ai marre, de discuter avec elle.
- C'est normal que ce soit parfois pénible, ça fait partie du processus.
- ...
- Ça te fait du bien, de lui parler. Non ?
- Bof. Je vais mieux, là.
- C'est vrai que tu vas mieux, mon chéri. Mais je pense que ce serait bien de continuer un peu.
- J'en ai moins besoin, maintenant.
- Tu crois ça...
- Je t'assure ! Je pourrais voir des amis le mercredi après-midi, plutôt.
- Tu t'es fait de nouveaux amis ? C'est formidable ! Invite-les à la maison.
- Euh... c'est trop tôt.
- Ils sont dans ta classe ?
- Alors c'est d'accord ? Je peux arrêter la psy ?
- On peut faire une pause, si tu veux... à condition que tu retournes la voir dans un mois.
- Mouais, on verra... Et sinon maman, est-ce que tu pourrais m'acheter une barre de traction ?
- Une barre de... quoi ?
- De traction. Pour m'entraîner. Ça muscle le dos et les épaules.
- Pourquoi pas... Tu veux te muscler ?
- Oui. Je fais des pompes, aussi.
- Mon petit garçon... Mon Dieu... c'est vrai que tu changes !

- Tu trouves ?
- Tu grandis, tu t'étoffes. Je suis fière de toi.
- Merci maman.
- Viens là, que je t'embrasse.

OceanofPDF.com

Recommence
T'es trop raide
Sois plus fluide dans tes gestes
Vif et souple
De la pointe des orteils
À la racine des cheveux
Ta force doit se nourrir de
Celle de ton adversaire
Absorbe son énergie
Observe-le
Comme si tu le scannais
Au rayon laser
Repère ses points faibles
Sape sa confiance
Frappe au bon endroit
Il suffit d'un quart de seconde
Pour prendre le dessus
Allez, recommence !
C'est bien
Tu vas y arriver
Mets la barre
Encore plus haut
Recommence encore
Mets la barre

Dans les étoiles

OceanofPDF.com

Chris change mon regard. Je vois tout différemment. Comme si mon champ de vision s'était élargi. Avant, je ne voyais que les détails. Et je regardais tout par rapport à moi. Je regardais sans comprendre.

Les arbres, par exemple : maintenant je les vois comme des êtres vivants – je veux dire presque comme des êtres humains. Pour moi, un arbre est humain autant que Geoffroy. Plus, même. Les arbres ressentent la douleur, comme nous. Ils ont une mémoire. Celle de leurs blessures. Ils cicatrisent plus ou moins bien, comme nous. Ils se défendent contre des nuées d'agresseurs et de parasites. Ils se battent pour vivre, pour s'élever le plus haut possible. Les arbres s'envoient des messages, ils s'entraident. La forêt des arbres est un peuple solidaire. Nous les hommes, on ne peut pas en dire autant.

Je respecte n'importe quel arbre plus que Geoffroy. J'aime les arbres autant que je hais Geoffroy.

Chris dit qu'il faut s'inspirer de la nature. Il suffit de regarder un mètre carré de terre dans la forêt : les insectes, les plantes, les rongeurs, les bactéries... Tous se battent pour survivre.

Faut sortir du petit confort de ta chambre bien chauffée, me dit Chris. C'est vrai qu'il fait trop chaud dans ma chambre, j'ai toujours envie d'aérer. Et au collège, c'est l'asphyxie. Ça pue la sueur, les baskets moisis et la pisse rance dans les chiottes.

Dans la forêt, la brise est toujours parfumée. Ça sent les aiguilles de pin, la sève, les fleurs d'ail, les jacinthes et le muguet, la terre mouillée, la mousse, les feuilles pourries et les champignons.

Inspire

Expire...

Chris m'apprend la forêt, mais pas seulement.

Aujourd'hui on s'est entraînés au combat. Chris m'a fait une clé de poignet puis un croche-pied et il m'a fait chuter au sol. Il avait clairement le dessus mais j'ai réussi à me libérer en touchant un point de pression, juste derrière la clavicule et Chris a relâché son étreinte. Je me suis relevé super vite.

Chris était surpris, je crois, et moi aussi. Il me regardait bizarrement, comme s'il se posait des questions. Moi je ne savais pas quoi penser. J'avais chaud, le sang me battait les tempes. Je me sentais rougir.

Chris a éclaté de rire.

Ouf.

OceanofPDF.com

- Chris... Est-ce que... Tu trouves que j'ai progressé ?
- À ton avis ?
- Euh... Ouais... un peu...
- Un peu ? Je vais te dire, mec : tu dépasses mes espérances.
- C'est vrai ?
- Viens là. Check !
- Check.
- Et c'est pas fini. Toi et moi,
On va faire de grandes choses.

OceanofPDF.com

II

Automne

OceanofPDF.com

C'est une année spéciale.

L'année où j'ai perdu Judith.

L'année où j'ai rencontré Chris.

Dans notre arbre.

C'est dingue.

Parfois j'ai l'impression d'avoir tout rêvé.

C'est une année spécialement chaude. Dans la forêt, l'automne ressemble à un été roux. Il y a plein d'insectes bourdonnant dans la lumière dorée. Trop d'insectes pour la saison, dit Chris. La lumière baisse, pas les températures. Les jours raccourcissent mais le soleil tape fort. Il n'a pas plu depuis trois semaines. Il y a quelque chose de spécial, quelque chose de... menaçant dans l'air tiède et poisseux.

– Ça va nous tomber dessus, dit Chris.

– Quoi ?

– Y a trop longtemps qu'on a la tête dans le sable.

– Qu'est-ce que qui va nous tomber dessus ?

– Est-ce que je sais, moi ? On verra bien, mec.

Chris taille un morceau de bois avec son couteau. Une grosse branche de hêtre. Il me regarde du coin de l'œil, me tend son couteau et jette la branche à mes pieds.

– Vas-y... continue. Transforme-moi cette branche.

– En quoi ?

– En ce que tu veux.

– Je sais pas, moi...

– Je te l'ai déjà dit : avant de passer à l'action, faut observer – sauf en situation d'urgence... Parfois t'as pas le temps et tu dois agir le premier. Alors, tu vois quoi ?

– Bah... une branche.

– Imagine ce qu'elle pourrait devenir, cette branche, si tu te donnais la peine de la transformer pour qu'elle te serve à quelque chose.

– Un bâton de marche ?

– Mouais... why not. Un bâton de marche, pour ton grand-père. Mais encore ?

– Une arme ?

– Ouais. Quoi, comme arme ?

– Un genre de batte ?

– Ben voilà ! Transforme-moi cette branche en batte, en gourdin, ce que tu veux. Un truc qui assomme comme il faut.

– OK...

– Faut apprendre à faire avec les moyens du bord. Un gourdin, ça peut servir à plein de choses.

– Comme quoi ?

– Te défendre. Assommer un agresseur... ou un sanglier qui charge. Achever une bête prise au piège... Tu dois t'adapter à l'environnement, utiliser tout ce qui peut t'être utile. T'es intelligent ?

- Euh... je crois... J'ai une bonne mémoire.
- Espèce d'idiot. Évidemment que t'es intelligent. C'est toi, le plus intelligent. Tu dois en être convaincu, putain ! T'en es convaincu oui ou merde ?
- Moui...
- Tu sais pourquoi tu dois en être convaincu ?
- ...
- Parce que celui qui a le dessus, c'est le plus fort. Et le plus fort, c'est forcément le plus intelligent. Faut mettre toute ton intelligence au service de ta force : ta force physique et surtout, ta force mentale. Tu piges ?
- Oui.
- T'inquiète. On va travailler ça.

OceanofPDF.com

- Tu as fait tes devoirs ?
- Nan.
- Faudrait t’y mettre. Il est déjà 18 heures.
- Mmmm...
- Tu me dis quand tu as fini ?
- ...
- C’est pour mon gratin.
- ...
- Adrien ?
- Quoi ?
- Tu me réponds ?
- Je te réponds quoi ?
- Tes devoirs...
- Ça va... Je vais les faire ! Y a pas le feu.
- Tu me dis quand tu auras fini.
- Putain ! Lâche-moi un peu...
- ...
- Rohhh... Me regarde pas comme ça.
- Comment tu me parles !
- Maman... ça va...
- Comment tu me parles, Adrien !
- Excuse-moi, je suis fatigué.
- ...
- Maman... s’il te plaît...
- ...
- Arrête de pleurer, maman. Je vais les faire, mes devoirs.

La forêt devient humide, ça commence à cailler. Chris m'apprend à faire du feu, avec du bois sec. Des aiguilles ou des pommes de pin, de l'écorce de bouleau, des brindilles, du lichen, des fougères rousses ou des morceaux d'arbre mort pour faire partir le feu. Des branches plus grosses pour l'entretenir. Si une branche est humide à l'extérieur, faut l'éplucher pour éviter que ça fume.

– Tu sais ce qui brûle très bien, aussi ?

– Nan.

– La merde séchée.

– C'est vrai ?

– Eh ouais... La norme, c'est devenu le gaspillage mais tout se recycle, mec. Va chercher ce qu'il te faut et choisis ton endroit pour faire le feu. Hé... Adrien !

– Oui ?

– Si tu trouves de la merde de biche, mets ton doigt dedans pour vérifier qu'elle est bien sèche. Tu peux la goûter si tu préfères.

– Ahah !

Je ramasse des brindilles et du bois mort, je casse quelques branches de taille moyenne et je pose le tout au pied d'un chêne.

– Tu veux faire ton feu ici ? me demande Chris.

– Bah... oui.

– C'est pas un bon endroit.

– Pourquoi ?

– Jamais au pied d'un arbre ou d'une souche. Faut dégager l'endroit autour du feu, aussi : virer les feuillages, les aiguilles de pin et les petites branches. S'agit pas de faire flamber la forêt.

– OK... Là, alors ?

– Ouais... c'est mieux. Autant que possible, faut te foutre à l'abri du vent. Sinon, tu construis un petit rempart – avec des pierres, de préférence. Dispose tes branches, maintenant. D'abord, le petit bois

et les branches minces, en laissant l'air circuler.

– Comme ça ?

– C'est pas mal. Tu l'allumes, maintenant ?

– Avec quoi ?

– T'as une idée ?

– Euh... des silex ?

– Ben vas-y, chope des silex.

– Humm... y en a pas, ici.

– Exact. Y en a pas. Je vais te dire ce qu'il te faut, moi : de l'huile de coude.

– Ah... Et comment je fais ?

– En frottant deux morceaux de bois au-dessus des brindilles jusqu'à ce que ça fasse des étincelles. Et après, tu souffles. Fort. Très fort. Si tu y arrives pas, au moins ça te réchauffera. Bon... je te laisse... Je reviens dans une heure.

– OK...

– Ahahah... Allez, je déconne. On va pas se faire chier...

Chris me lance son briquet.

– Tiens !

– Merci.

– Faudra que t'apprennes à faire sans. Je te l'ai dit, mec : peu à peu, tu devras te dépouiller de ton confort.

Chris a cueilli deux champignons. Il me les présente, chacun dans une main.

– Y en a un qui est comestible, et pas l'autre. Tu choisis lequel ? Regarde bien. Prends ton temps...

J'y connais rien, en champignons... à part les cèpes et les girolles – ma mère en fait parfois. J'adore ça. Elle les achète au marché et elle les prépare à la poêle avec de l'ail et du persil, ou avec une omelette bien baveuse.

Dans la main droite de Chris, le champignon est petit. Il a un chapeau blanc en forme d'œuf presque du même diamètre que son pied. Dans sa main gauche, un champignon deux fois plus grand. Son pied est blanc, mince, surmonté d'un chapeau jaune tirant sur le vert, strié de lamelles en dessous. Je repère une petite collerette sous le chapeau. Il a l'air louche, celui-là... Je désigne le petit champignon rond.

– Tu choisis celui-là ? me demande Chris.

– Euh... oui...

– Vas-y, goûte-le.

– Maintenant ?

– C'est ton choix, oui ou non ?

– Oui... je crois.

– Tu crois ou t'es sûr ? Si t'es sûr, goûte-le.

J'approche ma main du petit champignon.

Chris lâche les deux champignons et les écrabouille sous son pied.

– Mauvais choix. Tu sais ce que tu risquais en le goûtant ?

– Non.

– La mort.

– Putain... J'avais tout faux !

– Pas tant que ça... L'autre aussi était vénéneux.

– Tu m'avais dit que l'un des deux était comestible !

– Et alors ? Tu gobes tout ce qu'on te dit ? Faut pas faire confiance au premier venu. Surtout quand il s'agit de sauver ta peau.

– T'es pas le premier venu.

– Tu dois être vigilant, mec : c'est ça que je veux te faire comprendre. Les deux étaient vénéneux, l'un autant que l'autre. En vrai, il s'agissait du même champignon.

– Quel champignon ?

– Le plus mortel : l'amanite phalloïde. Y en a partout, de cette saloperie. Tu bouffes un morceau du chapeau et t'es un cadavre en sursis. Ça bousille le foie et les reins. Les champignons, faut éviter. Trop risqué. Y a d'autres choses, pour se nourrir dans la forêt. Capito ?

OceanofPDF.com

- Tu étais où ?
- Au collège.
- Au collège ? J’ai regardé ton emploi du temps, tu finissais à 15 h 30 aujourd’hui.
- J’étais devant le collège... à la sortie du collège.
- Et tu faisais quoi, pendant tout ce temps ?
- Je discutais avec des copains.
- Ben dis donc, vous êtes bavards !
- Je les aide, pour leurs devoirs.
- Ah... Bon... tant mieux, si tu t’es fait des copains. Ils sont dans ta classe ?
- Oui.
- Tu pourrais les inviter à la maison.
- ...
- Vous allez prendre froid, à traîner dehors.
- ...
- Je ferais un gâteau. Qu’est-ce que tu en dis ?
- Pas tout de suite, maman.
- Comme tu veux. Mais ne rentre pas trop tard, quand même.
- ...
- C’est d’accord, Adrien ?
- T’inquiète pas, maman.
- J’aime pas que tu traînes dehors quand il fait nuit.
- Les jours raccourcissent, c’est pour ça...
- Tu rentres de plus en plus tard, Adrien.
- Et alors ?! Tous les collégiens font ça, maman. Arrête un peu, avec tes questions « T’étais où ? » « Tu faisais quoi ? »... sans déconner, arrête putain !!!
- Comment tu as changé...
- Ben c’est normal, de changer quand on grandit.

- Ta façon de parler ! T’es plus le même. Je te reconnais plus. Tu veux que je te dise ce que je pense ?
- Même si je veux pas, tu vas le faire.
- C’est à croire que tes nouveaux amis n’ont pas une bonne influence sur toi.
- N’importe quoi...
- Tu devrais faire attention, Adrien.
- Faut TOUJOURS faire attention, avec toi ! T’es TOUJOURS inquiète.
- Je m’inquiète de tes fréquentations, oui. C’est mon rôle de mère.
- Y a pas de quoi t’inquiéter, je t’assure.
- À ton âge, on est influençable. C’est vite fait de se laisser entraîner. Tu comprends, Adrien ?
- Ouais ouais...
- Et je veux que tu rentres moins tard.
- Tu veux que j’aie des amis, OUI OU NON, maman ?

Encore une journée trop chaude pour la saison.

En fin d'après-midi, un orage violent a éclaté. Juste avant, la forêt était étrangement calme. Comme si tous les animaux, insectes, oiseaux s'étaient évaporés. Un silence flippant, lourd de menaces. Et puis les éclairs de chaleur et les grondements dans le ciel. J'hésitais à rentrer chez moi. J'avais peur d'être surpris par l'orage sur la route. Je me suis assis au pied du grand chêne. Chris m'a délogé en me donnant un coup de pied au cul.

– Faut pas t'abriter sous un arbre. Si quelqu'un doit prendre la foudre, ce sera lui, pas nous.

On s'est assis en tailleur, un peu plus loin.

– Ça va péter fort ! a dit Chris.

Il a posé ses mains sur ses genoux, le pouce et l'index en contact, paumes tournées vers le ciel. Il a fermé les yeux et a commencé à psalmodier des trucs bizarres dans une langue que je ne comprenais pas. Le vent s'est levé et les arbres ont commencé à bruisser, à gémir, à craquer. Le ciel presque noir laissait filtrer des rais de lumière jaune. Une lumière presque surnaturelle. Lugubre.

J'ai pensé à ma mère

Seule à la maison

À s'angoisser

Comme toujours

La pluie a commencé à tomber

D'abord des grosses gouttes

Puis plus drue

J'avais envie de me lever et

De partir en courant

Mais la pluie torrentielle

Et le ciel qui grondait

De plus en plus fort

Les coups de tonnerre
À intervalles très rapprochés
Chris avait toujours les yeux fermés
Il a levé la tête
Offrant son visage à la pluie
À chaque éclair
Les coups de tonnerre assourdissants
Et mon cœur sursautant
Dans ma cage thoracique
À chaque éclair
Les silhouettes noires des arbres
Se découpant sur le ciel mauve
À chaque éclair
Le visage de Chris
Blanc et ruisselant de pluie
Je me suis demandé
Ce que je foutais là
Et j'ai pris conscience
Que j'étais terrifié mais
Je ne savais pas très bien
Par quoi

Au collège c'est comme avant l'orage
Geoffroy me fout la paix
Pour combien de temps ?
Il m'ignore et je l'ignore mais hier
Nos regards se sont croisés
Après j'avais les mains moites
Et le cœur qui s'affolait
Je suis allé aux toilettes
Pour me passer de l'eau sur le visage
J'avais des vertiges
Envie de vomir
J'ai dû m'asseoir sur les chiottes
Et je suis resté là
Jusqu'à ce que la cloche sonne

OceanofPDF.com

- Adrien...
- Ouais ?
- Adrien, Adrien, Adrien...
- Je suis là !
- Adrien... Hummm... Ça colle pas...
- Avec quoi, ça colle pas ?
- Avec toi. Ça te ressemble pas, Adrien.
- Ah... tu trouves ?
- Tu l’aimes, ton prénom ?
- Je me suis jamais posé la question. C’est mon prénom.
- Faut se poser des questions, toujours. Tu crois pas ?
- Bah si... mais pour le prénom, on choisit pas.
- Qui t’a fourré cette connerie dans le crâne ?
- Personne... mais c’est comme ça.
- Tu crois que Mohamed Ali s’appelait Mohamed Ali ?
- Euh... je sais pas...
- Cassius Clay, il s’appelait.
- Ben toi, tu t’appelles bien Chris ?
- Va savoir...
- C’est pas ton prénom de naissance ?
- C’est celui que j’ai choisi.
- C’est quoi ton vrai prénom ?
- Mon vrai prénom c’est Chris, OK ? Je l’ai oublié, mon prénom de naissance. Il m’a été donné par une femme qui n’est pas ma mère. J’en ai rien à foutre, de ce prénom-là.
- D’accord... désolé.
- Quoi, désolé ? Tu y es pour rien. T’as pas à être désolé.
- ...
- Sérieux... ça te va pas, Adrien. C’est trop sage. T’arriveras à rien, avec ce prénom-là. Faut te choisir quelque chose de plus...

puissant.

- Tu crois ?
- J’en suis sûr, mec. Allez, cherche.
- C’est dur... j’ai pas d’idée, là...
- Réfléchis. Tu vas trouver.
- Mouais...
- C’est à Toi de choisir qui tu veux être.
- Bah, c’est pas évident... de savoir qui on veut être.

OceanofPDF.com

Chris se roule une clope, il fait le geste de la porter à ses lèvres mais se ravise et me la tend.

– Ça te dit ?

– Euh... ouais !

Alors que j'approche ma main pour saisir la cigarette, il lève le bras et crie :

– Ça va pas la tête !

– ...

– Manquerait plus que ça, que tu te mettes à cloper.

– ...

– T'as tout le temps de t'abîmer, mec. Moi ce que j'en dis... c'est pour ton bien...

Il prend son temps pour allumer la clope.

Il inspire profondément et recrache la fumée en direction de mon visage.

- Josh ?
 - J’aime pas trop...
 - Kim ?
 - C’est un prénom de fille.
 - Kim, c’est un prénom mixte. Kim Jong-un ahahah !
 - Ben non merci.
 - Bruce ! Non, pas Bruce. Y a déjà un Bruce impossible à égaler.
 - En fait... je suis pas sûr d’avoir envie de changer de prénom.
 - Faut trouver le bon... Viggo ? C’est vigoureux, Viggo...
 - Ah non ! Ça fait purée Vico.
 - Knut ?
 - Je déteste.
 - T’es difficile ahahah ! C’est bien, t’as raison. Allez, cherche !
- Adrien...* Sans déconner... c’est pas dur de trouver mieux !
- Bah je vois pas...
 - Mads ! C’est classe, non ?
 - J’aime pas.
 - Attends... j’ai mieux : Max !
 - Bof... c’est banal.
 - Et Adrien, c’est pas banal ?! Je sais ce qu’il te faut : un prénom de Viking. Y a pas meilleurs guerriers que les Vikings. On va trouver.
 - ...
 - Sven ! C’est classe, non ?
 - Sven... Bof...
 - Tu veux encore mieux ? Thor ! C’est le prénom d’un Dieu, mec.
- Fils d’Odin et de Jord. Thor et son marteau magique. Ça tue, non ?*
- C’est too much.
 - Ahaha ouais... un peu. Sven, ça te va mieux.
 - Sven... Pourquoi pas...

- Vendu mon pote ! Sven : c’est le nouveau Toi !
- Ça me fait bizarre, quand même...
- C’est normal. Faut te défaire de ton ancienne peau. Attends un peu : ça va être une putain de libération.
- Tu crois ?
- Grave. Hé, regarde, mec. Regarde au loin : tu le vois ?
- Quoi ?
- Ton horizon qui s’élargit.
- ...
- Tu vas tout défoncer. Approche. Viens là... Check ! À Sven, le warrior !

OceanofPDF.com

Chris m'a appris à faire des pièges pour choper des petits animaux.

– Faut choisir le bon emplacement : un endroit de passage. Si tu repères des crottes, c'est bon. Les lapins, c'est plutôt dans les clairières, ou à l'orée de la forêt. En pleine forêt, y a des écureuils en pagaille.

Chris m'a montré comment faire des collets en fil de fer. Puis il les a fixés sur un morceau de bûche qu'il a bloqué contre le tronc d'un chêne.

– Le toboggan de la mort ! On reviendra demain pour voir si on a chopé de quoi faire un petit barbeuc.

– OK... Et sinon, je voulais te dire un truc...

– Je t'écoute.

– J'ai regardé la signification du prénom Sven.

– Ouais, et alors ?

– C'est pas top. Ça veut dire jeune homme, ou page, ou serviteur.

– Sven... C'est la jeunesse et la jeunesse, c'est l'avenir.

– Hum... peut-être...

– Tu préfères Thor ?

– C'est ridicule, Thor. Je suis pas un Dieu.

– Sven, ça te va très bien. Plus je te regarde et plus je vois Sven. Adrien, le petit garçon sage, c'est pas toi. C'est plus toi ! T'as changé, mec.

– Tu trouves ?

– *Adrien...* putain, ça m'écorche les oreilles. Cette peau de bébé, c'est une peau morte. Elle pèle. Arrache-la, putain !

Temps gris. Lumière de novembre. Journée lente comme un supplice. Je suis pressé de rejoindre Chris après le collège pour voir si les pièges ont fonctionné.

Je pédale à fond, direction la forêt.

Chris est assis sur un tapis de feuilles jaunes, adossé à un arbre. Il se roule une clope et l'allume. Impassible, il ignore ma présence. J'hésite à m'asseoir à côté de lui.

– On va voir les pièges ? je propose.

– Vas-y si tu veux, répond Chris sans me regarder.

Il tire sur sa clope en inspirant fort, ses lèvres fines disparaissent dans un rictus que je ne lui ai jamais vu. Comme ça, il a l'air dur.

Je le laisse tranquille et je rejoins l'arbre à piège. Un écureuil est suspendu au collet en fil de fer. Il a échappé à l'étranglement en réussissant – je me demande bien comment – à passer une patte avant d'être enserré par le collet. Il est mal en point mais encore vivant.

– Faut l'achever, dit Chris.

Je ne l'avais pas entendu s'approcher.

– Tue-le, il dit encore, et ça sonne comme un ordre.

– Je fais comment ?

– Comme tu veux. Tue-le, répète Chris.

– Avec quoi ?

– Tu veux mon couteau ?

– Euh... ouais...

Alors que j'approche la lame du corps de l'écureuil, Chris saisit mon poignet pour retenir mon geste.

– Je te conseille pas de l'achever comme ça. Il pourrait te mordre la main. T'as envie de choper la rage ?

– Non.

Ça me démange de lui demander pourquoi il m'a proposé son

couteau, alors. Mais je me tais. Chris ramasse une grosse branche.

– Vaut mieux l’assommer avant de le saigner. Tiens !

Il me lance la branche, je l’attrape. L’écureuil flaire le danger. Son petit corps palpite sous la fourrure rousse. Son œil rond brille comme une perle noire.

– Tu te décides ? s’impatiente Chris.

Je frappe le corps de l’écureuil avec la branche mais mon geste est mou et maladroit. L’écureuil, même pas assommé, est encore plus affolé.

– C’est tout ce que t’as dans les bras ?!

Chris m’arrache la branche des mains et il cogne l’écureuil à plusieurs reprises, jusqu’à lui écrabouiller la tête sur le tronc de l’arbre.

– Là. Il est crevé comme il faut. À toi de jouer, maintenant.

Je détache le fil de fer du morceau de bois sur lequel il est fixé. L’écureuil a du sang sur les poils. Son cadavre est léger. Tellement léger que ça me rend triste. Son œil est devenu une bille morte. J’ai les mains froides, elles tremblent. Chris le remarque et ça me contrarie.

– Tu veux bouffer ce sac à tiques ? il me demande.

Non. Je veux pas. J’ai pas faim. Envie de vomir, plutôt.

– Il est tard. Je vais y aller, je dis.

– C’est ça. Rentre au bercail.

Je lâche le cadavre de l’écureuil. Chris shoote dedans et l’envoie valser dans les feuilles mortes.

La forêt est devenue très sombre

La nuit approche

Je me sens glacé

« Bon... ben salut », je m’entends dire à Chris

Il ne me répond pas

Je m’éloigne vite

En me retenant de courir

Je ne suis pas retourné à la forêt le lendemain.
Ni le surlendemain.
Le jour d'après, j'y suis allé et je n'ai pas trouvé Chris.
Le jour suivant non plus.
Je suis fatigué.
Je suis triste.
Parce que l'hiver approche ?
Oui, c'est pour ça.

OceanofPDF.com

- Je suis content de te voir, Sven.
- Moi aussi.
- Ça commence à cailler, pas vrai ? On va construire un abri, ça te dit ?
- T’étais où ?
- Je pourrais te montrer comment faire un abri avec des branches et des feuilles mais on va pas s’emmerder.
- Chris avait apporté de la bâche. On a choisi un endroit abrité et on a tendu une corde entre deux arbres.
- Pas trop haut, la corde. Sinon, ta bâche n’ira pas jusqu’au sol. On va nettoyer un peu. Faut virer les pierres et les branches, enlever les feuilles mortes, elles sont pourries d’humidité. Voilà...
- Ensuite on a placé la bâche sur la corde, comme une tente, fixée au sol avec des morceaux de bois plantés dans la terre et attachés aux œilletons avec de la corde.
- C’est ouvert sur les côtés, j’ai fait remarquer.
- On pourra toujours rajouter des branches et des feuilles, ou des vêtements pour fermer l’abri.
- Ce serait pas plus simple d’acheter une tente chez Décathlon ?
- Chris ne m’a pas répondu. Il s’est éloigné pour ramasser du bois et il a allumé un feu.
- On va se faire un petit festin, mec !
- Chris a sorti un paquet de marshmallows de son sac à dos.
- Chope-nous de quoi faire des brochettes !
- J’ai cassé deux branches pointues sur un arbre et on a dégusté les marshmallows rôtis en écoutant le crépitement du feu.
- Putain, Sven... tu veux que je te fasse une confidence ?
- Ouais.
- Une putain de confidence sur ma putain de vie de merde.
- Vas-y.

– Je vais te dire ce que je pense. Mais franchement. C’est d’accord ?

– Oui.

– T’es prêt à m’entendre ? Tu seras pas vexé ?

– Je t’écoute, Chris.

– Bon...

Chris a piqué un nouveau marshmallow sur sa branche, l’a englouti en une bouchée. Il le mâchait en fermant les yeux.

– C’est meilleur que de l’écureuil.

– Ahahah !

OceanofPDF.com

Tu rentres chez ta daronne
Et tu te fous les pieds sous la table
Bien nourri
Comme un coq en pâte
Bien au chaud
Dans ton nid douillet
Profite, mec !
Profite bien
Je peux te prédire
Que ça durera
Pas toute ta vie
Un jour ou l'autre
Tu te retrouveras
Seul au monde
Et faudra faire avec
Profite encore !
Profite tant que tu peux
Mais n'oublie pas
Un jour ou l'autre
Faudra le trancher
À la hache, le cordon
Alors profite !

Mais prépare-toi

OceanofPDF.com

– C’est à toi, ce gros sac à dos ?

– ...

– Tu vas camper ici ?

– Va me chercher du petit bois, on va faire du feu. Putain, ça caille.

Grouille-toi !

Je m’éloigne pour aller ramasser des branches mortes. La forêt est de plus en plus humide. Ça devient dur de trouver du bois sec. Les feuilles pourries et la terre molle collent à mes semelles. C’est un jour triste et blafard. Un mauvais jour. Je le lis sur la gueule de Chris.

– Ça vient ce feu ? On se pèle le cul, là !

J’essaie d’allumer le feu mais le bois fume sans faire de flamme. J’ai envie de rentrer à la maison. Chris farfouille dans son gros sac de rando. Il en sort tout un bazar : des casseroles, une couverture, un réchaud... Visiblement, il ne trouve pas ce qu’il cherche.

– Merde !!! Où est-ce que je les ai foutus ?!

Au fond du sac, Chris a mis la main sur une boîte d’allume-feu. Il glisse un cube sous mon tas de bois.

– Là... ça devrait le faire...

Chris souffle sur les flammes timides.

– Tu vas dormir sous l’abri ? je lui demande encore.

Le feu commence à prendre.

– Quand j’étais aux States, dans les Rocheuses, on changeait de campement tous les jours.

– T’es allé aux States ?

– Aux États-Unis, et au Canada.

– Quand ?

– Des paysages grandioses, mec. Carrément autre chose que cette forêt de nain. Avec d’autres dangers, aussi.

– Comme quoi ?

– Les ours. Ils ont toujours les crocs. Si t’as le malheur de sentir le barbeuc, ou d’avoir bouffé un hamburger, l’ours va sniffer ton odeur à des kilomètres à la ronde. Tu ne te doutes de rien, mais t’es un cadavre en sursis.

– T’en as vu ?

– Ça ouais... j’en ai vu. De toutes les couleurs, mec.

– Des ours, t’en as vu ?

– Plusieurs.

– Tu t’es fait attaquer ?

– Ouais.

– Comment tu t’en es sorti ?

– Le sang-froid. Y a que ça, pour survivre.

– T’étais où quand l’ours s’est pointé ?

– Je l’ai entendu, c’est ça qui m’a sauvé.

– T’étais dans une tente ?

– Heureusement que non !

– Pourquoi ?

– Ça te lacère une tente d’un coup de griffe.

– T’étais où alors ?

– Je l’ai vu avant que lui me voie.

– Et t’as fait quoi ? T’as couru ?

– T’es fou ! Faut pas courir. Jamais.

– Pourquoi ?

– Si tu cours, tu deviens une proie.

– Faut faire quoi, alors ?

– Rien.

– Rien ?! Juste attendre de se faire dévorer ?

– Ça dépend de la situation. Faut faire le mort.

– Se coucher par terre et pas bouger ?

– Sauf si tu sens le hamburger.

– C’est ce que t’as fait ? Tu t’es couché par terre ?

– Ouais.

– T’étais pas terrorisé ?

– À ton avis...

– Et il a fait quoi, l’ours ?

– Il s’est approché, il m’a reniflé... je te jure... j’ai cru qu’il allait

me croquer l'oreille, juste pour goûter.

– Ouah !

– Mais il ne m'a pas trouvé à son goût.

– Et il est parti ?

– Il s'est éloigné. Je suis resté une plombe comme ça, à faire le mort. J'étais mort, ça oui. Mort de trouille.

– Tu m'étonnes !

– J'avais peur qu'il reste à proximité, à m'observer.

– Putain... Et après ?

– Après, il était parti et on a bougé, vite fait.

– T'étais pas seul ?

– Non.

– Avec un ami ?

– Pas vraiment ce qu'on peut appeler un ami.

– Ah... Qui c'était alors ? Une fille ?

– C'est rare, les amis. Les vrais, je veux dire...

– T'as raison.

– T'en as toi, des amis ?

– J'avais une amie, mais elle a déménagé et je l'ai perdue de vue.

– Dommage. Ça arrive... Peut-être que c'était pas une vraie amie, si tu l'as perdue de vue.

– Peut-être bien... ouais...

– Et maintenant t'as combien d'amis, alors ?

– Un.

– Un seul ?

– Bah oui. Les vrais, c'est rare.

– Et c'est qui, cet ami rare ?

– Mon seul ami c'est toi, Chris.

Le lendemain
Le surlendemain
Et le jour d'après
J'ai cherché Chris dans la forêt et je ne l'ai pas trouvé
Il n'était pas sur la plateforme du grand chêne
Il n'était pas à la clairière
Il n'était pas dans l'abri
L'abri avait disparu
Tous ces endroits étaient vides
J'ai cherché des traces de sa présence
Et je n'en ai pas trouvé
La forêt était froide et silencieuse
Comme si tous les animaux dormaient

OceanofPDF.com

III

Hiver

OceanofPDF.com

Ma mère dit que mon père est mort mais je crois que c'est pire que ça.

Je crois qu'elle l'a tué pour pouvoir lui pardonner.

Sans doute qu'il n'y avait pas d'autre solution.

Je crois qu'elle l'a tué – pas avec un couteau ou un flingue. Elle l'a tué dans sa tête et elle l'a enterré, sans cercueil ni témoin. Aux morts, on pardonne presque tout, alors tant mieux s'il est mort, mais je n'y crois pas. S'il était vraiment mort, je ne le détesterais pas autant.

Je ne veux pas qu'il ressuscite.

Je ne veux pas qu'il débarque ici comme s'il était parti la veille.

Moi je ne veux pas lui pardonner.

OceanofPDF.com

Dans la forêt je suis retourné tous les jours après le collège. Je ne voulais pas risquer de louper Chris, des fois qu'il passerait pour me dire au revoir.

Je me suis assis sur une souche d'arbre mort, près de l'endroit où on avait installé l'abri et j'ai attendu. J'avais oublié mon briquet et je n'ai pas pu faire de feu. J'ai attendu quand même, jusqu'à la tombée de la nuit. J'avais les mains et les oreilles gelées.

Le lendemain j'ai apporté un briquet mais le bois était trop humide et mon petit feu malade s'est éteint tout de suite. J'ai essayé de le rallumer. Épluché les branches pour enlever l'écorce humide mais rien à faire... ce putain de feu ne voulait pas prendre. Je me suis acharné en me vengeant sur les branches avec mon couteau et c'est moi que j'ai blessé. Je me suis mis à pleurer. Je sanglotais comme un môme, avec des gros hoquets pleins de larmes et de morve qui coulait de mon nez. Et le sang sur mes doigts se mélangeait aux larmes et à la morve. Je pouvais pas m'arrêter de pleurer.

Je m'entendais geindre et chouiner.

Je tremblais de rage et de froid.

J'ai appelé Chris en chialant.

Espèce de minable.

Pauvre con.

J'ai appelé Chris en hurlant.

Arrête de gueuler comme ça, pauvre con.

Tu vois bien qu'il n'est pas là.

Il est parti.

Mort, peut-être...

Y a personne pour t'entendre.

T'es seul et tout le monde s'en fout.

Ça recommence
Les nuits mauvaises
Je mets une plombe à m'endormir
Comprends rien à mes cauchemars
J'ai peur
De ne pas me réveiller et le pire
C'est que j'ai envie de ça
Ne pas me réveiller
Dormir pour de bon
Être avalé par la nuit
Comme par la gueule noire
De la baleine de Pinocchio

OceanofPDF.com

Je suis assis dans le canapé du salon. Ma tête est tellement lourde que ça me tire sur la nuque. Je regarde droit devant moi. Trop mal au crâne quand je bouge les yeux. Mes oreilles sifflent. C'est le frigo qui bourdonne si fort ? Ma mère me parle. Ça va, Adrien ? Oui ça va. Je suis fatigué mais ça va. Non j'ai pas faim. Je veux juste me reposer. J'ai besoin de rien. Boire quelque chose ? Ah oui, je veux bien. J'ai soif. Très soif. Un Coca merci, maman. T'inquiète pas. J'ai toujours eu la peau blanche. C'est l'hiver. Plus tard, ma température. Je vais rester là. Tranquille. Non pas de télé. J'ai un peu mal à la tête. C'est rien. Ça va passer. Moi aussi je t'aime. Je peux avoir une couverture s'il te plaît ? Non je suis pas brûlant. Au contraire. J'ai froid. T'inquiète pas, maman. Ça arrive d'avoir un peu de fièvre. C'est pas grave. Faut que je dorme. Demain ça ira mieux. Arrête de t'agiter. Ça me fait mal à la tête. Assieds-toi. Fais-moi un câlin. Reste là.

Reste avec moi.

Je me réveille couvert de sueur j'ai soif mon cœur bat trop vite ma bouche est sèche et je tremble mon cœur bat trop fort je me lève pour aller boire un verre d'eau mon cœur bat trop vite et trop fort et ça tourne je me sens mou et blanc comme un marshmallow je n'ai plus de jambes

et

tout devient noir

OceanofPDF.com

Je ne sais pas où j'étais. Dans quel entre-deux. Entre la vie et quelque chose d'autre. Pas tout à fait la mort. Une antichambre sans fenêtre. Il y avait très peu de lumière. Je délirais, il paraît. J'avais beaucoup de fièvre. Je ne reconnaissais pas ma mère. Je me souviens de rien ou presque. Rien de cohérent. Des contours flous. Voix lointaines. Étouffées. Sensations d'oppression et de chute vertigineuse. Je sentais qu'une menace planait sur moi mais je n'avais pas peur. Pas envie de me battre. J'étais terrassé.

J'avais envie de lâcher prise.

Je me rappelle que quelqu'un me tenait la main, serrait mes doigts et les embrassait. Cette petite main douce et fraîche était si rassurante... Elle caressait mon poignet et prenait mon pouls. Cette petite main était reliée aux pulsations de mon cœur. Je me suis accroché à cette petite main comme à une bouée.

Cette petite main m'a ramené à elle.

C'était la main de ma mère et ça, je le savais.

– « *Tout a commencé, peut-être, il a quelque 65 millions d'années. Une météorite serait venue abolir le règne des dinosaures...*

– Tu préfères des pop-corn ou des crêpes ?

– ...

... Privée des rayonnements solaires, la Terre se refroidit soudainement. Ce fut le début d'une longue période glaciaire et la fin des reptiles géants. La poussière et la glace ensevelirent les corps des plus grands carnivores que la Terre eut jamais portés...

– Adrien ?!

– Des crêpes !

... Au pied d'un petit sapin, dans une mare que la neige recouvre entièrement, un prédateur, aussi redoutable que méconnu, a survécu : le dytique. Le froid a ralenti son métabolisme et en restant immobile, il réduit au minimum ses fonctions vitales. Il ne s'alimente plus et ne survit que grâce aux réserves d'oxygène emmagasinées dans son abdomen. »

– Sucre ou Nutella ?

– Nutella.

« Mais peu à peu, l'air sain fait place à du dioxyde de carbone. Le dytique doit renouveler ses réserves, c'est-à-dire chercher sous la croûte de glace une bulle d'air riche en oxygène. Cette incroyable faculté d'hiberner sous l'eau a permis au dytique de traverser les ères glaciaires en attendant un radoucissement du climat...

– Mange proprement. Ne me tartine pas le canapé, s'il te plaît.

– T'inquiète. Merci maman.

... et les dytiques d'aujourd'hui attendent, de la même manière, la fin de l'hiver. »

– Pas appétissants, ces insectes. C'est quoi ?

– Des dytiques. Ils datent de l'époque des dinosaures.

– On dirait des cafards.

– C’est un genre de scarabée. Ils sont moches mais ils savent nager, marcher et voler. Ils hibernent dans l’eau, pendant des semaines, sans rien bouffer.

– On pourrait regarder un documentaire sur les félins, plutôt...

– Attends... regarde : une larve de dytique. C’est trop bizarre, on dirait une crevette de science-fiction.

– Horrible... On se croirait dans *Alien*. Ces antennes, ces pattes poilues...

« *La larve de dytique dispose également d’une arme chimique : un poison violent qui tue la proie et la digère de l’intérieur. Cela donne une sorte de jus que la larve n’a plus qu’à aspirer.* »

– Elles ont des crochets qui injectent du poison noir !

– Beurk.

« *Les larves sont désormais au deuxième stade de leur existence. Entre ces larves stade deux, la compétition alimentaire va s’intensifier. Il n’y a plus de place que pour une seule d’entre elles, donc c’est la guerre...*

– C’est dingue. Les larves se dévorent entre elles...

... *Chacune des assaillantes s’empresse d’injecter à l’autre son poison, ses enzymes digestives. Ce traitement de choc a pour effet de liquéfier la victime*^{*}. »

– Je déteste ce documentaire. Mange ta crêpe, elle va être froide.

– Elles sont cannibales.

– Ça me dégoûte, les insectes.

– Moi je trouve ça fascinant.

– Mange ta crêpe !

^{*} Documentaire : *Conflits dans une mare*, réalisé par Bertrand Loyer.

Petit, j'étais souvent malade. J'avoue, j'aimais ça. Ma mère embrassait mon front. À longueur de journée, je squattais son grand lit. Elle marchait sur la pointe des pieds pour ne pas me réveiller. Je sentais la chaleur de sa présence. L'odeur de ses cheveux. Le bruissement de sa robe. La douceur de ses mains et de ses câlins guérisseurs. J'étais en sécurité. Loin de l'école. Loin de la cour de récré pleine de menaces. Au chaud et à l'abri. Chocolat au lait et crêpes au Nutella. Quelques bonbons « si tu bois bien ton bouillon ». Je me faisais dorloter. Un peu beaucoup trop. Délicieux cocon.

Mais ça se payait cher.

Le jour où fallait bien en sortir.

Plus fragile. Encore plus seul.

Fallait bien en sortir pour retourner là où ma mère, là où personne ne pouvait me protéger.

- Hé, il est revenu !
- Ça va mieux ? T'es pas mort alors !
- Sans déconner, on a cru qu'on te reverrait jamais.
- T'étais à l'hosto ?
- Genre dans le coma ?
- Avec des tuyaux dans le nez et tout ?
- Putain, c'est grave ce que t'as eu... y a qu'à voir ta gueule.
- C'est vrai, t'as une gueule de déterré.
- Sans déconner... tu fais peur.
- T'es tout blanc.
- Va te recoucher.
- Non mais regarde-toi.
- Tu vas tomber, on dirait.
- Va te recoucher, face de zombie. Mais vas-y, CASSE-TOI ! Faut te le dire comment pour que tu comprennes ?
- C'est bon, Geoffroy... Arrête maintenant... Laisse-le.

La larve de dytique n'hésite pas à attaquer ses semblables – ses frères et sœurs, carrément. Elle plante ses crochets et empoisonne leur chair pour en siphonner le jus. Elle est obligée de faire ça pour devenir un insecte adulte. C'est l'instinct de survie.

Tuer ou mourir : pas d'autre choix.

Et si un jour, ça m'arrivait, à moi ? Je veux dire... et si un jour, je me retrouvais, moi aussi, au pied du mur ?

Face à ce choix.

Tuer ou mourir.

Est-ce que j'aurais autant de rage de vivre ? De férocité... de... courage ? Qu'une larve ? De dytique

?

OceanofPDF.com

Judith a déménagé. Chris a disparu. Il me reste quoi ?

Qui ?

Ma mère, ouais...

Il me reste quelqu'un d'autre. Quelqu'un qui prend de plus en plus d'importance dans ma vie quotidienne. J'apprends à le connaître. Je l'observe, j'étudie chacun de ses gestes. Sa manière de se dandiner d'un pied sur l'autre, comme s'il avait envie de pisser. Ses jambes un peu courtes, ses fesses larges et plates, son bide naissant, ses épaules larges et ses bras pas si musclés que ça. Son nez retroussé, ses sourcils clairs et fins, sa bouche mince souvent figée dans un rictus ironique et triomphant, mais parfois, je surprends sur son visage une expression amère et angoissée.

J'apprends à le connaître. Sans jamais lui parler.

Lui, il est là.

Il répond présent.

Chaque jour de la semaine, je croise sa sale gueule dans les couloirs du collège.

Avant, je baissais les yeux.

Avant, j'étais terrifié. C'est fini ça. Je ne m'explique pas bien pourquoi, mais je n'ai plus peur de lui.

J'ai plus peur de me faire démonter la gueule.

Peut-être que j'en ai envie.

Je ne suis pas pressé.

Je reste en retrait et j'observe. Ses gestes brutaux et imprécis.

J'observe et je me concentre sur ma haine. J'en prends soin, je la bichonne, je la fais briller.

Au moins il me reste ça.

Ma haine pour Geoffroy.

*« Allez, recommence !
C'est bien
Tu vas y arriver
Mets la barre
Encore plus haut
Recommence encore
Mets la barre
Dans les étoiles »*

La voix de Chris.
Elle me manque tellement que j'ai l'impression d'avoir un courant
d'air dans le crâne.

OceanofPDF.com

– Je crois que ce serait une bonne chose que tu retournes voir la psy.

– ...

– Adrien... Tu m'écoutes ?

– Mouais.

– Qu'est-ce que tu en dis ?

– Rien.

– Comment ça, rien ?

– Ça me dit rien, d'y retourner.

– Pourquoi ?

– Parce que... J'ai pas envie de lui parler.

– Moi je pense que ça te ferait du bien.

– Je crois pas, non.

– Réfléchis.

– C'est tout réfléchi.

– Tu es têtu, tu sais ? Limite buté. Je me demande de qui tu tiens ça...

– De mon connard de père ? C'est ce que tu penses ?

– Ne parle pas comme ça de ton... père.

– J'ai pas de père.

– Je me fais du souci pour toi, Adrien.

– Pour changer...

– Tu es fatigué et c'est normal, après ta maladie... mais pourquoi tu es si... sombre ? Qu'est-ce qui se passe ?

– ...

– Parle-moi ! J'aimerais comprendre.

– ...

– Tu es fermé comme une huître.

– Merci de me traiter d'huître.

– Tu peux tout me dire. Je ne te jugerai pas. Je suis là pour t'aider,

mon chéri.

- Je sais.
 - Alors vas-y, vide ton sac !
 - Bah j’ai rien à dire de spécial.
 - Moi je crois que tu as plein de choses à dire, et que ça te ferait le plus grand bien de parler à la psy.
 - Pfffff... tu lâches pas le morceau !
 - Tu pourrais au moins faire quelques séances.
 - J’ai pas envie, je te dis.
 - Ça t’avait bien réussi, pourtant. Je trouve que tu allais mieux.
 - Je veux bien faire quelques séances, mais à une condition.
 - Laquelle ?
 - Que tu m’inscrives à un club d’arts martiaux.
 - Un club d’arts martiaux ? Tu veux faire quoi, exactement ?
 - Je sais pas encore... Du kung-fu, ou du karaté... peut-être du hapkido...
 - Tu veux faire de l’aïkido ?
 - Pas de l’aïkido. Du hapkido.
 - C’est quoi... le hapkido ?
 - Un sport de combat.
 - C’est violent, alors...
 - Bah... pas spécialement.
 - Tu vas te prendre des coups. J’aime pas beaucoup ça...
 - Rohhhh... C’est du *sport*, maman ! J’ai besoin de faire du sport.
- Tu vas pas m’interdire ça, quand même ?

Ce matin, cinq pompes, deux tractions – trois fois de suite.

C'est dur, surtout les tractions. Quand j'ai commencé à en faire... à *essayer* d'en faire, ça me paraissait carrément impossible. Même les pompes. J'ai rien dans les bras. Je m'écroulais sur mon tapis. C'est humiliant.

L'humiliation, c'est une punition.

Avant, je ne m'intéressais pas au sport. Je pensais que c'était pas un truc pour moi. Personne ne m'encourageait à faire du sport – surtout pas ma mère qui craint tout ce qui est « brutal ».

– Arrête ! T'es tout rouge ! elle crie quand j'essaie de faire des tractions.

Plus elle me crie d'arrêter, plus je m'accroche et plus je deviens rouge. Ça tire sur le dos et sur les bras. C'est violent. Mais cette violence-là, c'est moi qui me l'inflige. C'est moi qui ordonne, moi qui évalue ce que je suis capable de supporter et moi qui décide si j'arrête ou si je persévère.

Aujourd'hui : une pompe de plus qu'hier. Péniblement, j'avoue.

Il faut une motivation sévère pour continuer à se faire souffrir. Une énergie... non, pas une énergie, une forme de RAGE.

Ouais, c'est ça.

Une rage intérieure, entretenue par quelque chose d'encore plus puissant.

La haine.

L'humiliation c'est une punition
Pourquoi moi ?
Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ?
Rien !
C'est pas juste
T'as raison
C'est horriblement
Injuste
Et alors ?
C'est injuste, ouais
Mais on s'en fout
Tu fais quoi pour que ça cesse ?
Tu fais quoi pour arrêter de te faire piétiner la gueule
Par une bande de connards ?
Rien
Chialer dans ton lit
C'est tout ce que tu sais faire
Pauvre mec
Tu pleures dans le noir
T'es impuissant
Une sale petite voix te susurre à l'oreille
Que tu la mérites
Cette punition
T'es impuissant et le pire
C'est que tu finis par t'y habituer
À l'humiliation
Chaque jour
Tu reçois ta dose, alors
Après le dégoût des autres vient
Le dégoût de Toi

OceanofPDF.com

J'avais pas envie d'y aller, chez la psy. Je suis arrivé en retard. Elle m'a dit qu'elle était contente de me voir. J'ai failli répondre « Pas moi » mais j'ai fermé ma bouche. Elle a essayé de me poser des questions et j'étais pas bavard. « Non » « Oui » « Peut-être » « Ça m'est égal ». C'est tout ce que j'ai dit et on est restés sans parler pendant un temps qui m'a paru très long. Et puis elle m'a demandé si je lui faisais confiance et j'ai répondu « Je sais pas » alors que je pensais « Non ».

Ensuite elle m'a dit « Je te revois la semaine prochaine » et je ne savais pas si c'était une affirmation ou une question. J'ai hoché la tête, j'ai ramassé mon sac à dos, je lui ai dit « Au revoir » et je suis sorti.

J'ai inspiré l'air du dehors, ça m'a fait du bien.

J'ai pensé à la forêt, à la clairière, à la plateforme dans le grand chêne. Des images ont défilé dans ma tête. Plein d'images mélangées, comme un kaléidoscope. J'avais envie de prendre mon vélo et de pédaler jusqu'à la forêt mais j'ai eu peur de ce que je pourrais ne pas y trouver.

Il y a pire que d'être seul : être seul avec l'absence de quelqu'un qui nous manque à en crever.

Sans Chris, sans Judith, la forêt en hiver ressemble à un cimetière.

Kung-fu

Karaté

Aïkido

Taekwondo

Krav maga

Hapkido

?

Je me tâte...

J'ai passé l'après-midi à regarder des vidéos

Putain

Ça déchire

OceanofPDF.com

La psy me regarde et moi je regarde un tableau accroché au mur, derrière elle. Il représente une femme assise sous un arbre, en train de lire. L'arbre est tout raide, marron foncé – couleur merde – et les feuilles vert vif ont l'air d'être en plastique. La femme a des jambes en forme de poteaux et ses mains ressemblent à des crochets. Celui (ou celle) qui a peint ce chef-d'œuvre est très fier : la signature (Sirgent) est balèze – on ne peut pas y échapper. Il (ou elle) se la pète genre impressionniste, avec des petites touches de peinture tellement épaisses qu'on se demande si c'est sec. C'est encore plus laid qu'un visage recouvert d'une tartine de fond de teint pour cacher des défauts qui crèvent les yeux.

Je pousse un soupir et la psy me demande :

- Est-ce que tu es là de ton plein gré, Adrien ?
- Plus ou moins.
- C'est-à-dire ?
- J'ai négocié avec ma mère : reprendre les séances avec vous à condition qu'elle m'inscrive à un club d'arts martiaux.
- Si je comprends bien, ta mère n'était pas chaude pour t'inscrire à un club d'arts martiaux et toi, tu n'étais pas chaud pour revenir ici.
- Oui... en gros, c'est ça.
- Pourquoi ta mère n'a pas envie que tu pratiques les arts martiaux ?
- Parce qu'elle a peur que je me prenne des coups – que j'aie un traumatisme crânien ou le nez cassé, ou que je me pète le genou...
- C'est violent, comme pratique sportive ?
- Pas plus que le foot. De toute façon, ma mère a toujours peur de ce qui pourrait m'arriver.
- Et ça te pèse ?
- Oui.
- Selon toi, pourquoi elle a toujours peur qu'il t'arrive quelque

chose ?

– Je sais pas... C'est son caractère. Elle est angoissée.

– C'est la seule raison ?

– Peut-être parce que... je suis fils unique.

– Et elle n'a pas de compagnon ?

– Non.

– Tu préférerais qu'il y ait un homme dans sa vie ?

– Je sais pas, moi... ça la regarde ! Peut-être qu'elle n'a pas envie de retomber sur un salaud du genre de mon père.

– Tu penses que ton père est un salaud ?

– Je suis sûr que mon père est un salaud.

– Qu'est-ce qu'il a fait de si grave pour que tu le traites de salaud ?

– Je sais pas vraiment... En tout cas, je suis sûr qu'il a fait souffrir ma mère.

– Tu l'as connu un peu ?

– Non. J'ai pas envie de parler de ce... J'ai pas de père, je vous l'ai déjà dit. Il est mort et enterré.

– Ça fait longtemps qu'il est mort ?

– Je sais pas... je suis pas sûr... Ça fait longtemps qu'il est mort pour moi, en tout cas.

– Vous n'en parlez jamais, avec ta mère ?

– Non.

– Tu as peur de la faire souffrir à nouveau ?

– Qu'est-ce qu'elle vient foutre là, cette question ? Vous posez trop de questions. Après, faut pas vous étonner qu'on ait pas envie de revenir.

– On peut arrêter la séance, si tu veux.

– Ouais.

– Tu reviendras la semaine prochaine ?

– ...

– Je ne veux pas que tu viennes ici à reculons, Adrien. Pour qu'on avance, il faut que tu coopères.

– ...

– Alors je te dis à mardi prochain ?

– ... OK...

OceanofPDF.com

La salle m'a semblé moins grande que sur la photo. Le sol était recouvert de tatamis bleus. Tous les élèves portaient des kimonos noirs. Moi, un jogging et un tee-shirt gris.

Je faisais tache.

Le cours a commencé par des échauffements : assouplissements, sauts, extensions... jusque-là, tout allait bien. Le prof nous a demandé de courir – très vite – dans tous les sens, en s'évitant. Ceux qui se touchaient ou entraient en collision récoltaient cinq pompes.

Du coup j'en ai fait dix. Déjà, j'étais essoufflé.

Ensuite, le prof nous a alignés en quinconce.

– Maintenant vous allez faire, chacun à tour de rôle, un coup de pied doublé ! il a ordonné.

Les élèves ont tous réussi leur coup de pied doublé, sauf un, que le prof a jugé « Trop mou ».

– Cinq pompes !

Mon coup de pied était pathétique – forcément – et moi aussi, j'ai écopé de cinq pompes. Ça commençait à me chauffer les bras et les épaules, quelque chose de terrible.

Puis le prof a choisi un élève – plutôt balèze – pour faire une démonstration de « prise de soumission ». Le mec s'est retrouvé au sol en deux secondes, un bras tordu dans le dos, immobilisé sous le genou du prof.

– Si je dois le neutraliser, je peux frapper ici, ou là, a commenté le prof en simulant un coup de coude sur la colonne vertébrale et un coup de poing sur la tête.

Le gars au sol avait le visage rouge.

– Mais rappelez-vous que ce genre de geste est réservé à des situations extrêmes. Vous devez faire preuve de retenue et de sang-froid. Toujours chercher à éviter le combat. Si c'est impossible, si le danger est réel, alors vous pouvez être amené à vous défendre.

Efficacement et vigoureusement. C'est ça, qu'on vous apprend ici.
Le prof a relâché son étreinte et a libéré le mec en ajoutant :
– Maintenant, mettez-vous en binôme et entraînez-vous.

OceanofPDF.com

Être puissant ça veut dire quoi ?
Faire peur ?
Avoir le pouvoir de faire peur.
De régner par la force.
Comme Geoffroy dans la cour du collège.
Être celui que les autres respectent, qu'ils suivent comme des moutons.

Avoir le pouvoir d'imposer sa loi.
Et quand Geoffroy rentre chez lui, ça se passe comment ?
Est-ce qu'il a le pouvoir de faire peur à son grand frère ?
À son père ?
Est-ce qu'il a le pouvoir de régner par la force ?
D'imposer sa loi ?
C'est quoi, ce coquard sous son œil gauche ?
Il a la joue enflée, aussi.
Je suis à la limite de son champ visuel mais il a senti l'insistance de mon regard. Il se tourne vers moi et s'approche.

– Qu'est-ce qu'il veut, le sac à merde ? Pourquoi tu me zieutes comme ça ? T'as un truc à dire ? Non ? Oui ?

– Non.

– Comment ça « Non » ?...

– ... Rien... j'ai rien dit...

– Je t'entends pas bien... Répète !

– ...

– Hein ? Ouvre la bouche, quand tu parles.

– ...

– T'as compris ou t'es sourd ?! Ouvre la bouche !

Je réponds pas. J'essaie de rester impassible. Geoffroy s'approche de moi, encore plus près. Il me chope le cou et l'enserme de sa main gauche alors qu'il me force à ouvrir la bouche de sa main droite.

– Là... C'est bien... Ouvre grand, sac à merde.
Et il me crache dans la bouche.
– Avale.
Silence.
Un de ses moutons se marre.
Et tout le monde se marre.

OceanofPDF.com

Cinq pompes, deux tractions.

Comment se porte ma haine aujourd'hui ?

Très bien. En pleine forme, ma haine.

Si on pouvait tuer par la pensée, Geoffroy serait mort dix fois cette nuit. Défenestré, noyé dans la cuvette des chiottes, étouffé dans son vomi, foudroyé, assommé, transpercé, écrabouillé, électrocuté, carbonisé par ma haine.

Ma haine puissante.

Cinq pompes, deux tractions.

La puissance a quelque chose à voir avec la haine.

Elle l'attire comme un aimant.

Cinq pompes, trois tractions.

La puissance nourrit la haine et inversement.

Si je pouvais tuer par ma seule pensée,

Est-ce que j'oserais ?

Je ne sais pas...

Six pompes, trois tractions,

Si je pouvais tuer par ma seule pensée,

J'aurais peur de moi-même.

– T’as une petite mine.
– Je vais bien... t’inquiète pas.
– Tu mets ton bonnet en ce moment ? Il fait un froid de gueux.
C’est un coup à retomber malade.
– Oui, je mets mon bonnet.
– Ce matin, tu l’as oublié.
– ...
– C’était comment ton cours d’aïkido ?
– Hapkido, pas aïkido.
– Ça t’a plu ?
– Ouais, c’était bien.
– Raconte !
– On fait des pompes... on s’entraîne... on apprend à se défendre.
– C’est pas trop violent ?
– Non...
– Fais attention aux coups sur la tête. C’est dangereux, t’es bien placé pour le savoir ! J’ai un très mauvais souvenir de ton traumatisme crânien.
– Maman... j’avais six ans.
– C’était en faisant du sport, tu te rappelles ?
– Du patin à roulettes. J’étais mal tombé...
– Tu t’endormais dans le taxi qui nous a emmenés à l’hôpital. T’étais livide, mou comme une poupée de chiffon. Mon Dieu... J’ai cru que...
– C’est du passé. On peut arrêter de parler de ça, s’tes plaît ?
– Oui. Excuse-moi... mais rappelle-toi qu’il faut être prudent !
– Pfffffffffuuu...
– C’est quoi, ce soupir ? Je t’agace ? Franchement Adrien, tu deviens désagréable.

OceanofPDF.com

Je suis assis dans le fauteuil, face à la psy. Elle me sourit. L'espace d'un instant, je la trouve presque jolie.

Je l'ai toujours vue habillée en foncé. Je me souviens : le premier rendez-vous, elle portait un pantalon noir et un pull gris anthracite avec un bord blanc sur les manches. Le deuxième rendez-vous, elle était en bleu marine de la tête aux pieds et ça la vieillissait. Aujourd'hui, elle porte un pull écru moulant et une jupe rouge vif, on voit ses genoux ronds. Elle est maquillée – un peu de blush sur les joues, du fard à paupières mauve et du brillant à lèvres –, c'est pas habituel non plus. Elle a peut-être un rancard après ses consultations. Ou alors elle est amoureuse d'un patient. Ou d'une patiente. Je sais que normalement, c'est plutôt l'inverse qui se produit : le patient tombe amoureux du psy. Ça s'appelle le transfert et c'est pas près de m'arriver. Je ne serai jamais amoureux de cette femme. Et c'est pas pour moi qu'elle a fait ces efforts pour être moins moche.

– Comment va ton ami Chris ? elle me demande.

– Je sais pas.

– Tu ne le vois plus ?

– Non.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il est parti.

– Définitivement ?

– J'en sais rien.

– Il ne t'a pas dit quand il reviendrait ?

– Non. Il a disparu, du jour au lendemain.

– Et ça t'affecte ?

– À votre avis...

– Il te manque ?

– Oui.

- Tu le voyais souvent ?
- Plusieurs fois par semaine. On se retrouvait dans la forêt.
- Et vous faisiez quoi ?
- Il me parlait... il m'apprenait des choses.
- Comme quoi ?
- Faire du feu, reconnaître les plantes, construire un abri...
- Tu sais pourquoi il est parti sans t'en avertir ?
- Non. Aucune idée.
- Qu'est-ce que tu sais exactement, sur lui ?
- Euh... Chris, c'est le nom qu'il s'est choisi...
- Ce n'est pas son vrai nom ?
- Je crois pas... Il a choisi un prénom qui lui plaît et il a raison. Il fait ce qu'il veut. Il est... libre.
- Comment ça « libre » ?
- Il n'a pas d'attaches.
- Ça signifie quoi ? Qu'il n'a pas de travail, ni de maison, ni de famille ?
- Bah... je sais pas.
- En résumé, tu ne connais pas son vrai nom, tu ne sais pas où il habite, ni d'où il vient.
- ...
- Tu trouves ça normal, de faire confiance à quelqu'un qu'on connaît si mal ?
- Et pourquoi pas ? Parfois on croit connaître les gens très bien et on a tout faux.
- C'est vrai.
- Chris, il me connaissait pas, lui non plus. Ça l'a pas empêché de me faire confiance, tout de suite.
- C'est parce qu'il te faisait confiance, que tu t'es attaché à lui ?
- Peut-être... mais pas que pour ça. Il est différent.
- En quoi il est différent ?
- Il est fort. Il n'a pas peur.
- Tu crois ça ? On a tous peur de quelque chose... à un moment ou un autre...
- ...
- Et le fait qu'il ait disparu brutalement, ça ne questionne pas ta

confiance en lui ?

– Si... un peu. Mais y a une explication. Forcément.

– Laquelle, à ton avis ?

– Je sais pas, moi... Il a été obligé de partir.

– Pourquoi ?

– ...

– Il aurait dû te prévenir, non ?

– Sans doute qu'il n'a pas pu le faire.

– Il devait fuir, peut-être ?...

– Ou rejoindre quelqu'un...

– Tu n'en sais rien. Tu ne peux que faire des suppositions, parce que tu ne le connais pas.

– Je ne connais pas sa vie... mais je sais que c'est quelqu'un de bien.

– Qu'est-ce qui te permet d'affirmer ça ?

– Je me fie à mon intuition.

– C'est risqué, de se fier à sa seule intuition.

– Moins risqué que d'aller au collège tous les matins.

– C'est si dur que ça, le collège ?

– Au collège j'ai des ennemis. Avec Chris, je les oubliais. Il me parlait comme personne ne l'avait fait avant lui. Il ne m'a jamais fait de mal. Au contraire. Il m'encourageait. C'est quelqu'un de bien, Chris.

– Les êtres humains ne sont pas tout blancs ou tout noirs, Adrien. Chris t'a aidé, mais il a peut-être une part sombre – que tu ne connais pas.

– Et alors ? Moi aussi, j'ai une part sombre... que je ne connais pas.

Ma mère s'agite dans la cuisine, un torchon sur l'épaule, plein de taches de gras. Des taches marronnasses – du jus de viande, sans doute. J'imagine que c'est pratique d'avoir ce torchon crado toujours à portée de main, mais franchement c'est moche. Il ne quitte plus son épaule, ce foutu torchon...

Ma mère bosse pour une grosse compagnie d'assurances. Avant, elle travaillait à plein temps au siège de la boîte, dans le centre ville, mais elle a négocié trois jours en télétravail. Ces jours-là, son look s'en ressent... Elle troque ses tailleurs-pantalons contre des leggings et des pulls informes, ses bottines à talons contre des mules fourrées.

Quand j'étais petit, je faisais mes devoirs dans la cuisine. La présence de ma mère me rassurait. Elle sentait bon... Toute la cuisine sentait bon. Le parfum de ma mère – une eau de toilette fleurie –, le savon de Marseille, le chocolat chaud, les oignons frits, le poulet rôti...

La cuisine, c'était mon refuge. Mon endroit préféré.

Plus maintenant.

C'est le territoire de ma mère. Ses mules claquent sur le carrelage au rythme de son pas un peu traînant. Souvent, elle parle toute seule. Elle chuchote, elle râle, elle soupire... « J'ai déjà salé ? » « Je sais plus... » « Je perds la mémoire. » « C'est peut-être un Alzheimer précoce. » « Ce connard d'Hervé ! » « Elle est moisie, cette échalote... » « Pour qui il se prend, ce minable ? » « Faut que je rachète du poivre... » « Je l'emmerde, je les emmerde. Tous ! » « Chuis fatiguée... »

Elle râle beaucoup.

Elle cuisine bien. Elle a toujours aimé ça. Cuisiner pour moi.

Elle est gourmande, aussi.

Moi en ce moment, j'ai pas faim.

J'ai mal au cœur.

OceanofPDF.com

Dix pompes, sept tractions
Ma haine me booste
Je me souviens
J'oublie rien
Le jour où Geoffroy m'a craché dans la bouche
Sa bande de moutons qui le suivent
Au doigt et à l'œil
Toujours derrière lui
Elliot Hugo Yanis Ryan
Son troupeau de fidèles
Je me souviens, j'oublie rien
Geoffroy m'a craché dans la bouche
Les moutons avaient les yeux ronds
Et la bouche entrouverte
Le premier qui a ri, c'est Elliot
Ce jour-là, le ciel était bleu électrique
Elliot a éclaté de rire
Ses bagues brillaient sous le soleil
Son rire en métal argenté
Assorti à la virgule réfléchissante
De ses Nike toutes neuves
Ça m'a fait mal aux yeux
J'oublierai pas ça
Le rire éclatant d'Elliot
Alors que j'avalais le mollard de Geoffroy
Son rire étincelant au soleil
Qui a déclenché l'avalanche
Des autres rires
Tous les moutons se marraient
Et moi j'étais tétanisé

Mon corps tout entier
Figé comme une pierre
Je me souviens j'oublie rien
Ma haine puissante
Dix pompes huit tractions,
Je l'entretiens.

OceanofPDF.com

Au cours de hapkido, le prof nous a demandé de faire des pompes sur les poings.

– Il faut durcir vos articulations et les zones de frappe : les doigts, les mains, les pieds, les genoux, les coudes... et la tête.

Puis il a appelé un élève (pas moi, ouf) pour nous montrer plusieurs clés articulaires. Tout en lui tordant le poignet, il expliquait :

– Je peux forcer son articulation à aller plus loin qu'elle le fait normalement...

Le gars a grimacé de douleur, le prof lui a fait un croche-pied et l'élève s'est retrouvé sur le tatami.

Il s'est relevé et le prof a continué sa démonstration :

– ... ou forcer son articulation dans l'autre sens.

Le gars a grimacé de douleur et s'est couché sur le tatami.

– Je peux aussi l'affaiblir en touchant un point de pression, ici, a dit le prof en frappant son bras (gentiment), juste au-dessus du coude.

Le gars a grimacé de douleur, s'est couché sur le tatami et le prof l'a bloqué au sol avec son genou.

– Vous pouvez frapper avec la main ouverte, avec le poing, avec les coudes, avec les pieds. Avec la main ouverte, je peux viser les yeux, ou toucher un point de pression sur le cou. En courte distance, je peux me servir de mes coudes.

Évidemment, toutes les frappes du prof étaient simulées mais ça faisait quand même son petit effet.

Après, on s'est entraînés deux par deux. J'ai eu la chance de tomber sur un mec pas trop balèze – question poids et niveau. Il m'a mis par terre et moi pareil. On s'est fait des clés articulaires, dans tous les sens. Des prises de soumission. Il m'a appris à tomber sans me faire mal.

Mathias, il s'appelle.

Le prof a sifflé la fin du cours. J'aurais bien continué un peu...

OceanofPDF.com

– J’ai repensé à notre discussion... C’est vrai que je le connais pas bien, Chris. Mais bon... personne ne connaît personne, en fait.

– C’est pas faux... Est-ce que tu penses te connaître toi-même ?

– Pffff... alors là... je sais pas. Et vous ?

– Disons que... j’apprends à me connaître. C’est le parcours d’une vie.

– Ouais... c’est un peu chiant, non ? Connais-toi toi-même, et tout ça...

– Tu trouves sincèrement que c’est chiant, d’essayer de se connaître mieux... ou tu as peur de ce que tu pourrais découvrir ?

– Je préfère faire du sport.

– C’est très bien de faire du sport. L’un n’empêche pas l’autre.

– Faire du sport, ça m’apporte quelque chose de concret. Les résultats, je les vois. Je deviens moins maigre et moins moche. Et je pense que le sport, ça peut aussi m’aider à me connaître moi-même. Vous connaissez un peu, les arts martiaux ?

– Euh... non, pas vraiment...

– Ben vous devriez vous y mettre. Ça vous ferait du bien. C’est pas bon de rester assis dans un fauteuil à longueur de journée.

– ...

– Moi je dis ça... c’est pour vous.

– Tu pratiques quel art martial ?

– Le hapkido. C’est coréen. On apprend la self-défense.

– Pourquoi tu as choisi un sport de self-défense ?

– Ben voilà : pourquoi ci, pourquoi ça... Vous en avez pas marre de tout questionner ?

– Ça fait partie de ma mission.

– J’ai regardé des vidéos et ça m’a donné envie.

– Tu te sens agressé dans ta vie quotidienne ?

– ... Bien sûr que je me sens agressé ! Vous avez pas compris,

encore ?

– Raconte-moi ce qui se passe exactement, au collège.

– Je vais pas vous faire un dessin. J'ai pas envie de pleurnicher...

– Je pense que ça t'aiderait d'en parler. Tu ne veux pas essayer ?

– Je vous ai déjà expliqué : y a un mec qui s'appelle Geoffroy.

C'est une brute et il a des notes pourries – et une vie de merde, sans doute. Il a la haine. Il se venge sur les autres.

– Sur plusieurs personnes ou surtout sur toi ?

– Ça fait un moment que je suis sa victime préférée.

– Qu'est-ce qu'il t'a fait subir ?

– Des trucs... Ce qu'il aime, c'est m'humilier devant tout le monde.

– Tu en as parlé à un professeur ? Ou au principal ?

– Ça sert à rien. Ils le connaissent, ils savent très bien ce qui se passe mais ils préfèrent tourner la tête et fermer les yeux. Si je balançais au principal, Geoffroy me le ferait payer, ce serait encore pire.

– Et ce sport de self-défense, ça te redonne confiance en toi ?

– J'ai des progrès à faire. Chris m'avait déjà montré un peu. On s'entraînait, dans la forêt.

– Donc, l'aïkido, c'est la prolongation de l'enseignement de Chris.

– Hapkido, pas aïkido. L'aïkido, c'est différent.

– Hum... C'est une bonne chose, que tu fasses du sport. Je trouve que tu prends de l'assurance.

– C'est vrai ?

– En t'entraînant à l'aïkido, tu apprends à connaître tes forces, tes faiblesses, tes limites... et tu apprends aussi à repousser ces limites, c'est bien ça ?

– Oui.

– Eh bien tu vois : c'est un peu ce qu'on essaie de faire ici, ensemble.

J'ai mal à la tête. J'espère que je me suis pas pris un mauvais coup, au hapkido. L'autre jour, au cours, je suis tombé sur la tête. J'espère que j'ai pas une fragilité à cause de mon traumatisme crânien... ou un œdème... ou quelque chose de pire...

J'ai chaud, d'un coup. J'ai de la fièvre, peut-être...

- Maman...
- Oui ?
- Il est où, le thermomètre ?
- Dans la salle de bains. Pourquoi ? Tu as de la fièvre ?
- Je sais pas... je voudrais juste vérifier.
- Tu te sens pas bien ? Viens là... Fais voir ton front.
- Ah ! T'as les mains froides !
- C'est toi qui es chaud.
- C'est bon, laisse tomber, j'ai pas de fièvre.
- Va prendre ta température.
- J'ai pas de fièvre, je te dis.
- Va chercher le thermomètre, Adrien.
- Je vais bien. Arrête de t'inquiéter comme ça !
- C'est toi qui es inquiet. Alors on vérifie. C'est tout.
- Maman...
- Quoi ?
- Tu peux pas me lâcher ?! Juste deux minutes ! Tu peux pas me laisser un peu d'air ? Putain, sans déconner !!!
- Ne me parle pas sur ce ton, Adrien !
- Comment t'es angoissée, c'est horrible ! Tu t'en rends compte, au moins ? Est-ce que tu t'en rends compte, putain ???

Je m'appelle Adrien Pierre Daniel.

Adrien : le prénom que ma mère a choisi pour moi avec mon salaud de père. Avant qu'il se barre et disparaisse pour toujours.

Pierre : le prénom de mon grand-père maternel, un inconnu mort et enterré, qui n'a pas laissé que des bons souvenirs à ma mère.

Daniel : le prénom du père de mon salaud de père que je hais plus que tout au monde.

Pourquoi je ne pourrais pas bazarder tout ce qui me lie à un passé couvert de cendres et de chagrin ?

Adrien Pierre Daniel.

Pourquoi je devrais la porter toute ma vie, cette chaîne-là ?

Je n'ai que quatorze ans mais elle me pèse déjà.

OceanofPDF.com

Il va revenir
Chris
C'est pas possible autrement
Il va revenir
C'est déjà arrivé qu'il disparaisse
Pendant quelques jours
Il n'a pas d'attaches
Il est libre Chris
Il va où il veut
Quand il veut
Mais il va revenir
C'est sûr
Il reviendra
Parce qu'il sait que
Sven l'attend

On mange en silence... ou plutôt on mange sans se parler... c'est surtout ma mère qui mange... et pas spécialement en silence. Son couteau raye son assiette. Elle engloutit des grosses bouchées, mastique fort... ses bruits de bouche me paraissent amplifiés, comme si elle était branchée sur une enceinte.

– Tu manges pas ? elle me demande, la bouche pleine.

– J'ai plus faim.

– C'est pas bon ?

– Si... mais elles sont un peu trop cuites, les pâtes.

– Tu trouves ?

– Et sinon, maman...

– Oui ?

– Tu pourrais faire un peu moins de bruit quand tu manges ?

– Mes pâtes sont trop cuites et je fais du bruit quand je mange ?

Excuse-moi d'exister !

– Rohhh... Sois pas susceptible.

– Si tu me parlais au lieu de m'observer avec ta mine dégoûtée, tu m'entendrais pas manger.

– Désolé...

– Est-ce que tu te rends compte, Adrien ?!

– De quoi ?

– À quel point tu es ÉGOÏSTE. Je fais tout ce que je peux pour toi mais ça va jamais. Est-ce que tu te rends compte !?

– ...

– ... à quel point j'en ai marre de me crever le cul pour te voir tirer la gueule à longueur de journée ? Est-ce que tu te rends compte à quel point c'est dur de vivre avec quelqu'un d'aussi fermé que toi ?

– ...

– Non, tu te rends pas compte. Et je suis susceptible, en plus ?! Mais regarde-toi ! Écoute-toi ! Tu es ODIEUX.

– ...
– C’est de ma faute. Je t’ai mal élevé.

– ...
– C’est de ma faute...

Je me lève, je vide le contenu de mon assiette dans la poubelle, la mets dans le lave-vaisselle et sors de la cuisine. J’entends la voix de ma mère qui marmonne... « j’en peux plus... » « je vais craquer... » « monstre d’égoïsme ! ».

Ta gueule, connasse.

OceanofPDF.com

Elle a fermé la porte de sa chambre
Je reste planté là
À regarder la poignée et ma main hésite
Je n'entends rien
Mais je sens son chagrin
Je vais y aller
Il le faut
Maintenant
Faut que je lui dise
C'est pas de ta faute
Je sais que tu fais tout pour moi
Tout ce que tu peux
Et plus encore
Je le sais mieux que personne
Tout ce que tu peux et plus encore
Et moi je te donne rien
Et moi je suis un monstre
Alors pardonne-moi
D'être tout pour toi
Parce que toi
Tu es tout pour moi
Je suis ton monstre
Et tu es le mien

Je me suis réveillé et j'avais mal partout. Bourré de courbatures. Me déplier pour sortir de mon lit a été une épreuve. Je me cramponnais à la rampe pour descendre les escaliers comme un petit vieux.

Il était hard, le cours de hapkido hier.

Le prof nous a ordonné de courir très vite, en slalomant entre nous sans se heurter, puis de faire des pompes, puis à nouveau courir très vite, puis sauter sur place, courir à nouveau, pompes à nouveau, courir, sauter, pompes, courir sauter pompes courir sauter...

Puis s'allonger sur le sol.

Traverser la salle en roulant sur nous-mêmes.

Se relever.

Gros vertige.

Je titubais dans le brouillard.

Ne distinguais que des points lumineux sur un fond obscur.

La voix du prof résonnait, forte mais lointaine, comme si je sortais d'un genre de coma :

« Ce que vous ressentez, ça ressemble à ce qu'on ressent
quand on est sur le point de se prendre un K.-O.

Et maintenant... BATTEZ-VOUS ! »

OceanofPDF.com

Depuis combien de temps
Chris est parti ?
Un mois qui ressemble à un an
Et je me demande
Si je n'ai pas tout rêvé
Ce qui nous fait souffrir est réel
Ou pas ?
Si on pouvait décider que
Rien ne s'est produit
En vrai
Est-ce qu'on souffrirait moins ?
Cette nuit Chris est venu
Me rendre une petite visite
Il s'est assis sur le bord de mon lit
Sa silhouette sombre se découpait
Nettement sur le mur
J'ai vu Chris et je l'ai entendu
La voix de Chris
Je la reconnaîtrais entre mille
Sa voix profonde et claire a
Le pouvoir de calmer les serpents
Qui grouillent dans ma cervelle
Chris m'a parlé dans mon rêve
Il m'a dit

Retourne dans la forêt

OceanofPDF.com

– Où est passée ma paire de ciseaux ?... Je la range toujours à cet endroit... Adrien ! C'est toi qui as pris ma paire de ciseaux ?

– Nan.

– T'es sûr ? Regarde bien dans tes affaires.

– Je l'ai pas.

– Regarde dans ta trousse. Je suis sûre que tu me l'as empruntée.

– C'est pas moi, je te dis.

– Je te demande de vérifier. S'il te plaît.

– NON, je l'ai pas !

– Fais voir ta trousse.

– Tu me fais pas confiance ?

– Donne ta trousse.

– Tiens... Fouille... t'as l'habitude.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Rien rien...

– Tu es vraiment désagréable. AH ! C'est quoi, ça ?

– C'est ma... euh... ouais... peut-être bien que c'est tes ciseaux.

– Tu vois ? J'en étais sûre !!!

– Ça va... tu vas pas nous chier une pendule pour une paire de ciseaux.

– Désagréable... et grossier.

– Et toi t'es super casse-couilles.

– Mon Dieu... comme tu as changé. C'est terrible.

– Oui j'ai changé. Et alors ? Qu'est-ce qui est si terrible ? Que je grandisse sans ton autorisation ?

– Ton comportement.

– Je vais te dire, moi, ce qui est terrible : que tu sois TOUJOURS sur mon dos. Adrien par-ci, Adrien par-là... Est-ce que t'as fait tes devoirs ? Est-ce que t'as mis ton bonnet ? Est-ce que t'as pris mes ciseaux ? Est-ce que t'as faim ? Ferme ton blouson, ouvre ta porte,

ouvre ta trousse... putain, mais LÂCHE-MOI CINQ MINUTES !!!

- Tu as changé : tu deviens méchant.
- OK... je vais être méchant : va te faire foutre.

OceanofPDF.com

Je me souviens.

Quand j'étais petit, je rejoignais ma mère dans son lit le matin. J'ouvrais les yeux et me levais aussitôt, sortais de ma chambre et traversais le couloir en trottant. La porte de la chambre de ma mère était toujours ouverte. Je me glissais sous la couette et me collais à son corps chaud et moelleux. Elle me prenait dans ses bras, embrassait mes cheveux et ma nuque. Ses gestes étaient doux, pleins de sommeil et de tendresse. On se blottissait l'un contre l'autre, en petites cuillères. On sommeillait... on se rendormait à moitié... on respirait en chœur.

Un petit paradis, le lit de ma mère.

J'y allais la nuit aussi, parfois. J'avoue. Et même le soir, quand je n'arrivais pas à m'endormir. Mais toujours, elle me portait dans ses bras et me recouchait dans mon lit.

– Et ça a duré combien de temps ? m'a demandé la psy.

– Je sais plus...

Faux.

Je sais très bien.

Ça a duré trop longtemps.

C'était dur d'arrêter.

Pour moi et pour elle.

Mais j'ai grandi et c'est devenu impossible de squatter le lit de ma mère.

On n'entre pas dans le lit de sa mère avec la gaule du petit matin.

Enfin si... j'y allais quand même et c'est elle qui me renvoyait dans ma chambre, ou qui se levait pour éviter de me prendre dans ses bras.

On ne devrait pas grandir.

J'aurais aimé figer le temps sur ces instants-là. Blotti contre le ventre de ma mère, protégé de tout par cette capsule invisible,

incandescente. L'amour de ma mère était mon oxygène.
Je croyais que ça me rendait invincible.
Aujourd'hui, je vois bien que c'est tout le contraire.

OceanofPDF.com

Cette nuit, il a neigé.

J'ai pédalé lentement sur les routes glissantes jusqu'à la forêt. L'air vif me fouettait le visage et le sang.

J'étais le premier à souiller le tapis immaculé, d'un blanc froid et aveuglant. Je marchais et la croûte de neige crissait sous mes pas dans le silence ouaté. Un silence de conte de fées. La belle au bois gelé. Je me retournais pour regarder le dessin de mes empreintes. J'ai fait le tour du grand chêne pour marquer mon territoire. Les branches ployaient sous la neige et je l'ai goûtée.

J'étais parfaitement seul au milieu de toute cette beauté blanche.

J'ai continué à faire crisser mes pompes sales sur le sol vierge, à manger de la neige neuve.

C'est un jour neuf, j'ai pensé et puis j'ai pensé au retour de Chris et au même instant, dans un bruissement d'ailes, une corneille noire s'est posée sur une branche du chêne enneigé.

Le jour où Chris reviendra, je ne lui dirai pas à quel point il m'a manqué.

Ce jour-là ne sera pas un jour comme les autres.

J'ouvrirai les yeux et comme chaque matin, ma première pensée sera pour lui.

Mais ce jour-là, y aura de la joie dans l'air.

Ce jour-là sera un jour scintillant, plein de sève et de soleil.

Ce sera le plus beau jour du printemps.

Je ne lui dirai pas à quel point il m'a manqué. Il le sait.

On se passera de paroles inutiles. Surtout, pas de mots amers.

Le jour où Chris reviendra, la vie reprendra des couleurs et aucun mot ne sera à la hauteur.

Ce jour approche.

Je le sais.

Je le sens.

Apprendre
à tomber sans se faire mal
en sautant
en roulant
en faisant un salto
avant ou arrière
sur le dos
ou sur le côté
Apprendre
à recevoir des coups
Apprendre
à frapper avec
le pied, le talon, le genou,
le coude, le poing
ou la paume,
le dos ou le tranchant de la main
Apprendre
à neutraliser, à soumettre,
à viser les points vitaux
Sommet du crâne
Tempes
Sommet du nez
Globes oculaires
Base du nez
Pointe du menton
Pomme d'Adam
Carotide
Clavicule
Sternum
Plexus solaire

Côtes

Testicules

Genou

Tibia

Cheville

Dessus du pied

Orteils

Apprendre que

certaines coups sont réservés

aux situations extrêmes

car susceptibles d'entraîner la mort

OceanofPDF.com

Comment peut-on haïr quelque chose qu'on ne parvient pas à se représenter ?

Mon père est une chose que je ne parviens pas à me représenter.

Je n'ai aucun souvenir de lui.

C'est pas cette vieille photo où il se planque derrière ses lunettes noires qui va m'aider à donner une forme à ce tas de fumier.

Mon père est une chose informe et impalpable.

La haine que j'ai pour lui perd toute consistance car elle n'a pas de chair.

Geoffroy lui, en a, de la chair blanche et molle, moulée dans son survêt Fila.

La haine est une drogue dure.

C'est Geoffroy qui me fournit ma dose quotidienne.

Elle tire la gueule. Ma mère. Ça la vieillit. J'avais pas remarqué qu'elle avait un double menton si prononcé. Sa peau se relâche sur le cou. Déjà... Elle pourrait faire un effort, putain. S'acheter des fringues neuves, se maquiller un peu. Teindre ses cheveux blancs – elle en a de plus en plus –, se vernir les ongles. Je sais pas, moi... Elle le fait exprès ou quoi ? De devenir de plus en plus moche, comme si elle ne voulait plus plaire. Jamais. Franchement, c'est triste. Elle fait dix ans de plus que ses quarante-deux ans. Elle s'en fout, de plaire. Elle a lâché l'affaire.

Elle ne veut plus souffrir.

Elle ne vit que pour moi.

OceanofPDF.com

– J’ai reçu ton bulletin.
– Fais voir.
– Franchement, c’est pas terrible.
– ...
– Tu as lu l’appréciation générale ? « *Résultats en baisse dans plusieurs matières. Adrien est capable de faire beaucoup mieux.* »
– ...
– Tu en dis quoi ?
– Ça va... Y a rien de catastrophique.
– C’est quand même décevant.
– Boh...
– Il faut que tu te ressaisisses.
– Ouais ouais...
– Tu sais Adrien, on a vite fait de se retrouver en queue de peloton.
Et c’est très dur de revenir en tête, après.
– Mmmm...
– Tu es capable de bien mieux : c’est vrai. Tu as toujours été un très bon élève. Alors qu’est-ce qui se passe ?
– Rien. Il se passe rien.
– Tu ne travailles pas assez. Voilà ce qui se passe.
– Peut-être, ouais...
– Et tu es content de toi ?
– Pas spécialement.
– Tes résultats baissent et ça t’indiffère ?
– Je vais pas en faire un drame.
– Tu as tort.
– Ça va, c’est bon...
– Tu dégringoles à toute vitesse et tu t’en fous ?!
– Mais tu voudrais quoi ? Que je reste ton petit chéri premier de la classe toute ma vie ? Les choses changent. Je change. Et toi aussi,

d'ailleurs.

- Qu'est-ce que tu veux dire ?
- T'es de plus en plus chiante.
- C'est toi qui es de plus en plus... détestable.
- Eh ben déteste-moi ! Si tu savais comme je m'en branle...
- ...
- Me regarde pas comme ça.
- C'est toi, Adrien, qui parles comme ça ? J'arrive pas à le croire.
- Oui c'est moi. T'es déçue ? Je suis aussi con que mon père, c'est ça ? Désolé.
- Si tu savais... à quel point tu me rends triste.
- Toute façon, t'es *toujours* triste. Rohhhh... Tu vas pas te mettre à chialer !

OceanofPDF.com

Je veux pas avoir d'enfants, moi.
Je veux ni avoir ni être un boulet.
Pour personne.

OceanofPDF.com

Aucun doute : elle est amoureuse. Aujourd'hui, la psy est maquillée, elle a un peu trop forcé sur le rose aux joues et son fard à paupières n'est pas appliqué symétriquement, sur l'arcade sourcilière gauche, il bave. Elle est fringuée plutôt sexy, avec une jupe courte en velours beige et un pull noir moulant ses seins. Elle doit porter un soutif push-up, ils ont pris deux tailles, ses seins. Elle porte des bottes montantes en cuir noir et son collant couleur chair est filé sur la jambe droite.

– J'aimerais qu'on reparle de tes problèmes avec ce camarade, au collège... Geoffroy.

– C'est pas un camarade.

– Est-ce que tu es victime de harcèlement ?

– Je crois qu'on peut dire ça, ouais.

– Alors il faut le signaler.

– Ça sert à rien. Je vous ai déjà expliqué. Ils savent, au collège, et ils ferment les yeux. Ils le connaissent. Tout le monde a peur de lui. Même les profs.

– Encaisser les coups sans rien dire n'est pas une solution.

– Il ne me frappe pas. C'est plus vicieux que ça.

– C'est-à-dire.

– Il se fout de ma gueule, il m'humilie devant tout le monde.

– Comment ?

– Il crache par terre quand je passe près de lui. Il me traite de « sac à merde », il tague les murs des chiottes – « Adrienne suce des bites pleines de caca ». Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? Que je repeigne les murs tous les jours ? Et y a pire que les tags.

– Quoi ?

– Des photos immondes qui circulent sur les réseaux sociaux.

– C'est-à-dire ?

– Des montages de ma tête sur des photos pornos. Ça fait rire cette

bande de connards.

- Il faut que tu en informes le principal du collège.
- Ça ne règlera rien.
- Tu en as parlé à ta mère ?
- Surtout pas. Elle est tellement flippée...
- Tu ne peux pas subir ces attaques, seul et sans soutien, Adrien.

Pour que ça cesse, il faut briser le silence.

– Geoffroy me le ferait payer et ce serait encore pire, vous pouvez me croire. De toute façon, c'est ma dernière année dans ce collège de merde.

– Tu me mets face à un dilemme. Ce que tu me racontes me paraît suffisamment grave pour faire un signalement. Tu pourrais même porter plainte.

– Pas question. Ça aggraverait les choses.

– Alors protège-toi. Fais attention aux réseaux sociaux, surtout.

– Je déteste les réseaux sociaux et les réseaux sociaux me font détester les gens.

– Essaie de ne pas regarder toutes ces photos.

– Il n'attend que ça : que je réponde, pour s'acharner et poster encore plus de saloperies.

– Évite carrément les réseaux sociaux. Et si ça va trop loin, il faudra agir.

– Mouais...

– Et tu n'as pas d'amis, au collège ?

– J'ai rencontré un garçon au cours de hapkido. Il s'appelle Mathias, il est en 4^e.

– C'est une bonne chose !

– Je m'ennuie un peu avec lui.

– Dans tous les cas, je suis là, Adrien. Tu peux m'appeler quand tu veux, si tu as besoin d'aide.

– OK.

Douze pompes, huit tractions
« Sac à merde »
« Suceur de bites »
Comment tu vas les ravalier
Tes insultes
Ça te brûlera la gorge
Comme ça me brûle les oreilles
Ta bouche puante
Tordue par la douleur
J'ai hâte de voir ça
Treize pompes, neuf tractions
Comment tu vas les regretter
Tes photomontages ignobles
Tu vois rien venir
Quinze pompes, dix tractions
Et t'as encore rien vu
T'as trop pris la confiance
Ma haine puissante
Elle va t'exploser en pleine gueule
Tu peux me croire
Ça fera des sacrés dégâts
Et tu sais quoi ?
C'est pour bientôt

Après le cours de hapkido, j'ai eu envie de revoir la forêt. Le sol était jonché de feuilles pourries, les arbres noirs et nus. Mais quelque chose dans l'air annonçait l'attente du printemps, le retour proche de la lumière, du soleil haut et des bourgeons. J'ai fermé les yeux et j'entendais mieux les chants timides et les pépiements des petits oiseaux. Les aveugles ont l'ouïe fine. La perception des choses n'est pas la même pour tout le monde. Et elle change au cours de notre vie. Je ne percevais pas les choses de la même manière depuis que j'ai rencontré Chris. Je vois des choses que je ne voyais pas. Je ressens des choses que je ne ressentais pas. J'entends des choses que je n'entendais pas.

La voix de Chris résonne toujours dans ma tête.

J'ai gardé les yeux fermés, je humais le parfum de la promesse du printemps et je parlais tout seul.

Je parlais aux arbres et aux oiseaux – quelques mésanges et des rouges-gorges un peu farouches.

– Tu m'as manqué, j'ai dit.

Je parlais à la forêt tout entière et je savais que j'étais écouté et observé.

– Tu m'as manqué et j'espère que je t'ai manqué aussi. J'espère que l'hiver a été aussi long pour toi qu'il l'a été pour moi. Mais ça va aller, maintenant. Le soleil, la sève, les bourgeons, l'énergie qui revient... c'est pour bientôt. Faut pas se décourager.

Personne ne m'a répondu. Est-ce que c'est normal, de parler tout seul ? Ma mère parle toute seule, souvent. Tout le monde fait ça parce que tout le monde est seul. Personne n'est normal. Rien n'est normal. Y a pas de normal et c'est tant mieux.

Je me suis déshabillé entièrement et j'ai enfilé mon kimono de hapkido. Le sol était humide et froid sous mes pieds nus, j'ai sauté sur place pour me réchauffer. J'ai inspiré profondément, expiré tout

l'air de mes poumons, inspiré à nouveau et j'ai crié. C'est pas facile de bien maîtriser le kihap. Beaucoup plus contrôlé qu'un simple hurlement de rage, ça doit partir du ventre : les abdos bien contractés. Le kihap, il faut le charger en énergie avant de le faire exploser à la gueule de son adversaire.

Là, j'avais pas d'adversaire, alors j'ai fait exploser mon kihap à la gueule de tous les habitants de la forêt. Je n'ai effrayé que les oiseaux qui se sont tous envolés loin de moi.

Après, je me suis entraîné à être plus rapide et plus précis pour les coups de poing et tous les coups de pied : frontal, latéral, arrière, circulaire, coups de pied hauts, coups de pied sautés, coups de pied doublés.

Et puis à nouveau, j'ai inspiré les odeurs de l'humus, bandé mes abdos et, avec mon énergie retrouvée, j'ai fait éclater mon kihap, puis j'ai encore fermé les yeux et écouté le bruissement de la forêt et les pulsations de mon cœur, fortes et régulières, et je me sentais régénéré, comme si je venais d'expulser un gros paquet de saletés ; le mollard de la haine et du ressentiment.

- Ça va, sac à merde ?
- ...
- Pas trop fatigué, ce matin ?
- ...
- T’as mal à la mâchoire, non ?
- ...
- Après toutes ces bites que t’as sucées...

Les rires de la bande de moutons éclatent dans le couloir du collège.

- Hé, sac à foutre !
- Putain il en a plein l’estomac.
- Ahahahahahah !

Ça résonne dans ma tête creuse, les mots qui tabassent et les ricanements. Je suis sonné. J’arrive plus à penser mais je me vois comme si j’étais sorti de mon corps : je suis blanc comme un mort. Livide à l’extérieur et écarlate à l’intérieur. J’ai chaud et froid en même temps. Je veux m’enfuir mais les moutons de Geoffroy me bloquent le passage. Fuir loin et ne jamais revenir. Je suis piégé. Il faudrait mourir sur place pour échapper à ça. Sur le moment, je le désire intensément : mourir sur place, rapidement et proprement, sans l’aide de personne, sans que Geoffroy et ses moutons aient le temps de me toucher. Mourir vite et m’envoler hors d’ici, traverser les murs et me fondre dans les poussières qui volent et scintillent dans la lumière. Libre et transparent comme une poussière en apesanteur.

Un des moutons de Geoffroy me regarde et dans ses yeux, je lis quelque chose qui ressemble à de la peur. Ça fait peur, de regarder un mec blanc comme la mort. Il s’efface et je me faufile en rasant le mur, je monte les escaliers quatre à quatre pour rejoindre la salle de classe. Je suis essoufflé. Douleur dans la poitrine.

Le cours de maths est interminable et je n'arrive pas à me concentrer sur les paroles du prof. Je redoute d'entendre la sonnerie. À la fin du cours, je sors le premier ou le dernier ?

J'hésite.

Si je sors le dernier, Geoffroy risque de m'attendre pour me choper au pied des escaliers. Mieux vaut sortir le premier et filer à la cantine avant la cohue. Geoffroy me zieute du coin de l'œil, comme s'il lisait dans mes pensées.

Cinq minutes avant la fin du cours, je range mon cahier et ma trousse et j'enfile mon blouson. Geoffroy me sourit avec perfidie en mimant une fellation, comme s'il tenait une bite invisible de la main gauche, sa langue gonflant sa joue droite. Ricanements étouffés. Le prof ne voit rien. Le prof n'entend rien. Le prof écrit ses équations au tableau. Il nous tourne le dos.

Le prof regarde ailleurs comme tous les autres.

Sonnerie.

Je me sauve et descends les escaliers au pas de course.

À la cantine, je suis le premier ou presque. J'ai pas faim. Sur mon plateau je pose une banane, une pomme et un morceau de pain. Je les mangerai ailleurs, dehors. Il y a une fille devant moi qui prend son temps. Elle hésite entre des haricots verts et des frites. Elle a envie de frites mais elle demande des haricots verts, puis finalement, elle change d'avis. Moi je trépigne.

J'embarque banane, pomme et morceau de pain dans mon sac à dos et je me dirige vers la sortie. Trop tard. Je les vois arriver. Geoffroy et sa horde de moutons. Je fais souvent le même cauchemar d'une vague qui enfle en se rapprochant de moi et je ne peux rien faire pour échapper à cette vague gigantesque qui va éclater sur ma tête et m'engloutir.

– Hé, le suce-boules... Me dis pas que t'as déjà mangé ! T'as des renvois ?

Ricanements.

– C'est qu'il en a avalé, du foutre. Tu les as vues, les photos ?

Ricanements amplifiés.

– Tu sucés bien, ça fait plaisir à voir.

– Et toi, t'as déjà sucé des bites ? je m'entends répondre.

Geoffroy me fixe avec des yeux ronds.

– T’as dit quoi, là ? Répète !

– Je t’ai demandé si tu suçais des bites.

Silence. Un rictus de haine tord la bouche de Geoffroy. Je continue sur ma lancée :

– Tu peux te branler sur des photos de mecs qui se sucent, si ça t’excite, mais arrête avec tes montages dégueulasses.

Geoffroy s’approche de moi, tout près.

– Tu me donnes des ordres ? Je rêve, il me donne des ordres !
Retire ce que t’as dit, sac à merde.

– Non.

Il me chope par mon blouson.

– Retire ce que t’as dit et excuse-toi.

J’attrape son avant-bras droit et je lui fais une clé de poignet. Il grimace, je force sur l’articulation et il se retrouve au sol. Je lâche son poignet et m’éloigne de quelques pas. Il se relève et articule :

– Excuse-toi ou je te défonce la tête.

– J’ai pas envie.

– Comme tu veux... Tu pourras plus rien sucer, après.

Il se jette sur moi et me frappe au visage. Il cogne fort. Ses poings sont durs. J’ai un goût de sang dans la bouche. Il continue à me frapper sans relâche. Au visage et au torse. « Arrête, Geoffroy ! » j’entends, mais il continue, il veut m’achever et je me protège comme je peux avec mes bras.

– C’est bon ? T’as eu ton compte, sac à merde ? il crie dans mon oreille.

Il me crache dessus.

– Dégage ou je te finis !

Je suis recroquevillé sur moi-même.

Mal partout

Je vois flou

J’essaie de reprendre mon souffle

Je me redresse, lentement

J’inspire, expire tout l’air de mes poumons

Inspire à nouveau

Je bande mes abdos et

avec toute la force qui me reste
Je le fais éclater à la gueule de Geoffroy
et de ses moutons
Mon kihap
qui a le goût du sang
et de la rage.

Mon cri a surpris Geoffroy.

Je l'attaque avec un coup de poing sur le sternum. Estomaqué, il recule et revient pour me charger. J'esquive ses poings et lui envoie une droite en pleine gueule, puis un violent coup de pied sur le genou gauche. Il vacille et avec le tranchant de la main, je le frappe au cou, sur un point de pression.

Il s'effondre.

Les moutons ne ricanent plus. Les moutons sont tétanisés.

Ils regardent Geoffroy couché sur le lino, inconscient.

Je ramasse mon sac à dos et je me tire.

OceanofPDF.com

IV

Printemps

OceanofPDF.com

Quand j'ouvre les yeux
j'ai le sourire aux lèvres
et je sais pourquoi je souris
Je me lève et m'habille en silence
Je descends l'escalier, mes chaussures à la main
Sans un bruit
je sors de la maison et j'enfourche mon vélo
Je pédale sur les routes désertes
Le ciel s'éclaircit alors que des nappes de brume
blanche et opaque
surgissent de nulle part
Je roule prudemment dans la purée de pois
en direction de la forêt
sur la route bordée d'arbres nus
qui ressemblent à des fantômes
Je me demande si je pédale dans un rêve
La lumière, douce et diffuse,
perce peu à peu le brouillard laiteux
Le jour se lève sur la forêt
Les feuilles sèches craquent sous mes pas
Je m'arrête
et retiens mon souffle
Je perçois d'autres bruits de pas
Une biche ou un cerf ?
Non
Entre les troncs pâles des grands bouleaux
une silhouette se dessine dans la brume
Elle vient vers moi
Chacun de ses pas fait battre mon cœur
Plus fort

Je n'ai pas peur

Je sais que c'est lui

OceanofPDF.com

- T’étais où, pendant tout ce temps ?
- J’avais des choses à régler.
- Ah... Et t’es parti loin d’ici ?
- Je suis revenu, c’est l’essentiel. Faut vivre dans le présent, mec !
- Oui.
- C’est un sale truc, le passé. Ça te colle aux basques comme un chien galeux. Qui a envie de s’encombrer d’un chien galeux ?
- ...
- Pas moi, mec. Certainement pas moi.
- T’as raison.
- Eh... Approche. Mais c’est qu’il a grandi ! Putain, mec, t’as grandi ! Ahah, t’as fabriqué un chouïa de biceps, on dirait !
- Ouais... Je me suis entraîné, un peu.
- T’as fait quoi ?
- Des pompes, des tractions...
- Excellent !
- Et j’ai commencé à prendre des cours d’arts martiaux, aussi.
- Ah ouais ? Où ça ?
- Au dojo du centre-ville.
- Fais gaffe. Ils vont te formater.
- Tu crois ça ?
- Bien sûr. Les profs, ils sont toujours scolaires. Ils se la racontent mais en vérité ils sont mauvais. Des nases de première. La preuve : ils sont devenus profs.
- ...
- Ils se prennent au sérieux, grave. Ils savent tout, ils doutent de rien, ces connards. Ils prétendent t’apprendre mais eux, est-ce qu’ils font l’effort d’apprendre encore, de se remettre en question ? Que dalle. Ils rabâchent leurs petits cours de merde sans aucun feeling. Ils te rabotent dans tous les sens pour que tu entres dans leur moule.

C'est ça, qu'ils font, les profs ! Tu comprends ?

– ...

– Tu comprends, mec ? T'en es conscient ou pas ?

– Euh...

– Il *faut* en être conscient. Il s'agit de TA vie. Les profs, ils te façonnent pour que tu entres dans le moule. Toi, t'es docile, tu te rends compte de rien et après, c'est trop tard : le mal est fait, mec ! Bon courage pour le faire exploser, ce putain de moule. Faut une sacrée force.

– Mais j'ai appris des trucs au cours de hapkido, quand même.

– Ouais, c'est ça : t'as appris « des trucs ». C'est pas avec « des trucs » que tu deviendras un individu libre, fort, maître de ton destin.

– ...

– Ta vérité, c'est à TOI de la chercher. Personne ne peut t'enseigner comment trouver ta vérité intérieure. Un prof, même s'il est bon, il t'apprendra juste à devenir un bon petit soldat qui courbe l'échine. Tu comprends ça ?

– Ouais.

– Les profs, ils ne m'ont rien appris. Jamais.

– ...

– Bon... C'est pas grave, mec. Tu sais quoi ? On va tout désapprendre. Putain, il était temps que je revienne.

– Carrément.

– Je suis content de te revoir, tu sais.

– Moi aussi.

– Allez... check, Sven !

– Check, Chris !

Dans le miroir de la salle de bains, je regarde mon reflet. J'ai changé, c'est vrai. J'ai grandi. Pris des épaules, un peu. Des biceps, un peu. J'ai pris du pif, aussi – je préférerais mon nez d'enfant à cette patate luisante farcie de points noirs. Mon visage est en train de se transformer. Mes traits sont moins fins. Et mes yeux moins grands. Quelques poils bruns sur la lèvre supérieure.

Je ne l'aime pas, ce reflet de moi.

Est-ce qu'on peut contrôler les changements qui surviennent ?

Dans notre vie, dans notre corps ?

Je sais pas... On peut essayer de limiter les dégâts...

Et Chris. Il a changé, aussi. Je le voyais plus grand – peut-être parce que moi, j'étais plus petit. Attention, il est grand, Chris ! Mais... y a quelque chose de différent dans sa manière de se tenir. La tête enfoncée dans les épaules. Il a l'air fatigué. Les traits plus marqués que dans mon souvenir. Des rides sur le front, autour de la bouche et une plus profonde, entre les sourcils, qui se creuse quand il a cette expression bizarre, avec l'air absent, comme si une ombre passait sur son visage et qu'il rentrait en lui-même. Alors je me sens de trop et je ne sais pas quoi faire ; je ne sais pas si je dois parler ou fermer ma gueule, rester là ou m'éclipser discrètement. Je sais juste qu'il n'est plus avec moi et j'ai l'impression de le perdre.

Je me demande quel âge il a, Chris. J'ose pas trop lui demander. Bah on s'en fout, de l'âge. C'est pas important.

Il a changé – un peu – et alors ?

Il est comme ça, Chris. Jamais là où on l'attend. Il me surprend toujours. Si ça se trouve, demain il aura une patate d'enfer.

Une chose est sûre : je suis sacrément content de le revoir.

Ma mère est en larmes. À cause de moi. Forcément. Elle vient de lire la lettre du collège notifiant mon passage en conseil de discipline.

– Non mais tu te rends compte, Adrien ?

– ...

– C'est grave ! Est-ce que tu t'en rends compte, au moins ?

– Ouais... ça va, maman.

– Non, ça va pas ! Tu as blessé un camarade ! Je... j'arrive plus à te comprendre, Adrien.

– Un camarade ?! C'était un salaud qui me crachait dessus. Il m'avait frappé, avant. Je me suis défendu, c'est tout.

– Toute cette violence... J'arrive pas à comprendre. Qu'est-ce que j'ai fait pour que tu te retrouves dans cette situation ?

– Rien, maman. C'est pas de ta faute.

– Alors, pourquoi ?

– C'est comme ça : le collège, ça craint.

– Tu travaillais bien, avant. Et là, tout se gâte ! Tes résultats sont en chute libre, tu frappes un élève... Mais qu'est-ce que j'ai fait au ciel ?

– Mais rien, putain ! T'as rien fait ! C'est pas de ta faute si cette ordure de Geoffroy m'a choisi comme tête de turc.

– Toi... tête de turc ?

– Oui.

– Pourquoi tu m'en as jamais parlé ?

– Parce que ça servait à rien.

– Ce Geoffroy... il te harcelait ?

– Oui.

– Depuis longtemps ?

– Ça s'est aggravé après le départ de Judith.

– Tu aurais pu me le dire, quand même.

- Tu pouvais rien faire.
 - Mais si ! Prévenir le collège, déjà.
 - Ils sont sourds et aveugles, au collège.
 - C’est honteux ! Ça explique les résultats en baisse. C’est à cause de ça ?
 - Euh... ouais.
 - Tu l’as bien amoché, ce salaud ?
 - Oui.
 - Tant mieux. J’ai envie de lui bousiller la tronche, moi aussi.
 - Ah ah, toi tu l’aurais tué !
 - Peut-être bien. Comme une louve qui défend son petit.
 - Bah... il est pas mort en tout cas.
 - Il va passer en conseil de discipline, lui aussi.
 - Ouais. C’est lui qui a frappé le premier.
 - Je vais le signaler au principal, que cette ordure te harcelait.
 - Si tu veux, ça changera rien... Il le sait déjà.
 - Et il ferme les yeux ? Je vais prendre rendez-vous ! Je vais porter plainte, moi !
 - Calme-toi, maman. Bientôt, je quitterai ce collège pourri.
 - Oui. Vivement. Il faut que tu te remettes au travail, en attendant.
- D’accord Adrien ?
- Oui maman.
 - Tu vas être exclu, tu crois ?
 - Quelques jours, sans doute.
 - Toute cette violence...
 - C’est comme ça.
 - Je vais lui régler son compte, moi, à ce salaud de Geoffroy.
 - Ahah !

Toute la forêt fête le retour de Chris.

Le soleil aussi est de retour, ça faisait longtemps... putain, ce qu'il a été long, cet hiver glacial et lugubre.

Chaque jour, le soleil est un peu plus haut, un peu plus chaud. Les fleurs sauvages percent la terre et le sol gris taupe se colore de taches blanches, mauves, roses et jaunes. Les insectes bourdonnent et butinent tous azimuts, les papillons surgissent des fougères, les merles, perchés en hauteur, font des battes de vocalises, ils se répondent comme des perroquets. Les rayons de lumière transpercent la forêt obscure, caressent les troncs des grands arbres noirs, illuminent la clairière et font étinceler l'herbe et la mousse fraîche. Les feuilles tendres explosent les bourgeons. Partout, la couleur verte gagne du terrain.

Le printemps est la plus belle saison de la vie.

Je pédale vite, le nez au vent, les poils des bras au garde-à-vous.

Je me sens libre, plein de... sève et de joie retrouvée.

Je dévale les descentes, je prends de l'élan.

J'ai pas de temps à perdre.

Chris m'attend.

- Yo Sven ! T’es pas en cours ?
- Nan !
- T’as fait l’école buissonnière ?
- J’ai été exclu du collège pendant dix jours.
- Ah ouais ? Et pourquoi ?
- J’ai frappé un mec.
- Toi, t’as frappé un mec ?
- Oui.
- T’avais une bonne raison de faire ça, pas vrai ?
- Grave.
- Vas-y, raconte.
- Ce mec, Geoffroy... ça fait longtemps qu’il me cherche.
- Explique.
- Bah... pas la peine. C’est un pur salaud... un sadique.
- Raconte ! Il t’a fait quoi ?
- Il se fout de ma gueule. Il aime humilier les gens.
- Comment ?
- Il crache par terre quand je passe à côté de lui, il tague des saloperies sur le mur des chiottes.
- Quelles saloperies ?
- Adrien aime sucer... ce genre de trucs...
- L’ordure. J’espère que tu l’as défoncé.
- Ouais. Il était inconscient.
- C’est vrai ?
- Oui. C’est pour ça que j’ai été exclu. Ils ont eu peur, au collège.
- Comment t’as fait ?
- Je l’ai frappé sur un point de pression.
- Un point de pression... Où ça ?
- Sur le cou.
- C’est à tes cours d’arts martiaux que t’as appris ça ?

– Oui.
– Humm... Montre-moi.
– Euh...
– Vas-y ! Je veux voir tout le déroulé de la bagarre.
– Ben... d’abord, je lui ai fait une prise de soumission.
– Refais-la sur moi.
– Je lui ai fait une clé de poignet... ici... et j’ai forcé sur l’articulation.
– Ben vas-y, force !
– OK... et il s’est retrouvé au sol... comme ça.
– Et après ?
– Après, il s’est relevé et il m’a tabassé.
– Et tu t’es pas couché ?
– J’avais la haine. Je l’ai frappé au sternum.
– Frappe-moi au même endroit.
– ...
– Mais vas-y, putain ! Frappe-moi !
– OK.
– Cogne, fort !
– Putain, il est dur, ton torse.
– Et après ?
– Après, je lui ai filé un coup de poing dans la gueule et un coup de pied dans le genou, ça l’a déséquilibré, je l’ai frappé au cou et il s’est écroulé.
– Fais-moi pareil.
– Attends, Chris...
– FRAPPE, je te dis. Le coup de poing dans la gueule.
– ...
– ALLEZ !
– ...
– C’est tout ce que t’as dans les poings ? J’ai rien senti. Plus fort !
– T’es sûr ?
– OUAIS.
– ...
– Voilà... Le coup de pied dans le genou, maintenant.
– J’ai pas envie, Chris.

- Vas-y !
- ...
- Et tu l’as déséquilibré ? C’est une fiotte, ce Geoffroy. Ta frappe sur le point de pression du cou, maintenant.
- J’ai pas envie, Chris.
- Fais-le. C’est un ordre.
- OK...
- Ouais... Bon... C’est ce que t’as appris aux cours d’arts martiaux ?
- Oui.
- Et tu crois que c’est comme ça que tu pourras sauver ton cul, le jour où tu seras vraiment en danger ?
- Bah, je sais pas, moi...
- Je vais te montrer. Tiens ! Prends ça.
- Aie !
- Allez, esquive ! Et attaque-moi.
- Arrête, Chris... j’ai pas envie de me battre.
- Tu crois que tu pourras lui dire ça à ton agresseur ? « J’ai pas envie de me battre, aujourd’hui. » Défends-toi, putain !
- C’est bon, Chris. Arrête !
- C’est pour ton bien, mec. Je veux juste que tu comprennes.
- ...
- Tu crois que tu maîtrises les points de pression ?
- ...
- Je t’ai posé une question. Réponds-moi : tu maîtrises les points de pression, oui ou non ?
- Je sais pas, Chris.
- Voilà : tu sais pas. Tu sais RIEN, mec. T’as TOUT à apprendre.
- ...
- Mais pas avec n’importe qui.

Il ne m'a pas fait mal
Il voulait juste
Me faire comprendre... quelque chose
Quelque chose d'important
J'y réfléchis
J'arrête pas d'y réfléchir
Les cours de hapkido
Je continue
Ou j'arrête ?
Je sais pas
Je veux rien lui cacher
Chris c'est mon ami
J'ai confiance en lui
On ne ment pas à un ami

OceanofPDF.com

Je retrouve Chris dans la clairière, au pied du chêne. Adossé au tronc, assis en tailleur, il offre son visage au soleil en fermant les yeux. La lumière est crue et contrastée sur sa peau très pâle. Ses cheveux châtain mi-longs – un peu gras – sont tirés en arrière, coiffés en chignon. Son oreille gauche est percée d'un petit anneau en or. Il a remonté les manches de son tee-shirt, découvrant un tatouage qui grimpe sur son biceps et remonte jusqu'à la base du cou : une rose noire. Pleine d'épines, longues et pointues comme des poignards.

– Assieds-toi, Sven. Viens là, chauffer ta couenne. Ça fait du bien, putain.

– J'ai apporté des sandwiches.

– Génial. T'es génial.

Je sors les sandwiches de mon sac à dos, en donne un à Chris.

– Merci, mec. Bien emballé dans un papier d'alu... C'est toi qui les as faits ?

– Euh... c'est ma mère.

– Y a des cornichons ! Alléluia. Putain, cette acidité, ça explose les papilles... sans déconner, c'est incomparable. Y a rien qui me fait saliver plus que de penser à un petit cornichon bien croquant. Mmmm... Je suis presque en train d'oublier le désastre à venir.

– Quel désastre ?

– Tu me poses la question ?

– ...

– Tu le vois pas, le putain de désastre qui se prépare ? Faut pas se voiler la face, mec.

– ...

– Faut se préparer au pire, parce que le pire est certain. On va se le prendre dans la gueule comme un tsunami.

– Qu'est-ce qu'on va se prendre dans la gueule ?

- Putain Adrien, ouvre les yeux ! Merde, sors de ton cocon !
- ...
- Il est là, avec ses petits sandwichs préparés par sa daronne.
- ...
- Ça me rend fou. Le fifils à sa maman... Enfonce-toi ça dans le crâne : y a qu'une certitude, c'est qu'on va tous clamser. Sans doute plus vite que prévu.
- ...
- Elle a quel âge, ta daronne ?
- La quarantaine... un peu plus.
- À quarante ans, je serai mort et enterré.
- Pourquoi tu dis ça ?
- Je le sais. C'est écrit.
- N'importe quoi... À quarante ans, tu péteras le feu.
- Kes t'en sais ? Comment tu pourrais savoir ? Tu sais rien, toi. Tu sors de l'œuf... depuis le temps que t'es couvé par ta mère... Et quand tu te retrouveras seul, tu feras comment ? Hein ? Pour te nourrir, te battre, trouver à bouffer, survivre... Est-ce que tu seras à la hauteur ? T'as intérêt, mec. Je te prédis que ça va pas être fun : catastrophes climatiques, incendies, inondations, épidémies, guerres, accidents nucléaires... T'as encore rien vu.
- ...
- Alors ENDURCIS-TOI, putain !

Elle est moche, aujourd'hui. Elle n'a pas rendez-vous avec son patient (ou sa patiente) chéri(e), c'est sûr. Ou alors elle s'est fait larguer... Elle a des poches sous les yeux – pas maquillés – et sa peau est comme chiffonnée. Ses cheveux sont ternes. Elle a des jambes épaisses. La cellulite fait des petites vagues à travers son collant à l'arrière de ses cuisses, à l'endroit où elles sont en contact avec son fauteuil en velours bleu.

Putain, comment ça me gonfle d'être là.

Je regrette d'être venu.

Pas envie de parler...

Rien à lui dire.

C'est elle qui rompt un long silence.

– Ça fait un moment qu'on ne s'est pas vus, Adrien.

– Ouais.

– Ce n'est pas un problème d'annuler une séance, mais il faut prévenir avant.

– OK.

– Comment vas-tu ?

– Bien.

– Et la situation au collège ?

– J'ai été exclu, dix jours.

– Pour quelle raison ?

– J'ai frappé Geoffroy.

– Ce n'est pas la première fois que tu le frappes, si je me souviens bien.

– Oui, mais là j'ai frappé plus fort.

– Pourquoi ?

– Je comprends même pas pourquoi vous me posez cette question. Vous captez rien, on dirait. Je vous ai dit qu'il me harcelait. Vous vous rappelez ?...

- Très bien, oui. Mais ça ne justifie pas la violence.
- Et qu'est-ce qui justifie la violence, alors ?
- Rien ne justifie la violence, et la violence ne résout rien.
- C'est ça... J'en ai marre de vos petits discours et de vos leçons de morale. C'est facile pour vous. Vous êtes là, le cul sur votre fauteuil... Pour vous, la violence c'est abstrait. Vous pouvez pas imaginer ce que je ressens quand Geoffroy me crache dessus.
- ...
- Est-ce qu'on vous a déjà craché dans la bouche ? Est-ce qu'on vous a déjà traitée de « suceuse de bites pleines de merde » ? Est-ce que des photomontages de vous en train de sucer des bites, ou de vous faire enculer, ont déjà circulé sur les réseaux sociaux ?
- ...
- C'est pas de venir pleurnicher ici en vous racontant tout ça qui va m'aider à régler le problème. Je suis OBLIGÉ de réagir. J'ai pas le choix, vous comprenez ?
- Oui... je peux comprendre mais...
- Toutes les nuits, je me réveille et je pense à Geoffroy. Je pense à la manière dont j'aimerais le tuer. Je visualise la scène : je bande mon arc et je lui envoie une flèche entre les deux yeux. Ou mieux : je balance une hache qui lui fend le crâne en deux. Ou alors je l'étrangle avec un fil de fer, je lui tranche la gorge avec un cutter...
- Je crois que le problème est suffisamment grave pour faire l'objet d'une plainte, Adrien.
- Je veux pas porter plainte. Je vous ai déjà expliqué pourquoi. J'ai qu'une chose à faire : quitter ce collège de malheur.
- En tout cas, c'est une bonne chose que tu fasses du sport pour évacuer ton stress et ta violence.
- Parce que vous croyez que c'est si simple que ça ? Je fais un peu de sport et hop, c'est évacué !
- Ce n'est pas ce que j'ai dit.
- De toute façon j'y vais plus, aux cours de hapkido.
- C'est dommage.
- ...
- Pourquoi tu n'y vas plus ?
- Je veux pas me faire formater par le prof.

– Il s’agit d’apprendre, ça passe forcément par l’acquisition de certaines règles, j’imagine. Qu’est-ce qui te fait dire que ça va te former ?

– Ben... c’est... Ils sont trop scolaires, les profs.

– Tu pourrais essayer un autre cours, pour appréhender une autre manière d’apprendre, peut-être...

– Je veux pas qu’on me force à entrer dans un moule. Ni qu’on m’enfoncé des idées à la con dans le crâne.

– Quelles idées à la con ?

– « Rien ne justifie la violence » « La violence ne résout rien »... C’est le genre de banalités qui me donnent envie de vomir.

– Ça ne me surprend pas que tu fasses preuve d’agressivité. C’est plutôt bon signe.

– C’est signe qu’il est temps que j’arrête de venir ici.

– Je ne le crois pas. Tu as encore un travail à faire sur la violence que tu as subie, pour éviter qu’elle se retourne contre les autres... et contre toi-même.

– J’ai plus envie de parler de tout ça.

– Tu peux y réfléchir tranquillement. Rien ne presse.

– C’est tout réfléchi. Je veux arrêter les séances.

– Si tu changes d’avis, je suis là.

– Bon, ben... au revoir.

– J’espère avoir de tes nouvelles, Adrien.

– Hé Sven, fais pas cette tête ! Tu rumines, là... je vois bien que tu rumines. C'est pas vrai ?

– Nan. Je suis fatigué, c'est tout.

– Tsss tsss tsss... tu rumines mais tu veux pas le dire. T'as ta petite fierté. Je comprends ça, mec. On a plus d'un point commun, tu sais...

– ...

– Faut pas m'en vouloir. Parfois je suis un peu... brusque... un peu trop franc, peut-être. Faut que tu comprennes une chose : c'est plus facile de caresser les gens dans le sens du poil. Surtout quand on les aime. C'est plus facile de fermer les yeux, de regarder ailleurs et de laisser courir. Carrément plus facile, crois-moi.

– ...

– On laisse courir, on continue à se défiler... Et il se passe quoi après ? À ton avis ?

– Sais pas.

– Après, c'est trop tard. Après, c'est foutu, on ne peut plus redresser la barre. Écoute-moi, Sven : t'as toute la vie devant toi mais le temps passe vite, tu peux me croire. C'est *maintenant* qu'il faut que tu te sortes les doigts du cul. Maintenant, pas dans dix ans. Si je te secoue, c'est pour ton bien. Je te force à ouvrir les yeux et c'est dur, je sais que c'est dur pour toi. Dur mais nécessaire. Il en va de ton avenir, c'est-à-dire de ta *survie* dans ce monde de merde.

– ...

– Ta survie ! Rien que ça, mec.

– ...

– Tu comptes pour moi, beaucoup. T'es quelqu'un de précieux, Sven. Et je veux t'aider. Je le veux de toutes mes forces. T'aider, c'est être exigeant avec toi. Tu comprends ?

– Oui.

– Bon... c'est bien, alors. T'iras loin, mec. Je l'ai su tout de suite. Mon intuition ne me trompe jamais. T'as un putain de potentiel. Et je ferai tout pour t'aider à l'exploiter.

– Merci.

– C'est bien. Je suis content. Allez, détends-toi, mec ! Arrête de ruminer ahah !

– Je rumine pas.

– Je te charrie. Je suis content... super content de te retrouver, Sven.

– Moi aussi, Chris.

OceanofPDF.com

« Au fait maman, je voulais te dire un truc... Le prends pas mal, surtout. Écoute maman, je vais être franc parce qu'il faut être franc avec les gens qu'on aime. Voilà... T'es devenue moche, et pas qu'un peu. T'es mal habillée. T'as grossi. Tu ne te teins plus les cheveux aussi souvent qu'avant. S'il te plaît, jette ce vieux legging décoloré et distendu. Un autre truc : je peux plus supporter de te voir arpenter la cuisine avec ce torchon crade sur ton épaule. Essaie d'arrêter de renifler bruyamment, aussi. Je dis ça pour te rendre service, maman. Parce que je t'aime. Parce que quand je te regarde, j'ai une boule de nerfs en pelote qui me cisaille le bide comme un rouleau de fils barbelés. J'ai envie de te foutre des baffes, de te secouer comme un prunier, de couvrir de baisers ton pauvre visage fatigué que personne n'a embrassé depuis bien trop longtemps. J'ai envie de te serrer dans mes bras, de me blottir contre ton gros ventre strié de vergetures par ma faute. J'ai envie de te dire que je resterai avec toi jusqu'à ce que la mort nous sépare avant de m'enfuir en courant pour ne jamais revenir.»

Il a raison, Chris.

C'est plus facile de caresser les gens qu'on aime dans le sens du poil.

De regarder ailleurs et de laisser couler.

Être franc avec ceux qu'on aime, c'est pire que dur.

C'est impossible.

Suis allongé sur un tapis de fleurs jaunes et blanches
ah !
et des petites violettes aussi
c'est beau !
putain comment c'est trop beau
allongé dans les trèfles à quatre feuilles
je suis
pissenlits marguerites et boutons d'or
je me sens envahi par l'amour
des fleurs, du pollen, des bourgeons éclos
et du retour de l'espoir
je suis étonné et heureux
ça faisait longtemps
j'arrive plus à m'arrêter de sourire
mal à la mâchoire
tellement je souris fort
vais avoir des courbatures de sourire
ça faisait longtemps putain
je sens une petite brise très douce
elle me caresse le museau et
fait onduler les branches souples
au-dessus de nos têtes
les branches vivantes
morceaux de corps tordus
aux milles ramifications
pleines de jeunes feuilles tendres
qui nous protègent du soleil
et du reste
des taches claires dansent
sur le visage de Chris

il a les yeux ouverts sur le ciel
et le sourire qui fait mal
comme moi
on est bien là
à l'abri du monde
Chris allume un stick
je respire l'odeur de l'herbe
ça sent fort
l'école buissonnière
les éclats de rire et de liberté
Chris tire une taffe
il me tend le joint
je le saisis entre le pouce et l'index
ma main frôle les doigts de Chris
je ferme les yeux
j'inspire et avale la fumée
sans tousser
je ferme les yeux sur
ce moment de grâce
que je n'oublierai jamais

Elle lave des courgettes, les essuie dans un torchon en lin blanc et commence à les éplucher.

– Pourquoi tu les as lavées si c’est pour les éplucher ? je demande.

– Il faut toujours laver les fruits et les légumes. Plus on les lave, mieux c’est. On s’empoisonne, avec tous ces pesticides. Y en a partout, même dans le bio.

Elle finit d’éplucher les courgettes, les tranche en deux, puis en quatre sur la longueur et les coupe en petits morceaux.

– Je mets de l’ail ? Tu aimes ça, l’ail ?

– Ouais.

– Alors prépare-moi deux gousses, hachées menu.

– OK.

– Il est gentil, ce garçon qui t’apporte les cours. On pourrait l’inviter à dîner.

– Mmmm... on verra...

– Tu as fait tes devoirs ?

– ...

– Adrien... Tu les as faits ?

– Pas encore.

– Est-ce que tu as appris tes cours ?

– ...

– Il ne faut pas que tu prennes du retard. Déjà que tu es exclu dix jours... Faut reprendre le train en marche, oublier tout ça...

– Oublier tout ça ? T’es gentille. Tu crois que je vais oublier qu’on m’a frappé, craché à la gueule et traité de sac à merde pendant des semaines et des mois, pendant que les profs tournaient le dos et que le principal... ce fils de pute... se cloîtrait dans son bureau ?! Tu crois que je vais apprendre mes cours pour rester un bon petit boloss qui essuie les mollards comme si c’était normal ? C’est normal puisque tout le monde ferme les yeux. Puisque tout le monde s’en

bat les couilles.

– S’il te plaît Adrien, arrête de parler grossièrement. Tu ne m’avais pas dit que tu te faisais frapper !

– Je voulais pas t’angoisser.

– Il faut que tu me parles, que tu me racontes les choses. Comment je pourrai t’aider, sinon ?

– Tu peux rien faire, maman.

– Faut pas dire ça ! On peut toujours faire quelque chose. Il faut essayer, au moins.

– Tu la veux, la vérité ?

– Bien sûr, que je veux la vérité !

– Ils aimeraient tous que je ne revienne *jamaïs* et tu sais pourquoi ?

– ...

– Parce qu’ils ont honte. De tourner la tête ou de regarder leurs pompes pour éviter de croiser mon regard. Je les dérange. Après tout, si je me fais harceler, c’est un peu ma faute. Je suis pas le premier ni le dernier. C’est comme ça partout, et tout le monde s’en fout. Chacun rentre chez soi et pense à autre chose. Mais moi, je peux plus voir leurs sales gueules. Je les hais. Tous. Et je veux pas y retourner.

– Tu vas reprendre les cours ! L’année n’est pas finie.

– J’irai pas. J’irai plus au collège. C’est décidé.

– J’aimerais voir ça ! Il n’est pas question que tu cesses d’aller au collège. C’est obligatoire, je te signale.

– Vaut mieux pas que j’y retourne, maman. Je pourrais faire un malheur.

– Il faut que tu revoies la psy. Adrien, écoute-moi ! Où tu vas ?

Je l'entends qui range la vaisselle bruyamment. Elle claque les portes des placards. Elle marmonne, je ne capte pas tout ce qu'elle dit mais je comprends qu'il s'agit de moi.

« P'tit con »
« sale petit merdeux »
... « y devient méchant, en plus »
... « vais craquer, moi »
« on peut pas continuer comme ça »
... « un monstre d'égoïsme »
« il ressemble à son père, de plus en plus »
... « qu'est-ce que je vais faire, moi ? »

Bruits de vaisselle brisée. Elle vient de casser un truc.

... « Merde ! »
« fait CHIER »
« PUTAIN ! »
... « marre d cette vie de... »

Elle gémit...

« Il est OÙ le plaisir dans cette vie de merde ?! »

Je crois qu'elle pleure.
Oui, elle pleure.
À cause de moi.

Le soleil descend et la fraîcheur du soir tombe sur la forêt. Je frissonne.

– Je vais pas tarder à y aller, je dis.

– On va faire un feu.

Chris se lève et commence à ramasser du bois.

– Un bon petit feu de derrière les fagots...

– Bah... faut pas que je traîne, moi...

– Kes t'as d'aussi d'urgent ? Tu vas te faire opérer de l'appendicite ?

– Ahah ! Nan... c'est juste... ma mère... elle m'attend.

– Ta mère t'attend...

– Ouais.

– Les animaux ont beaucoup à nous apprendre. On apprend plus des animaux que de n'importe quel bouquin. Tu crois pas ?

– Euh... si.

– Les animaux, ils l'ont encore.

– Quoi ?

– L'instinct de survie. Nous, on l'a perdu depuis longtemps. Des gros tas de chair molle, engourdis et vulnérables : voilà ce qu'on est devenus.

– ...

– Tu sais ce qu'elle fait, la lionne ? Elle chasse et ses petits lionceaux l'accompagnent, elle partage le gibier avec eux. Et un jour, elle tue une proie et grimpe dans un arbre avec son morceau de barbaque. La lionne se donne tout le mal du monde pour le stocker en hauteur, de manière à ce qu'il soit inaccessible pour les petits morfales. Ils essaient de grimper pour choper leur repas, mais c'est trop haut pour eux. C'est une façon de leur faire comprendre que le moment est venu de se débrouiller seuls, sans elle. C'est beau, hein ?

– Ouais.

– Tu sais pourquoi elle fait ça, la lionne ?
– J’ai bien une petite idée.
– Vas-y, dis.
– Pour les rendre autonomes ?
– « Les rendre autonomes »... Oh Sven ! Merde, t’es pas en cours de SVT. La lionne, elle leur sauve la vie. Point barre. La nature est une putain de saloperie de peau de vache. Sans pitié aucune. Toi, tu l’as pas encore compris mais la lionne le *sait*, c’est inscrit dans ses gènes depuis la nuit des temps. Elle le ressent comme une urgence, au fond de ses tripes : si ses lionceaux restent dans ses pattes, s’ils comptent sur elle pour ramener à bouffer, ils sont condamnés à mort. C’est aussi simple que ça. Tu piges ?
– Oui.
– Allez... casse-toi.
– ...
– Elle cuisine bien, ta daronne ?
– Euh... oui...
– Va te foutre les pieds sous la table. T’as de la chance... tant que ça dure.
– ...
– Vas-y, tire-toi maintenant !
– Bon ben... à demain ?
– C’est ça. Si je peux te donner un petit conseil, mec, c’est de réfléchir à ce que je viens de te dire.

Je t'aime
et je ne sais pas te le dire
Te faire souffrir
ça je sais faire
Te faire payer, je sais faire
Mais tu me pardonnes tout
Tout le temps
Ça devient pénible, à force
Je suis pas un trésor
Tu le vois bien !
Je suis tout sauf un trésor
Tu le vois bien, putain !

S'il te plaît, maman

Laisse-moi te décevoir

OceanofPDF.com

– Faut qu'on se remette à niveau, Sven. Qu'on réapprenne les bons gestes. Pour être fin prêts, quand le moment sera venu. Parce qu'on n'aura plus le temps. Seuls survivront ceux qui auront anticipé. Les connards qui gémissent sur les catastrophes à venir mais qui ne font rien pour s'y préparer, ils vont prendre cher. Putain ! Tout le monde sait qu'on court au désastre mais personne ne fait RIEN pour que ça change. Et ça continue à s'aggraver. C'est tragique, mec. On y est, là : au bord du gouffre.

– ...

– Faut être lucide : on ne peut pas faire grand-chose pour sauver cette putain de planète, mais on peut encore se préparer à sauver notre peau. Maintenant ! Demain, ce sera trop tard. Est-ce que tu réalises ?

– Ouais.

– T'as intérêt. Deviens pas comme tous ces gros sacs à merde qui se voilent la face et vivent dans le déni.

– Je suis pas un sac à merde.

– Je sais bien, que t'es pas un sac à merde. Je te respecte, plus que n'importe qui. Tu mérites d'être sauvé, Sven. Et moi je vais t'aider. On va tout faire pour avoir une longueur d'avance. L'avenir nous appartient, mec, et tu sais pourquoi ? Parce qu'on n'a pas froid aux yeux. La vérité, on n'a pas peur de l'affronter. On y arrivera, fais-moi confiance. On va se remettre à niveau. Tu veux ?

– Oui.

– On va y aller doucement. Un petit stage de survie, ce week-end. Juste deux jours. Qu'est-ce que t'en dis ?

– Bah... Je sais pas si ma mère...

– Putain, c'est pas vrai ! Tu recommences, avec ta daronne ? J'arrive pas à le croire...

– Faut que je lui demande, quand même.

– Ben voilà... Faut qu'il demande l'autorisation d'apprendre à survivre à sa môman... Putain ! On n'est pas rendus. Y a du taf. Crois-moi. Ça urge, mec.

Chris me regarde avec des yeux furieux. Il fronce les sourcils, ce qui a pour effet de creuser encore plus la ride verticale qui coupe en deux la base de son front. La ride du lion, ma mère l'a aussi, mais moins marquée que celle de Chris. Cette expression de colère le vieillit. J'arrive plus à lui donner un âge. Dans mon souvenir, il était très jeune, très grand, blond – j'avais pas remarqué que ses tempes grisonnaient déjà, ni cette cicatrice sous la lèvre inférieure... Il me fixe de ses yeux durs, comme si j'avais commis une faute grave. Merde ! J'y suis pour rien, moi, si « on court à la catastrophe avec un bandeau sur les yeux ». Je me sens fatigué, d'un coup. Marre de l'entendre rabâcher sa litanie. J'ai envie de me lever et de prendre mon vélo, pédaler à fond, jusqu'à ce que je m'écroule. M'éloigner d'ici, de chez moi, du collège. Nulle part, je me sens bien. Je me demande pourquoi. C'est moi qui ai un problème. Chris est en colère. Ma mère est en colère. Cette pourriture de Geoffroy aussi.

C'est ma faute.

TOUT EST DE MA PUTAIN DE FAUTE.

Chris m'observe. Parfois, j'ai l'impression qu'il lit dans mes pensées. D'une voix adoucie, il reprend :

– Tu veux que je te dise ? Ta daronne, elle te remerciera. Elle le sait bien, qu'il faut couper le cordon, mais elle en est incapable. Faut que tu l'aides, Sven.

– ...

– Tu lui laisses un mot et basta.

– ...

– Hé, c'est juste un week-end !

– Mmmm...

– Ben, moi je vais le faire, mon petit stage de survie, et sans attendre. Avec ou sans toi.

– ...

– Je te donne rendez-vous ici samedi, à cinq heures du mat'. Tu fais comme tu veux, Sven. Mais je préfère te prévenir : si tu viens pas, t'auras pas de deuxième chance.

OceanofPDF.com

Il a raison, Chris
Faut se préparer avant qu'il soit trop tard
Juste un week-end...

Je suis pas un sac à merde

OceanofPDF.com

- Ben mange ! D’habitude tu adores ça, le gratin de macaronis.
C’est pas bon ?
- Si si...
- Alors quoi ? T’as pas faim ?
- J’ai mangé trop de Nutella au goûter.
- C’est pas grave. On le finira demain, le gratin.
- Maman...
- Oui ?
- Euh... Non, rien...
- Tu voulais me dire quelque chose ?
- Nan.
- T’es sûr ?
- Oui, t’inquiète.
- Tu veux un fruit ?
- Non merci.

Me suis levé à 4 heures du mat' – j'étais déjà réveillé... même pas sûr que j'aie dormi, enfin si... un peu... d'un mauvais sommeil pourri d'images bizarres et flippantes. Chris était entré dans la maison – je ne sais pas comment. Il venait me chercher dans ma chambre, j'étais nu sous la couette et Chris me sortait du lit, j'avais pas envie qu'il me voie à poil mais il s'en foutait. Je le suivais en lui criant que je voulais m'habiller et il ne m'écoutait pas. On dévalait l'escalier. Sur le dos de Chris était tatoué un visage hurlant, les yeux exorbités.

Rien qu'un cauchemar d'angoisse... j'en fais beaucoup, en ce moment.

J'avais préparé mon sac à dos la veille au soir : un sweat polaire à capuche, un tee-shirt, un pantalon, un caleçon et une paire de chaussettes, une deuxième paire de baskets, un K-way, une couverture, une gourde remplie d'eau, deux bananes – une pour Chris et une pour moi – et un sachet de fruits secs. Chris a dit qu'il apporterait la bâche et quelques outils – le reste, on se le fabriquera.

Je suis descendu dans la cuisine, j'ai pris une feuille de papier et un stylo pour écrire un mot à ma mère. Ma main tremblait et ça m'a angoissé.

*Je pars pour le week-end
Je serai rentré dimanche soir*

J'ai déchiré le mot et pris une autre feuille

*Je pars pour le week-end
Je serai rentré lundi*

J'ai encore déchiré le mot et écrit

*Je pars pour le week-end
T'inquiète pas !
Bisous
Adrien*

Sans faire un bruit, j'ai enfilé mon blouson et, mes baskets à la main, j'ai ouvert la porte d'entrée. Elle a grincé et j'avais peur que ça réveille ma mère, tout en l'espérant. La nuit était fraîche et le ciel d'un bleu presque noir. J'ai inspiré en fermant les yeux et mes mains ont cessé de trembler.

Je suis sorti de la maison et j'ai refermé la porte à clé de l'extérieur. J'ai chaussé mes baskets sur le perron et décadénaissé mon vélo.

OceanofPDF.com

Seul sur la route noire, je pédale vers la forêt et mes yeux me piquent. À cause du froid et du manque de sommeil. Je pédale comme un fantôme sur cette route que j'ai si souvent empruntée mais je ne la reconnais pas. Le virage en épingle à cheveux, là... l'arbre aux branches tordues, couchées sur le bitume, ici... Tout est empreint d'étrangeté, d'irréalité, et plus j'approche de la forêt, plus la route devient obscure.

Je me demande si je rêve
Si je suis dans mon lit, allongé, les yeux fermés
en train de rêver que je pédale vers la forêt
pour retrouver Chris et partir
à l'aventure
Je devrais être joyeux et excité
mais quelque chose m'en empêche
Comme une grande ombre qui plane sur la route
Arrête de flipper, imbécile
La nuit, tout est plus inquiétant
C'est normal d'avoir un peu la trouille, non ?
Bien sûr que c'est normal !
Chasse ces images
Chasse-les vite !
Ces images de ma mère en peignoir
Qui découvre le mot sur la table de la cuisine
Se précipite dans ma chambre pour constater
que je ne suis pas dans mon lit
ARRÊTE, PUTAIN !
Mes yeux me piquent fort
T'as pensé à prendre des mouchoirs ?
Non
Allez, pédale et arrête de penser

Pédale plus vite, imbécile !
Tu vas être à la bourre
Peur d'arriver trop tard
Ou trop tôt
Peur que Chris soit déjà parti
Ou pas encore là
Disparu, Chris
Et moi tout seul
Perdu au milieu des grands arbres noirs
Pédale plus vite !
J'approche
J'arrive
La forêt est là
Et moi, transpirant et tremblant,
complètement essoufflé
Calme-toi
Tout va bien
Au pied du grand chêne
J'attends
T'inquiète, il va arriver
Suis en avance, il est 4 h 45
J'ai pédalé trop vite
Tellement vite que j'arrive pas
à reprendre mon souffle
4 h 49 dans la forêt obscure
T'inquiète, il va arriver
Mon cœur cogne dans mes tempes
Mes mains moites font de la buée
sur l'écran de mon téléphone
4 h 55, t'inquiète, il va arriver
Envie d'appeler « Maison »
Non non faut pas
4 h 59
Envie de me faufiler en silence
entre les troncs noirs
Marcher vite, en courant presque

Enfourcher mon vélo et m'enfuir
avant qu'il soit trop tard
Non, faut pas
Ne t'avise pas de reculer
T'es pas un sac à merde
5 h 02 je transpire
Les branches craquent
Bruits de pas légers
Une biche ou un cerf ?
Une silhouette sombre se rapproche
Arrête de flipper, putain
C'est lui !
Je reconnais sa démarche
C'est bien Chris
Alors pourquoi j'ai le souffle coupé,
les mains qui tremblent et un gros calot
coincé en travers de la gorge ?
Avec Chris, jamais j'ai ressenti ça
Alors si c'est bien lui,
Pourquoi j'ai peur ?

OceanofPDF.com

Chris marche vite, il sait où on va.

– T’as pas pris de sac à dos ? je demande.

– T’inquiète.

On rejoint un sentier qui mène à la route goudronnée. Une voiture est garée sur le bas-côté. Un genre de SUV noir. Chris monte dans la bagnole et ouvre la portière passager.

– Let’s go, Sven !

Brusquement, j’ai la sensation de me dédoubler, comme si une moitié de moi était perchée sur la branche d’un arbre et regardait la scène d’en haut. Et je me vois, petite silhouette frêle et hésitante, debout à côté de la silhouette menaçante de cette grosse bagnole sombre et luisante.

– Allez, monte ! s’impatiente Chris.

– Je... tu m’avais pas dit qu’on partait en voiture !

– Ça te pose un problème ?

– Euh... non...

Je m’assois sur le siège passager et je ferme la portière. Chris introduit un tournevis dans le Neiman : un quart de tour et la voiture démarre. Je le regarde.

– Chris...

– Ouais ?

– Tu l’as volée ?

– T’inquiète.

– Réponds-moi : tu l’as volée ?

– Qu’est-ce que ça peut foutre ? Disons que je l’ai empruntée.

– Pourquoi t’as volé une bagnole ?

– T’inquiète, mec ! Fais-moi confiance.

– ...

– Tu me fais pas confiance ?

– Si... mais...

– Tu me fais confiance, OUI OU MERDE ?
– T’avais pas besoin de voler une bagnole.
– C’est moi qui sais ce dont j’ai besoin, OK ?
– ...
– C’est MOI qui sais, putain. Toi tu sais RIEN. Et le problème, c’est que t’en as même pas conscience.

– ...
– Bon... On va pas se prendre la tête.

– ...
– Allez, détends-toi, Sven. Relax ! Tout va bien.

Chris passe la première et desserre le frein à main. Il roule assez vite mais on ne sent pas la vitesse, dans cette voiture puissante et silencieuse. Chris me fait un clin d’œil.

– Elle en a sous le capot, hein ?
– On va où ?

Chris ne répond pas. Concentré, il regarde la route, rétrograde avant chaque virage et accélère dans la courbe, en tenant sa droite. Il conduit bien et il aime ça. Faudra que je passe mon permis, dès que j’aurai dix-huit ans.

– Dors un peu, me conseille Chris. Prends des forces, tu vas en avoir besoin.

Je ne sais pas où va se dérouler notre stage de survie mais visiblement, on s’éloigne de la civilisation. La route est déserte, de plus en plus sinueuse. Ça tourne et ça monte. On gagne en altitude.

Je ferme les yeux.

Je somnole.

Suis groggy.

J’ai du mal à réaliser : je suis assis dans une voiture volée et je n’ai pas la moindre idée de l’endroit où on va. Chris le sait. Faut que je lui fasse confiance. Il sait ce qu’il fait, Chris.

Sa voix me parvient comme dans un rêve.

– Tu vas voir, Sven... ça va être une putain d’expérience.

J'ouvre les yeux. Je ne sais pas si j'ai dormi ou juste somnolé. Suis dans un drôle d'état second. Envie de gerber. T'inquiète, c'est normal. La route tourne de plus en plus. Envie de pleurer. Oh, ressaisis-toi putain ! Il a raison, Chris. « Le fifils à sa môman ». Y a du boulot. « La première fois qu'il lâche sa daronne ». Non mais regarde-toi : tu fais pitié, avec tes sanglots coincés en travers du gosier. Ravale-moi ça. T'es un sac à merde ou quoi ?

Le jour s'est levé dans la brume. On roule en silence dans les nappes blanches, opaques, qui se dissipent par endroits pour laisser filtrer les rayons d'un soleil pâle et des morceaux de paysage fantomatique et magnifique. La route borde un précipice vertigineux qui se révèle quand les nappes capricieuses disparaissent comme par enchantement, pour nous envelopper à nouveau quelques kilomètres plus loin. Chris conduit bien, légèrement trop vite à mon goût. Crispé sur mon siège, je freine du pied droit dans les virages quand la voiture frôle le parapet de pierre – pas bien haut, le parapet... On roule en montant, côté précipice. De l'autre côté, une paroi rocheuse couleur de craie et parsemée de végétation sauvage, nichée entre les fissures. Par endroits, on traverse des tunnels creusés dans la pierre de la montagne.

Chris me lance un coup d'œil.

– T'as dormi un peu ?

– Ouais.

– Mate-moi ça : comment il déchire, le paysage !

– On est où, là ?

– Au nirvana, mec.

Mon portable sonne. Je le sors de mon sac à dos. Il affiche *Maman*. Chris freine brutalement.

– Je rêve ! T'as pris ton portable ?

– Ben... oui, je...

– C’est qui ?
– Ma mère... euh, je vais décrocher.
– ATTENDS... Donne, dit Chris.
Il m’arrache le téléphone des mains, ouvre la vitre et le balance dans le précipice.
– Je t’avais dit, de pas prendre ton portable.
– ...
– Je te l’avais pas dit, putain ?!
– ...
– C’est pas compatible avec le week-end de survie, le portable.
– ...
– Tu comprends pourquoi c’est pas compatible ?
– ...
– Allons bon... voilà qu’il se met à chialer ! Pffff... C’est juste un téléphone ! Tu crois quoi ? Que t’auras un poste de secours accroché à la patte, le jour où tu devras te battre pour sauver ta peau ? Ben ça commence mal ! Rohhhh mais c’est pas vrai... Arrête de sangloter comme ça ! Tu vas la revoir, ta daronne, mais avant, faut juste que tu prennes un peu d’autonomie. OK Sven ? Allez, ça va le faire. On est presque arrivés. Détends-toi. Profite, putain ! Fais-moi confiance. Je suis en train d’élargir ton horizon, là. Tu le vois pas, putain ? Mais regarde ! La vie en grand. La liberté. Ouvre les yeux ! Regarde comme c’est beau, putain !

- Sven...
- ...
- Allez, arrête de faire la gueule.
- T'avais pas le droit de faire ça.
- C'est normal que tu sois en colère. Je comprends mec, mais faut que tu grandisses. Par pitié, arrête de chialer ! T'es intelligent, Sven. Toi, t'es pas un mouton bêlant. Regarde les gens, dans la rue, dans le train, au troquet, partout... ils sont enchaînés à leur putain de smartphone. Des moutons bêlants, totalement dépendants des nouvelles technologies. Et le plus désespérant, c'est qu'ils ne se rendent même pas compte à quel point ça a bousillé leurs vies. Ils sont tracés, pistés, écoutés, enregistrés, analysés et disséqués comme des rats de laboratoire. Des petits soldats du capitalisme au garde-à-vous, complètement soumis. La vérité, c'est qu'ils n'arrivent même plus à penser. Plus ils tripotent leurs phones, plus ils deviennent CONS. Des esclaves décérébrés. Pire : des esclaves *consentants*. Lobotomisés. C'est tragique, mec.
- ...
- Me dis pas que tu veux prendre ce chemin-là, Sven. Devenir un esclave consentant, c'est ce que tu veux ?
- ...
- Réponds ! C'est ça que tu veux devenir ? Une sous-merde d'esclave du capitalisme qui gangrène la planète ?
- ...
- Nan, pas toi, Sven ! T'es pas un mouton bêlant. Je l'ai su tout de suite, dès notre première rencontre. T'es différent. Je te l'ai dit et je te le répète : tu es quelqu'un de spécial. T'as un sacré potentiel. Mais on n'a rien sans rien. Faut le travailler, ce potentiel, et ça suppose de supporter des épreuves et de faire des sacrifices...
- « Faire des sacrifices » ? Qu'est-ce que t'entends par

« sacrifices » ?

– Sacrifier ton téléphone, le temps d'un stage de survie, putain...
Ça va, c'est pas la mort.

– ...

– Je comprends ta colère mais s'il te plaît, essaie de la surmonter.
Pour ton bien, Sven. Je ne veux que ça, mec : ton bien.

– ...

– T'es jeune, Sven. T'as besoin d'être coaché. Fais-moi confiance,
pour ça.

– ...

– Tu me fais confiance, ou pas ?

– Mmmm...

– Bon, parfait.

– ...

– Crois-moi : tu vas pas être déçu.

Chris sort de la route goudronnée pour emprunter un petit chemin de terre. Il roule très lentement, en évitant les ornières. On parcourt quelques kilomètres sur ce sentier chaotique qui mène à un genre de petit parking désert. Chris se gare, coupe le contact, met le frein à main et se tourne vers moi :

– Et maintenant Sven, l'aventure !

Chris ouvre le coffre et en sort un sac à dos deux fois plus gros que le mien. Il referme le coffre. Ça me fait sursauter.

– Let's go !

On s'éloigne de la voiture pour emprunter un sentier étroit et caillouteux. Pas top, les baskets pour ce genre de terrain. Chris aurait pu me prévenir. Je remarque qu'il porte des chaussures de rando, lui.

Je me retourne plusieurs fois pour regarder le SUV noir, de plus en plus petit et insignifiant, bientôt englouti dans les restes de la brume matinale.

Ça grimpe vite et fort.

Mon cœur bat trop vite.

Déjà essoufflé...

Et toujours ce nœud dans la gorge.

Courage, putain !

Prouve-le, que t'es pas un sac à merde.

T'as qu'à mettre un pied devant l'autre en t'efforçant d'arrêter de gamberger.

Ne pas penser à ma mère, surtout.

Je règle mon pas sur celui de Chris.

J'essaie de respirer calmement.

Voilà...

Un peu moins rapide, le cœur.

On entre dans une zone boisée, plus sombre. Beaucoup de chênes. Des châtaigniers et des frênes aux petites feuilles dentelées.

Pas penser à ma mère.

Se concentrer sur les feuilles, elles ont toutes des verts différents. La feuille de chêne est plus foncée. C'est lui le roi de la forêt : le chêne. Le plus grand, le plus fort. Ah non, c'est le sapin ! *Mon beau sapin, roi des forêts...*

Pas penser à Noël.

J'aimerais être un chêne, enraciné dans le sol pour le restant de mes jours. Être forcé de rester près de ceux que j'aime, de ne jamais les quitter. Enraciné par nature. Ne pas avoir le choix.

C'est dur, d'avoir le choix.

Faut pas se tromper.

C'est dur, de ne pas se tromper.

Je devrais me sentir libre, là.

Je me sens oppressé.

Pas la première fois que ça m'arrive, mais là, c'est différent.

La menace ne vient pas de moi.

Inspire, expire.

Je règle mon pas sur celui de Chris en chassant les pensées toxiques comme les insectes qui commencent à bourdonner autour de ma tête. Mouches, moustiques, moucheron.

La brume se dissipe et des taches de lumière éclairent le sol brun.

Ça fait combien de temps qu'on marche comme ça, en grim pant toujours plus haut ?

Deux heures ?

Trois ou quatre ?

Comme s'il entendait mes pensées, Chris s'arrête et se tourne vers moi :

– On est bientôt arrivés. Tu seras pas déçu, mec. L'endroit est canon.

On marche encore un bon moment. Puis Chris s'arrête. Il regarde autour de lui, sort une boussole de sa poche.

– On n'est pas loin, là. Encore cinq cent mètres, à tout casser.

Quelques kilomètres plus loin, Chris pose son sac à dos sur le sol. Il a l'air contrarié. Son visage est creusé par l'effort.

– Fuck ! On devrait être arrivés. Attends-moi là. Je reviens.

Et il s'éloigne.

J'ai chaud.

Je pisse contre un arbre.

T'inquiète, il va revenir.

Et s'il ne revenait pas ?

Arrête, putain !

Tu vas pas te remettre à chialer comme un môme.

Un peu de... je sais pas, moi... un peu de dignité, merde !

Inspire, expire.

Le voilà qui se pointe.

Ouf.

Ben tu vois !

Détends-toi.

T'inquiète.

Tu peux lui faire confiance.

Il t'a jamais déçu, Chris.

– Bon... écoute, Sven... je retrouve pas l'endroit précis mais c'est pas grave... on va s'installer là, c'est pas si mal... OK ?

– OK.

Je m'assois par terre. Chris me dévisage d'un air dur.

– Déjà fatigué ? Faut que tu t'endurcisses sérieux !

Il sort une bâche de son sac à dos et un couteau.

– Ici... c'est à peu près plat. Va me chercher des bâtons costauds pour construire l'abri. Si t'en trouves pas, t'as qu'à casser des grosses branches. Tu vas avoir besoin de ça, dit Chris en me tendant le couteau.

Je le sors de son étui noir, la lame est large et assez courte, en partie dentelée. Un vrai couteau de survie.

– Il est à toi, maintenant. C'est du costaud, ça va devenir ton meilleur ami – après moi. T'es content ?

– Super content. C'est mon premier couteau. Merci, Chris.

– Allez, file me couper des branches, bien longues et bien solides pour les fondations de l'abri.

Je ramasse les plus grosses branches mortes que je trouve et je me sers du couteau pour en tailler quelques-unes sur le tronc d'un pin. Je les apporte à Chris.

– Ces trois-là c'est bon, ces deux-là sont trop minces et celle-ci est trop courte.

J'y retourne. Suis pas très à l'aise avec mon nouveau couteau. C'est dur de scier une branche fraîche. J'ai mal aux mains.

Je retourne voir Chris avec les branches. On les dispose en A et Chris les attache entre elles avec de la corde. Il s'y reprend à deux fois pour faire les nœuds. On dispose la bâche sur la structure. Elle

est un peu trop courte.

– Va chercher des petits branchages pour nous isoler du sol, maintenant.

Je ramasse du bois mort et je taille des petites branches avec mon couteau. Je commence à être fatigué, très.

– Encore. Y en a pas assez, dit Chris.

J'y retourne.

Construire cet abri ici, ça m'amuse moins que dans notre forêt.

Le nœud dans la gorge revient.

Ça ne m'amuse pas du tout, de construire un abri ici.

C'est où, ici ?

Qu'est-ce que je fous là ?

Je ferme les yeux.

Rêve de les ouvrir en me réveillant dans mon lit douillet.

Je peux presque entendre les bruits de vaisselle et sentir l'odeur du café et du pain grillé provenant de la cuisine.

– Ça vient, ces branches ? gueule Chris.

Mais je ne rêve pas.

Quand le réel ressemble à un cauchemar, on se demande si on est en train de devenir fou.

J'ouvre les yeux. Il fait jour.
Je réalise où je suis. Où je ne suis pas, plutôt.
Pas à la maison.
Pas dans mon lit.
Je suis couché sur un tas de branches, sous une bâche qui laisse
passer l'air froid.
Chris n'est pas là. Son sac de couchage est ouvert, à côté du mien.
J'essaie de refouler les pensées qui déboulent en masse.
J'y arrive pas, à repousser les pensées qui me déchirent le cœur.
J'ai honte de moi.
J'arrive pas à m'empêcher de pleurer.
Je ne suis pas fort.
Je ne suis pas courageux.
Je ne suis pas autonome.
Je suis un monstre d'égoïsme.
Je suis
un sac à merde.

OceanofPDF.com

Je m'extirpe de mon sac de couchage et sors de l'abri. Je frissonne. Je tremble. Mes jambes et mes bras tremblent. Et même ma bouche. Je suis seul dans le silence d'un paysage qui me coupe le souffle. La brume enveloppe les montagnes de sa blancheur mouillée, semi-opaque, fantomatique. L'humidité sournoise de la brume s'insinue partout en moi. Tout est flou et inquiétant. Un court instant, je me demande si c'est moi qui vois flou. Si j'ai perdu sept dixièmes sur chaque œil dans la nuit. Si mon cerveau est en bon état de marche. Si cet instant de panique est réel, et ces questions flippantes me font trembler encore plus.

Je retourne dans l'abri pour enfiler mon sweat polaire.

Inspirer.

Expirer.

Pas de Chris dans les parages. Je ne sais pas où il est parti, ni pourquoi il a pris son sac à dos. Je n'ose pas m'éloigner alors je reste planté là un moment, à attendre son retour en faisant les cent pas autour de l'abri.

« Chris ! »

Chriis !

J'ai effrayé un oiseau perché sur une branche, il s'envole dans un bruissement d'ailes. Un petit rapace.

Et à nouveau, le silence ouaté et menaçant.

« CHRIS ! »

CHRIIS !

Seul l'écho de ma propre voix me répond et cet écho est chargé d'angoisse.

« CHRIIIIS ! »

CHRRRIIIIISSS !!!

Entendre l'écho de ma petite voix insignifiante suintant l'angoisse ne fait qu'amplifier l'angoisse.

Ma petite voix inquiète perdue dans l'immensité de la montagne
sauvage engloutie dans la brume.

Il est où ce con, putain ?

Et s'il m'avait planté là ?

Et s'il s'était tiré pour de bon ?

Et s'il ne revenait jamais ?

Inspirer, expirer.

Pas chialer.

Ravaler larmes et morve.

Dresser des barrages pour lutter contre les grandes eaux.

Sauter d'un pied sur l'autre pour se réchauffer.

Bouger les bras et les jambes.

Courir un peu tout autour de l'abri.

Inspirer, expirer.

Mettre un couvercle sur la panique.

La panique ébouillante la cervelle.

La panique crame les neurones.

Ne pas laisser la panique prendre le dessus.

Chris va revenir.

C'est obligé.

Je tremble moins et j'ai moins froid.

Au loin la brume devient rose.

Les cimes des sapins émergent de la brume couleur barbe à papa.

Comme éclairée de l'intérieur, la brume vire au jaune, puis dévoile
des pans de montagne boisée en se dissipant çà et là.

– C'est magique, non ?

Je me retourne.

Chris est là. Il me dévisage en silence mais son regard dur est un
miroir. Dans les yeux verts et froids de Chris, je me vois tel que je
suis ce matin : moche, avec mon gros pif et mes yeux en fentes
rougis par les larmes.

Moche, vulnérable et pathétique.

– Y avait rien dans les pièges à collet qu'on a posés hier. C'est bizarre...

– Faut les placer sur un endroit de passage des animaux, peut-être...

– Kes t'y connais, toi, sur les endroits de passage des animaux ? Vas-y, explique-moi.

– Euh... ch'ais pas... près d'un point d'eau, ou pas loin de l'entrée d'un terrier, là où y a des crottes... Enfin je crois... c'est ce que j'ai lu.

– Ce que t'as lu... ouais... T'es un livre ambulant, toi. Ça se passe pas comme dans les livres, la vraie vie. Tu vas vite t'en rendre compte, dit Chris avec un sourire sarcastique. On va descendre vers la rivière... tu pourras me montrer où poser les pièges. En attendant, mange ça : c'est du pissenlit. Tout est bon à bouffer, dans le pissenlit, et c'est facile à identifier.

Je mâchouille les feuilles dentelées, c'est amer.

– Je t'apprendrai à reconnaître les plantes comestibles. Faut faire gaffe. Bon... on bouge d'ici.

Après avoir démonté l'abri et plié la bâche, on se met en route. On continue à grimper – ce que je ne m'explique pas puisque Chris a dit qu'on allait descendre vers la rivière. Mais je ferme ma gueule. N'ose pas poser de question. Chris a l'air de mauvais poil. Je préfère garder ma salive pour la question qui me brûle les lèvres : « Quand est-ce qu'on rentre ? »

On a marché une bonne heure pour atteindre un point culminant de la montagne. Suis essoufflé – Chris aussi, ça me rassure un peu. Des gouttes de sueur perlent sur son front. Il pose son sac à dos par terre.

D'ici, on domine toute la vallée encerclée par des falaises de calcaire presque blanc, parsemées de buissons et de lichen. Tout en

bas, la rivière serpente entre des berges tantôt abruptes, tantôt recouvertes d'une végétation dense. Toutes les nuances de vert sont là. Le soleil est plus haut maintenant, il ne reste que quelques nappes de brume orangées, accrochées aux parois rocheuses.

– Imprime cette image dans ton cerveau, Sven. Putain, que c'est beau ! Direction la rivière, mec. On va la traverser pour explorer l'autre versant.

OceanofPDF.com

Aucune présence humaine sur les bords de la rivière.

Des oiseaux – je crois que c’est la première fois de ma vie que je vois un héron, tout est long et pointu chez cet oiseau. Il s’est envolé quand je me suis approché. Très haut dans le ciel d’un bleu dense, quelques rapaces planent en décrivant de larges cercles. L’eau, limpide, scintillante, court en cascades entre des gros rochers gris clair. Par endroits, là où on ne voit plus le fond, la couleur de l’eau vire au vert sombre. Il y a plein d’insectes. Ces bestioles en forme de bâton qui glissent sur l’eau avec leurs quatre pattes fines en forme de croix... Des grandes libellules bleues et vertes aux ailes irisées, des mouches et des moustiques – beaucoup trop... Quelques gros trucs noirs et vrombissants. Des scarabées ? Ça me fait penser à Judith. Brusquement, l’image mentale de son visage m’apparaît avec une précision bouleversante – son nez long et fin, le grain de beauté sur la pommette gauche, ses yeux noirs trop expressifs : elle pouvait rien me cacher, Judith. Ses yeux noirs étaient un livre ouvert.

Ici et maintenant, elle me manque terriblement. Je me rends compte que je l’ai effacée. Elle n’a pas tellement pris de mes nouvelles, non plus.

Ça n’excuse rien, c’était ta meilleure amie et tu l’as enterrée vivante.

T’es qu’un pauvre type, incapable de voir qui sont tes vrais amis.

Je te méprise.

Je te hais.

– Trop casse-gueule de traverser en sautant sur les rochers, dit Chris. On va chercher un meilleur endroit.

Un peu plus loin, le lit de la rivière se resserre.

– Ici, ça me paraît bien. C’est moins large. Va chercher des branches pour nous faire quatre bâtons de marche – deux chacun –,

ordonne Chris.

Je m'enfonce dans la forêt pour ramasser quatre branches solides et assez longues. Je les taille grossièrement pour faire des bâtons de marche – j'arrive mieux à me servir de mon couteau, maintenant.

– T'en as mis du temps ! Je vais passer devant. Fais gaffe, ça peut être méchamment glissant. Assure bien ta marche avec les bâtons. Si tu glisses et que tu tombes dans l'eau, surtout ne panique pas. Essaie de t'agripper à une branche ou à des racines. Si tu es emporté par le courant, regarde toujours vers le bas, en amont, pour voir les obstacles et éviter de te prendre un rocher ou un tronc d'arbre, OK ?

– Vers le bas ? C'est l'aval, pas l'amont.

– Mais non. Tu te trompes, s'énervé Chris.

– L'amont c'est vers la montagne, je t'assure. Et l'aval vers la vallée.

– C'est reparti : le livre ambulant, monsieur Je-sais-tout... FERME TA GUEULE et écoute ce que je te dis pour éviter de te noyer ! Abruti...

Chris met le pied dans l'eau et avance prudemment de quelques mètres, en prenant appui sur ses deux bâtons. Au tiers du parcours, il a de l'eau jusqu'à mi-cuisses. Il se tourne vers moi.

– Allez, viens !

La température de l'eau me saisit. Glacée. Je marche sur des cailloux recouverts de mousse... algues... je ne sais quoi de visqueux, gluant, super casse-gueule. Plus j'avance, plus l'eau est froide, plus le lit de la rivière est profond, plus je sens la puissance du courant, plus j'ai du mal à garder l'équilibre. La rivière gronde. Ça glisse à mort, je vais me vautrer ! Me cramponne à mes bâtons... réussis à rester debout... difficilement.

– Ça va ? me lance Chris.

– On devrait peut-être faire demi-tour, je crie. Ça glisse trop !

– NAN. Arrête de paniquer, ça va le faire, me répond Chris et il continue à avancer.

J'ai de l'eau jusqu'en haut des cuisses, maintenant. Le courant plaque mon pantalon sur mes jambes. Je n'arrive plus à voir où je mets les pieds. Par endroits, mes baskets s'enfoncent dans du mou et ça m'angoisse encore plus que les caillasses visqueuses. Je trébuche

sur un caillou plus gros que les autres, je perds l'équilibre et tombe dans l'eau glacée. Chris n'a rien vu. Je cherche à me relever en prenant appui sur le sol, je bois la tasse et perds mes bâtons qui sont emportés par le courant. Je réussis à me redresser. Je suis debout au milieu de la rivière, en équilibre instable, tremblant et trempé jusqu'aux os. Mes vêtements et mon sac à dos sont alourdis par le poids de l'eau. Sans mes deux bâtons, j'ai l'impression d'être un enfant qui apprend à marcher sur une patinoire. J'appelle Chris... et je suis effaré par le son de ma voix : étranglé, faiblard, complètement recouvert par le bruit de l'eau.

Chris ne m'a pas entendu.

Il ne s'est pas retourné

Il approche de l'autre berge et moi, je suis toujours au milieu de la rivière. Je fais quelques petits pas en essayant de toutes mes forces de garder mon équilibre. Encore quelques petits pas. Mon pied droit s'enfonce dans du mou, je cherche à le dégager et je perds ma basket. Me baisse pour tenter de récupérer ma chaussure, à tâtons dans l'eau. Je ne vois rien, y a peut-être des vipères d'eau qui vont me mordre la main. Je glisse, perds l'équilibre. Bois la tasse. Essaie de me relever mais n'y arrive pas. Suis emporté un peu plus loin, là où il y a plus de fond. Le courant est de plus en plus fort. Suis ballotté dans les remous de la cascade. J'essaie de garder la tête hors de l'eau.

Je veux appeler Chris mais je ne peux pas.

Je ne le vois plus.

Autour de moi, il n'y a que de l'eau et des rochers.

Autour de moi, partout, la puissance de l'eau.

Secoué dans l'eau
Cogné contre les rochers
Entraîné par le courant
Je suis un pantin
Je suffoque
Me débats
Essaie d'inspirer de l'air chaque fois que ma tête est hors de l'eau
Plein le nez et les oreilles
Ma tête inondée d'idées noires

Je vais mourir

englouti par la rivière
On repêchera mon cadavre cyanosé
bouffi bleuté recouvert d'algues
quelques kilomètres plus bas
en aval, pas en amont

Fils de pute

Si je m'en sors je te casse la gueule

JE TE DÉFONCE

Si je ne meurs pas je te tue

C'est moi qui vais mourir
Je serai un festin pour les rapaces
Ils tournent dans le ciel bleu
Se rapprochent en silence
Ils commenceront par me crever les yeux
avant de me crever le bide
pour bouffer mes entrailles

NON

Non non non

TU VAS PAS MOURIR

Pas maintenant

Pas ici

ACCROCHE-TOI

T'as pas le droit
d'abandonner
Un tourbillon m'emporte
Je suffoque
Suis en apnée
sur le point de lâcher
et me laisser emporter
sous l'eau, là où
il n'y a plus de souffrances

NON !

Pas maintenant
Pas ici
Je ressors du tourbillon
Ma tête enfin hors de l'eau
Une branche frôle la rivière
Le courant m'aide
à nager vers cette branche
J'y suis presque, je lève les bras
coule et bois la tasse
Lève les bras, plus haut !
Réussis à choper l'extrémité de la branche
Me hisse là où le bois est solide
J'inspire l'air je tousse je crache
je pleure en crachant
J'ai le torse à moitié hors de l'eau
La branche ploie sous mon poids
J'inspire
Expire, doucement
Mal aux côtes
J'inspire, j'expire et
peu à peu je parviens
à reprendre
mon souffle

OceanofPDF.com

– Tiens bon ! Je viens te chercher.

Chris est sur la berge. Il fouille dans son sac à dos. DÉPÊCHE-TOI, CONNARD, ça tire fort sur ma nuque, mes épaules et mes bras. Chris sort une corde du sac. Il noue une extrémité de la corde autour d'un tronc d'arbre, et l'autre à sa ceinture.

Il entre dans l'eau. Avance lentement, prudemment. L'enculé ! Il le fait exprès ou quoi ?

– VITE, je vais pas tenir ! je crie.

– Bien sûr que tu vas tenir. J'arrive.

Il s'approche de moi, m'enlace la taille.

– C'est bon, tu peux lâcher.

Je m'écroule sur le dos de Chris.

– Mets ton bras autour de mon épaule.

Sa voix est forte. Rassurante.

Je me laisse porter en titubant dans l'eau.

On regagne la berge.

Je m'écroule sur le sol,
dans la terre et les cailloux.

Allongé les bras en croix.

Je ferme les yeux.

Les rouvre.

Je vois flou.

Impossible de stopper le flot de larmes.

Je vois flou.

Les rapaces noirs planent en décrivant des cercles dans le ciel blanc.

C'est ma mère qui m'a appris à nager.

Je me souviens parfaitement de l'instant où elle a lâché mon menton, de l'éclair de panique qui a suivi, j'ai failli boire la tasse et renoncer mais ses encouragements m'ont galvanisé. J'entends encore sa voix, pleine d'excitation, de joie et de fierté, et c'était cette voix qui accomplissait le petit miracle de garder ma tête hors de l'eau, comme si un fil invisible me reliait à elle et m'empêchait d'avoir peur, alors les mouvements de mes bras et de mes jambes se coordonnaient de mieux en mieux.

Plier, écarter, serrer, plier, écarter serrer...

TU SAIS NAGER !

La voix de ma mère me portait toujours plus loin.

BRAVO, C'EST MAGNIFIQUE !

Jusqu'à la petite bouée jaune.

ALLEZ, TU PEUX Y ARRIVER !

Immense fierté quand j'ai enfin touché la bouée jaune.

Je suis sorti de l'eau, riant et grelottant.

On a couru jusqu'au mur chauffé par le soleil, là où le sable était le plus fin, et ma mère m'a séché avec sa grande serviette rayée jaune, rouge et noir. Elle m'embrassait et soufflait fort sur mon dos pour me réchauffer en continuant à me féliciter comme si je venais de traverser la Manche à la nage.

Ensuite, on a mangé des glaces à l'italienne. Une simple à la vanille pour ma mère et une double vanille-fraise pour moi.

Je tremble tellement que mes dents s'entrechoquent.

– Enlève tes fringues, tu vas prendre froid, dit Chris.

– J'avais apporté de quoi me changer mais tout est trempé, je réponds en grelottant.

– Ouais, je m'en doute – t'aurais dû larguer ton sac à dos. Un sac trempé peut t'entraîner au fond. Je vais te prêter des fringues sèches.

Je me rhabille avec les vêtements de Chris pendant qu'il prépare un feu.

– Et pour les chaussures ? je demande.

– Tu vas mettre celles-là, dit-il en me balançant une paire de baskets.

– C'est pas ma pointure. Je nage dedans.

– Je rêve ! Ben tu vas t'en contenter, mec. C'est pas de ma faute si tu t'es vautré dans l'eau.

– Si. C'est de ta faute. Fallait pas passer à cet endroit-là. J'ai failli me noyer et c'est de ta faute.

J'ai toujours froid mais c'est de rage que je tremble.

– Moi, j'ai réussi, me répond Chris en insistant sur chaque mot.

Il me lance un regard ironique, insolent, en reniflant avec ce que j'interprète comme du mépris.

– T'as eu peur, hein ? T'aurais pu te noyer, c'est vrai. T'étais à deux doigts, même. Heureusement que j'étais là. Tes petites leçons sur l'amont et l'aval, ça sert à rien pour sauver ton cul dans une situation comme celle-là. C'est pas vrai ? Hum ? Tu dis quoi ?

Je ne réponds pas mais je bous. J'ai envie de lui déchiqueter la gueule. Pas tout de suite. Faut que je reprenne des forces. Plein d'assurance, il continue à me saouler avec son speech.

– Et ouais... on est peu de chose... Dans ces moments-là, on en prend conscience... Tu vois, Sven, moi, c'est comme ça que je l'aime, la vie. Là, tu sens son vrai prix. Tu dois devenir beaucoup,

beaucoup plus fort, si tu veux avoir une chance de rester en vie dans les années qui viennent. T'as compris ça, j'espère.

Va te faire foutre, espèce d'enfoiré.

– Tu me maudis... c'est normal. Je t'en veux pas, va. Réfléchis un peu, Sven. En cet instant, tu es plus *vivant* que tu ne l'as jamais été.

– ...

– J'ai pas raison, putain ?

OceanofPDF.com

Chris marche vite
Ou c'est moi qui suis très lent ?
Et très fatigué
J'ai du mal à le suivre
Je flotte dans les baskets de Chris
On longe la rivière et le sol est mou
Je m'enfonce dans le sol mou avec les baskets de Chris trop
grandes pour moi
Elles puent
« T'as une putain de chance que j'aie apporté une paire de
rechange »
Je regarde mes pieds pour éviter les cailloux et les racines qui font
des croche-pieds
Le sol est mou et j'ai l'impression de marcher à côté de mes
pompes
À côté des pompes moisies de Chris
Je ne sais pas où je suis ni où on va
J'ai froid et j'ai peur
Je ne sais plus qui est Chris
Il a tellement changé
Tout change, tout le temps
On ne s'en aperçoit pas et soudain c'est trop tard
Moi aussi j'ai changé
Les choses m'échappent
Je ne comprends plus rien
Je voudrais retrouver le Chris d'avant mais c'est devenu un
souvenir qui fait mal
Un souvenir qui ne colle pas du tout avec le Chris d'aujourd'hui
Alors je me demande
Le Chris que j'aimais

Est-ce que c'est moi qui l'ai inventé ?

OceanofPDF.com

– Je veux rentrer, maintenant.

– Je veux, je veux... On fait pas toujours ce qu'on veut, dans la vie. Ce serait trop simple, mon pote.

– T'avais dit un week-end !

– Ouais ouais... J'ai un peu mal évalué : un week-end, c'est pas suffisant pour un stage de survie.

– Tu te fous de ma gueule ?

– Pas du tout. Je me permettrais pas...

Chris me regarde avec un sourire tranquille. J'ai envie de hurler. J'ai envie de pleurer. J'ai envie de le tuer.

– T'as pas de parole. Plus JAMAIS je te ferai confiance, j'articule avec des larmes dans la voix.

– Tu vas te calmer ? Non mais regarde-toi : recroquevillé sur toi-même, à pleurnicher pour retourner au bercail. On dirait un oiseau tombé du nid. Ressaisis-toi ! Merde ! Putain, tu sais quoi ? Tu vas me décevoir.

– C'est TOI qui me déçois.

– J'en suis désolé. Sincèrement. Mais on va continuer un peu. Tu passes un sale moment, c'est juste une étape. Tu es en train d'apprendre.

– Pour qui tu te prends ? T'as pas le droit de me forcer à te suivre si je veux pas.

– Et toi, t'as pas le droit de te décourager. T'as pris un bain forcé, et alors ? Tu vas pas nous chier une pendule. C'te chochette !

– J'ai failli ME NOYER, putain !

– Tu t'en remettras. En chier *pour de vrai*, tu sais pas ce que c'est. T'as rien vu, t'as rien vécu. Y a quelques années, j'ai fait un stage commando, « un stage d'aguerrissement en milieu hostile ». On marchait dix heures par jour. J'avais des ampoules géantes sur les talons et sous la plante des pieds. Mon sac à dos me sciait les

épaules. Je suis coriace mais là, j'étais à bout de forces. Je pouvais plus avancer. Je me suis écroulé dans la neige. Mon instructeur m'a aidé à me relever... pour me donner un gros coup de poing dans la gueule. Je pissais le sang et cet enculé, il se marrait : « Comme ça, t'auras moins mal aux pieds. » J'avais envie de le tuer. Je te jure... j'étais à deux doigts de le buter. On dormait dans des abris. Moins vingt degrés. Quand un des gars faisait une connerie ou traînait la patte, tout le monde prenait pour lui : des séries de pompes, une heure de marche supplémentaire... On se faisait engueuler H/24. J'ai failli perdre plusieurs doigts de pied, à cause des engelures.

– C'était où, ce stage commando ?

– En haute montagne.

– Avec qui ?

– Des enculés de militaires.

– Tu t'es engagé dans l'armée ?

– Ouais, pendant six mois. Et puis j'ai arrêté... je voulais pas devenir un meurtrier.

– Tu devais tuer des ennemis ?

– J'ai pas eu l'occasion, de tuer des ennemis. Juste une envie énorme d'égorger le psychopathe sadique qui nous servait d'instructeur. Ça virait à l'obsession. Je lui tenais tête et il me le faisait payer. C'était de pire en pire. Je me suis fait virer avant que ça dégénère... heureusement.

– Et maintenant toi, tu te prends pour mon instructeur ?

– Tu veux que je te montre comment il nous remotivait ?

– Non merci.

– Allez, Sven, un peu de courage, merde ! Lâche pas l'affaire au bout de cinq minutes. Tu vas grandir, mec. Je te jure. C'est pour ton bien. Encore un jour, au moins.

– Je veux rentrer.

– Un jour de plus, Sven ! T'en es capable, ou pas ?

– ...

– C'est pas à moi que tu dois le prouver : c'est à TOI.

– Un seul jour de plus, tu le jures ?

– Tope là ! Allez, viens... on va voir si on a chopé un lapin dans les pièges. Je le sens bien. Un bon lapin grillé à la broche, ça va te

requinquer, mec.

OceanofPDF.com

– Bingo, je te l’avais dit : un lapin !

Chris libère le lapin. Il est mort, étranglé par le collet.

– Tiens-le par les pattes arrière, me dit Chris.

Il sort son couteau de sa poche, incise la fourrure sur les pattes arrière et tranche les pattes avant. Il retrousse la fourrure et la retire comme si c’était un justaucorps sanguinolent. Sans les poils, le corps rose vif est tout chétif, horriblement nu. Chris ouvre le ventre du lapin sur toute la longueur, plonge sa main dans les entrailles, les arrache et les jette dans les caillasses.

– Ça va faire des heureux.

Chris a les yeux brillants et les mains pleines de sang. Je tiens toujours le lapin éviscéré par les pattes. J’ai la tête qui tourne. La nausée.

– On va l’embrocher. Tu veux le faire ?

– Vas-y, toi, je réponds en lui tendant le lapin.

– OK. Prépare-nous un petit feu, alors.

Le lapin est brûlé à l’extérieur et limite cru à l’intérieur.

– T’aimes pas ? me demande Chris. Me dis pas que t’es végétarien ! Allez, mange. Faut des protéines pour prendre des forces. Quand j’étais au Mexique, on bouffait des araignées. C’est pas mauvais. On s’y fait. Serpent, araignées, insectes... tout est bon pour se nourrir.

– Et au Canada, tu mangeais quoi ?

– Je suis jamais allé au Canada.

– Tu m’as dit que t’étais allé dans les Rocheuses, même que t’avais failli te faire dévorer par un ours.

– Nan... Tu te trompes, c’était pas au Canada.

– C’était où alors, l’histoire de l’ours ?

– Dans les Pyrénées. Je croyais l’avoir abattu au fusil mais il a

continué à charger, j'ai cru que ma dernière heure était arrivée.

– Mais au Canada, t'avais fait le mort et l'ours t'avait reniflé.

– Je suis pas allé au Canada, je te dis. Tu confonds avec une autre histoire.

– Non, tu m'as raconté qu'au Canada, t'avais failli te faire bouffer par un ours, tu t'étais couché par terre et il t'avait reniflé.

– Putain, c'est pas vrai... Je rêve ! Kes tu me fais, là ? On dirait un disque rayé. Tu récites une leçon ? T'as appris par cœur ? Toi, le premier de classe, même pas foutu de traverser une petite rivière sans boire la tasse, tu vas me réciter ma vie ? Où je suis allé et quand, et combien d'ours j'ai croisés et tu te rappelles la couleur de mes chaussettes, aussi ? Ferme ta gueule et bouffe ton lapin si tu veux pas mourir de faim dans les jours qui viennent.

– *Les jours qui viennent ?* Tu m'avais dit *un* jour.

– Un jour ou deux... On verra comment tu te comportes. Je pensais que tu progresserais vite mais y a encore un sacré chemin... t'es pas au niveau, là. C'est clair.

– Arrête de me saouler avec ta daronne. Tu la reverras bien assez tôt. Putain... C'est une urgence vitale, de couper le cordon. Mon pauvre... je te regarde et j'ai mal pour toi. T'as été tellement protégé que t'es devenu une vraie fiotte. Une moitié de toi-même. Incapable de te débrouiller tout seul pendant quelques jours. Comment tu pourrais affronter les épreuves de la vie ? Serrer les dents et tenir la barre. Résister. Apprendre à économiser tes forces. Aiguiser ton instinct. Te défendre. Te battre à mort s'il le faut. T'as aucune force morale. Zéro sang-froid. Tu paniques pour un oui ou pour un non. Je vais être franc : t'es carrément pas équipé pour ce qui nous attend. Moi j'essaie de t'aider à devenir fort mais tu piges que dalle. T'es encore dans le ventre de ta mère, nourri par perfusion. Tu veux un scoop ? Elle va crever, ta daronne.

– TAIS-TOI !

– Elle va crever. C'est dans l'ordre des choses.

– TA GUEULE PUTAIN !

– T'as été gâté pourri, mais ça se paiera. Tu vas morfler. Sérieux.

– TAIS-TOI ou je t'arrache la langue avec les dents.

– Ahah ! Vas-y, frappe-moi ! Défoule-toi. Ça changera rien. On n'échappe pas à la vérité.

Je suis en train de traverser une rivière. Plus j'avance dans l'eau, plus la berge à atteindre recule. J'ai de l'eau jusqu'aux cuisses. Jusqu'au ventre. Jusqu'au milieu du torse. Il y a des choses qui me frôlent les jambes. Des algues, des poissons, des serpents ? Je ne sais pas. Je ne vois rien. L'eau est trouble et opaque, d'un vert menaçant, un vert teinté de noir. Nues, mes jambes. Je suis entièrement nu et gelé. Mes pieds nus s'enfoncent dans une matière molle et visqueuse. J'ai de l'eau jusqu'aux épaules et la berge à atteindre est toujours plus lointaine. La nuit tombe et je suis toujours dans l'eau gelée qui est devenue complètement noire et luisante. La lune blanche comme du lait se reflète dans l'eau noire. La lumière blanche de la lune est aveuglante. La lune me parle. Elle me force à ouvrir les yeux et à la regarder en face et je suis terrifié car le vent me souffle que si je regarde la lune en face, je deviendrai aveugle.

– Lève-toi, vite ! Chris chuchote dans mon oreille.

La lumière blanche de sa lampe torche m'éblouit.

– Grouille-toi, on se casse ! ordonne Chris à voix basse.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Pose pas de questions, on se tire d'ici, *en silence*.

Chris court entre les troncs noirs. Je cours derrière lui. J'ai peur de trébucher et de tomber. De me prendre une branche dans la gueule. De perdre Chris. Il court vite. Peur de me retrouver seul, perdu dans la forêt la nuit. Peur de tout ce que je ne vois pas. Peur des réponses aux questions qui se bousculent dans ma tête.

Pourquoi ?

est-on en train de courir dans la forêt ?

en pleine nuit ?

comme si on était poursuivis ?

par le Diable ?

Chris a disparu
Je l'ai perdu !
Je n'ose pas l'appeler
Chris !
Il est où, putain ?
Je cours
Je fais demi-tour
Si je cours dans la mauvaise direction
Je n'ai aucune chance de le retrouver
J'arrête de courir
Suis essoufflé
Mon cœur cogne
Chriiis !
Mon cœur ne veut pas
ralentir
Brutalement
Je me retrouve plaqué au sol
écrasé sous le poids d'un corps lourd
Je n'arrive plus
à faire le moindre mouvement
Une main attrape mon poignet
Et me fait une clé de bras
Je suis immobilisé
J'ai du mal à respirer
Je me pisse dessus
Je vais mourir
étouffé
Je me sens partir
Tout devient léger
Je ne ressens plus le poids du corps sur moi
La voix de Chris résonne
Comme dans un rêve
« Lève-toi et marche »
Chris me retourne
Comme une crêpe toute molle
Je suis allongé sur le dos

Et je vois le visage de Chris
Il sourit
La moitié de son visage est noire
Et l'autre moitié éclairée par la lune blanche
Son sourire noir et blanc
Ressemble à une grimace

OceanofPDF.com

« Relève-toi »
« Kes tu m'fais, là ? »
« Putain... Il s'est pissé dessus »
« Allez, Sven, bouge-toi ! »
C'est Chris qui parle
Il s'adresse à moi mais
je ne me sens pas du tout concerné
Je me fous de ce qu'il raconte
Suis allongé sur le sol froid
Je ne peux pas bouger
C'est pas grave
Je ne veux pas bouger
Maintenant
Tout m'est égal

« OH SVEN, RÉPONDS-MOI ! »

OceanofPDF.com

Chris me donne deux claques. Me force à m'asseoir. J'ai la tête qui tourne et des fourmis dans les jambes.

– Essaie de te mettre debout.

Chris m'aide à me relever. Je titube.

– Allez ! Du nerf ! Adosse-toi au tronc.

Chris sort une gourde de son sac à dos.

– Tiens. Bois, ça te fera du bien. Tu m'en laisses un peu, hein... Ça va mieux, tu récupères ? Putain... Tu m'as fait peur, imbécile. Faut que tu deviennes plus endurant. Plus vigilant, aussi. Vigilance constante. On ne peut pas, ON NE DOIT PAS dormir sur nos deux oreilles. Écoute, mec : on n'a pas dix ans pour se préparer. Même pas cinq. On est au pied du mur. C'est en marche, depuis longtemps. Tout est en train de s'écrouler. Un putain de château de cartes. Incendies, sécheresse, inondations, ouragans... famines, épidémies... Ça va aller très vite. Retour à l'âge de pierre, en pire. Tu sais pourquoi ? L'homme s'est transformé en gros tas de merde. Faible, lâche, frustré, violent. Dangereux, très dangereux, parce qu'il a peur. Il se chie dessus. Pour rester en vie, on va devoir se battre avec des hommes qui sont devenus pires que des bêtes sauvages. C'est ça, la plus grande menace, tu comprends ? Tuer ou être tué, t'auras même pas le temps de te poser cette question. Tu devras frapper vite et fort, sans avoir la main qui tremble. Ta vigilance, t'as intérêt à l'aiguiser au maximum. Ne jamais baisser la garde. L'ennemi sera partout. Il t'épiera, te pourchassera, guettera le moment où tu es le plus vulnérable pour t'attaquer par derrière, t'égorger ou te trouer la peau, pour un quignon de pain ou une gourde d'eau. C'est pourquoi tu dois *toujours* être sur tes gardes. Ta vigilance doit être absolue et constante. Esprit vif, sommeil léger. Interdiction de se vautrer dans les bras de Morphée comme un bienheureux, sous peine de ne jamais se réveiller. Fourre-toi ça dans

le crâne : le mal ne dort *jamais*.

Chris ne me regarde plus. Il médite sur sa petite tirade, regarde au loin, comme s'il se projetait dans l'avenir. Plus je l'observe, moins je le reconnais. Ses yeux verts sont cernés, enfoncés dans leurs orbites, froids et inexpressifs. Des rides profondes entourent sa bouche mince. Tout son visage anguleux est empreint de dureté.

– Je croyais que tu voulais pas devenir un meurtrier, je dis.

Chris me dévisage avec un sourire dédaigneux.

– On n'aura pas le choix. Tuer ou être tué, c'est simple à comprendre, non ?

– T'as envie de ça, en fait. T'as envie de tuer et de pouvoir te justifier avec tes conneries sur l'apocalypse.

– « Mes conneries sur l'apocalypse » ?... Mon pauvre Sven, je te plains... Décidément, t'as rien compris. Je perds mon temps avec toi.

– Je m'appelle pas Sven.

– T'es dans le déni, comme tous ces pauv' nases... Au fond, tu sais que t'es pas à la hauteur. T'as été trop dorloté. Pourri gâté... C'est une drogue dure, le confort. Une vraie gangrène. Ça te pourrit de l'intérieur.

– C'est toi qui es pourri de l'intérieur. T'as envie que tout finisse parce que tu crois plus en rien.

– Je rêve... Me parle pas sur ce ton ! Tu veux me donner des leçons de vie, petit sac à merde ?

– Je suis pas un sac à merde.

– Ça reste à prouver. T'es faible, lâche, t'as aucune résistance. Trois jours de vadrouille et il réclame déjà sa môman.

– Je ne veux plus rien apprendre de toi. Je veux rentrer.

– C'est pas toi qui décides. Toi, tu fermes ta gueule. Je t'ai assez entendu, là.

– T'as pas de parole. Tu tiens pas tes promesses. Je te fais plus confiance.

– Je m'en branle, de ta confiance.

– Tu veux pas me ramener chez moi ?

– C'est trop tôt. Tout ce qu'on a fait ne servirait à rien.

– T'es malade. T'es complètement taré, en fait. Tu sors de l'HP,

peut-être.

– FERME TA GUEULE !

– T’es fou. Je le vois dans tes yeux. Tu me ramèneras jamais, hein ?

– Tais-toi ou ça va mal finir.

– Tu vas faire quoi ? Me frapper, me ligoter, me tuer ? Je me tire.

– Tu vas rester. Tu t’en sortiras jamais tout seul, Sven.

– ARRÊTE DE M’APPELER SVEN, PUTAIN !

– Calme-toi.

Chris m’attrape par le bras et le contact de sa main sur ma peau produit un choc presque électrique. Tout mon corps est galvanisé par la haine. La haine met le feu dans mes veines. Mon sang circule plus vite et plus fort. Avec toute la puissance de cette énergie noire, je libère mon bras et frappe Chris sur le torse, en plein milieu du plexus solaire. Le souffle coupé, il s’écroule. Je m’enfuis en courant dans la nuit.

Je cours en slalomant entre les troncs.

Je cours le plus vite possible sans savoir où je vais.

Je cours jusqu’à ce que j’arrive tout au bout de mes forces, alors je me laisse tomber sur le sol, j’enfouis ma tête dans mes mains et je pleure.

Faut que je bouge
Je me relève
Mal partout
J'ai plein de terre et de la morve sur le visage
Des aiguilles de pin dans les cheveux
De la pisse sur mon pantalon
Je pue
Je me sens sale
Faut que je bouge de là
Que je mette le plus de distance possible
entre moi et Chris le menteur
Chris le taré
Chris le sadique
Chris le psychopathe
Je me sens minable
Comment j'ai pu être aussi con ?
Aussi naïf
Aussi aveugle

Y en avait plein, des indices qui auraient dû m'alerter. Son baratin de merde... ses mensonges de mytho... ses contradictions... ses sautes d'humeur... ses réactions imprévisibles et brutales... Son agressivité.

ÇA CREVAIT LES YEUX PUTAIN !

Mais je ne voulais rien voir
Geoffroy absorbait toute ma haine comme un aimant surpuissant
Je voulais que Chris soit l'exact contraire de Geoffroy
Je voulais qu'il me sauve
de la noirceur et du chagrin
Je voulais qu'il m'aide
à devenir quelqu'un d'autre, je voulais juste

avoir un véritable ami
Je marche en courant
Je cours en marchant
Des branches me frôlent, me griffent le visage et les mains
Je suis cerné par des bruits flippants
Le bruit de ma respiration affolée
Le bruit de mon cœur qui bat tellement fort
J'ai l'impression que ma cage thoracique va exploser
Les bruits affreusement amplifiés de mon corps
se mêlent aux bruits de la nuit et de la forêt
Les oiseaux de proie qui hululent
Les bêtes qui détalent à mon approche
Le bruit des craquements de branches et
celui de mes pas qui font crisser le sol
Je m'arrête pour reprendre mon souffle
Repars, puis m'arrête à nouveau
Alors, j'entends clairement
d'autres pas qui se calquent sur les miens
Quelqu'un me suit !
Le psychopathe, qui d'autre ?
Je me remets à courir
Vite, plus vite
Les arbres gémissent
et le vent se lève et siffle
« Sven... »
Je cours de plus en plus vite
et le vent dans les arbres souffle
« Sven Sven Sven »
Je trébuche sur une racine et m'écale sur le sol
Mon genou droit a heurté un truc dur... une pierre
J'ai mal, mais ce qui me fait le plus souffrir
c'est ma gorge sèche
J'ai terriblement SOIF
Et je réalise que depuis le début de cette galère
il n'a pas plu une seule goutte
En cas de soif intense, les arbres crient

C'est Chris qui m'a raconté ça, et je le crois
Chris m'a dit que les arbres émettent des ultrasons
que l'oreille humaine ne perçoit pas
Quand ils crèvent de soif, les arbres hurlent leur douleur
Cette nuit, j'entends les hurlements des arbres
La forêt n'est pas magique, elle est *terrifiante*
Cette nuit, je perçois les cris de toutes les créatures
en train de mourir
La forêt n'est pas magique, elle est horrique
À chaque instant dans chaque recoin de la forêt
il y a des meurtres

OceanofPDF.com

et le prochain sur la liste, c'est moi.

OceanofPDF.com

J'ai arrêté de courir
Ça sert à rien
Je ne sais pas où je suis
ni où je vais
Je me laisse envahir
par la fatigue et le désespoir
Je reste un moment
Recroquevillé sur le sol
Je pense à toi et je murmure des paroles douces en espérant que
Le vent les portera
Tu aimais cette chanson
Et moi je la trouvais triste
Je sais qu'à cet instant tu penses à moi
Je ressens intensément la douceur et la force de ton amour
Les arbres bruissent et chuchotent
Racines et filaments se connectent
pour me transmettre ton message d'amour
Et les feuilles bruissent et chuchotent
Courage !

Si ça tourne mal, si je meurs d'épuisement, de faim ou de soif, éventré et déchiqueté par des bêtes sauvages, si je ne m'en sors pas et que ma vie s'achève ici, quelque part entre les ronces vicieuses et les troncs tordus. Si je ne rentre pas à la maison. Si je ne te revois jamais. Est-ce que je deviendrai une âme errante ? Est-ce que je rôderai autour de toi, nuit et jour, pour essayer désespérément de communiquer avec toi ? De te serrer dans mes bras inconsistants, te souffler des mots que tu n'entendras pas ? Est-ce que je serai condamné à te voir souffrir sans pouvoir te consoler ? Sans jamais pouvoir te demander pardon.

L'enfer doit ressembler à ça.

OceanofPDF.com

Je relève la tête. Et je le vois. À quelques mètres de moi, il se tient debout, le dos voûté, les jambes légèrement écartées. Il a du sang sur le visage. Il s'approche de moi. Il boite – ou il fait semblant. Je me relève et recule. Il s'arrête et dit :

- Alors on en est là ? Tu as peur de moi ?
- T'approche pas.
- Sven...
- Je m'appelle pas Sven.
- Écoute. On va se tirer d'ici, d'accord ? On va reprendre la voiture. Je te ramènerai près de chez toi.

- Je te fais plus confiance. T'approche pas de moi.
- Regarde... je jette mon couteau par terre. Prends-le.

Chris lance le couteau à un mètre de moi. Il s'agenouille, les mains levées, croisées derrière la tête. Je l'imagine dans cette posture, face à des flics. Il a fait de la prison – je le pressentais, à présent, j'en suis sûr. Je ramasse le couteau.

- Frappe-moi en plein cœur, si tu penses que je le mérite.
- ...
- Si tu es convaincu que je suis ton ennemi, tue-moi.
- Arrête ton cinéma.
- Fais-le. Tue-moi, sans hésiter, répète Chris.

Qu'est-ce qu'il mijote, cet enculé ? Comment compte-t-il me manipuler pour me baiser la gueule, une fois de plus ? Il essaie de me faire douter ou quoi ? Qu'est-ce que son cerveau pervers est en train de manigancer ? Je le fixe intensément, je fouille son regard pour y déceler une lueur mauvaise, un éclair de fausseté qui le trahirait...

Mais je ne vois rien d'autre que de la souffrance.

- Vas-y ! il répète encore, comme pour m'encourager.

L'espace d'un instant, je me demande s'il désire que je le

poignarde. Il a une plaie ouverte sur la tempe, un filet de sang coule sur sa joue droite.

– Qu’est-ce qui t’est arrivé ? je lui demande.

– Je me suis vautré en te poursuivant. Tu cours vite... Je crois que j’ai gagné une putain d’entorse.

– Ça te fait mal ?

– Quand je marche, ça arrange pas les choses. Faut que je me fabrique une attelle. Tu peux m’aider ?

– Et après, on se tire ?

– Après, on regagne la voiture et on se tire.

– Tu sais où elle est, la voiture ?

– T’inquiète pas. Je la retrouverai.

Bien sûr que je m’inquiète. Chris a perdu ma confiance et il ne la regagnera jamais. On s’affronte du regard pendant de longues secondes.

– Tu m’aides à faire cette attelle ? souffle Chris en baissant les yeux.

Je ramasse des branches, en taille deux petites pour fabriquer l’attelle et deux grandes pour les cannes. Chris sort des cordelettes de son sac à dos, on les coupe pour fixer les attelles sur son mollet.

– On va rejoindre la rivière, il faudra la retraverser, dit Chris.

– Avec ton entorse, c’est mal barré.

– On va y arriver.

On se met en route. Le jour se lève dans le brouillard. Chris marche difficilement. Je lui propose de l’aide dans les endroits casse-gueule. Il refuse, puis finit par accepter de passer un bras sur mon épaule pour soulager sa jambe blessée. On met plus de deux heures à rejoindre la rivière, puis on longe la berge pendant près d’une heure avant de trouver un endroit sûr et peu profond pour traverser. Chris s’agrippe à ses bâtons de marche, je le tiens par la taille. Au milieu du gué, la rivière est un peu plus profonde, on a de l’eau au-dessus du genou. Chris se raidit, il a peur de glisser et de tomber. Je commence à avoir mal au bras. Il est lourd, ce con. On progresse très lentement dans l’eau glacée jusqu’à l’autre berge. Chris s’assoit sur un rocher.

– Putain... ouf ! On va faire une petite halte avant de repartir.
– Je préférerais qu'on perde pas de temps, je réponds froidement.
– Juste une demi-heure, pour récupérer. On ira plus vite, après... je t'assure.

Ça me contrarie mais je suis bien obligé d'accepter, il a réellement l'air épuisé. Je n'ai qu'une hâte : monter dans la bagnole volée, rouler, rouler, m'éloigner de cet endroit maudit pour rentrer chez moi au plus vite.

Je remplis la gourde de Chris dans la rivière en filtrant l'eau avec mon tee-shirt, à un endroit où elle coule en cascade entre les rochers. J'ai la sensation de me régénérer en avalant de grandes gorgées de cette eau fraîche et délicieuse. Je rejoins Chris et lui tends la gourde.

– T'as filtré l'eau comme je t'avais montré ? il me demande.

– Ouais.

Il boit avec avidité et se rince le visage.

– Putain... ça fait du bien...

Il frissonne, inspire profondément et expire dans une grimace.

– Fais-nous un petit feu, s'il te plaît. Je me les caille...

Putain de merde, et puis quoi encore ?! Ça va nous retarder. Il le fait exprès ! Je le dévisage. La tête baissée, il regarde sa cheville. Visiblement, il déguste avec son entorse. Sa silhouette entière respire l'accablement. Il a pris dix ans. Je me demande comment j'ai pu être fasciné par ce type.

Et ce qui me trouble le plus, c'est la froideur de mon regard.

Ici et maintenant : Chris a perdu toute son aura.

– J’aurais voulu grandir avec des loups, moi. Y a un mec comme ça, un Espagnol, qui a été adopté par des loups. Quand il était môme, son père l’a vendu à un berger. Le môme devait garder son troupeau de chèvres dans la montagne. Ce vieux gars lui a appris à faire du feu, à chasser, à se soigner avec les plantes... À survivre, quoi. Un jour, le vieux est mort, le môme s’est retrouvé seul dans la montagne. Et il s’est caché. Il avait peur qu’on le retrouve. À aucun prix, il ne voulait retourner parmi les humains... pour se prendre des torgnoles dans la gueule, être traité pire qu’un chien. Ce môme avait plus peur des hommes que des loups, alors il est resté tout seul dans la montagne. Un jour d’orage, il s’est réfugié dans une grotte. C’était la tanière d’une famille de loups. Le môme s’est endormi à côté des louveteaux. À son retour, la louve ne l’a pas bouffé. Mieux que ça : elle l’a adopté. Il a grandi avec les loups, pendant des années. C’est une histoire vraie, je te jure ! Elle m’a toujours fait rêver. J’aurais préféré grandir avec des loups qu’avec des sales chiens... Pire que des chiens : des hyènes... Pire que des hyènes ! Des crevards.

– Tu parles de tes parents ?

– Mes *parents* ? Ce mot, il signifie rien pour moi.

– Ils sont... morts, tes parents ?

– Quand j’avais six ans, c’étaient déjà des morts-vivants. Avec ce qu’ils s’envoyaient dans les veines... J’ai été baladé de familles d’accueil en foyers. Des endroits pourris. J’étais en colère... ça se passait pas bien.

Chris jette une poignée de brindilles sur le feu. Les flammes grandissent, le visage de Chris s’éclaire et vire à l’orange.

Je ne sais pas à quoi il pense. À qui...

Il est avec les loups... plutôt avec les chiens, les hyènes ou les crevards, à en juger par son expression amère.

On reste silencieux un long moment.

- Il avait sept ans, le même, quand il a été adopté par les loups.
Sept ans, putain ! dit Chris.
- ...
- T’as quel âge, toi, déjà ?

OceanofPDF.com

Je remplis à nouveau la gourde et on repart. On marche lentement, à cause de l'entorse de Chris. Ça grimpe de plus en plus fort, ce qui ne facilite pas les choses.

Je ne parle pas beaucoup et j'essaie de ne pas trop penser.

Je veux rester concentré sur ma volonté absolue de rentrer au plus vite.

Mes sentiments sur Chris sont fluctuants.

Sa cheville a enflé, et on doit fréquemment faire de courts arrêts.

Il s'assoit par terre, adossé à un arbre. Épaules voûtées, visage fermé, Chris ne regarde rien. Ses yeux sont grand ouverts mais complètement vides. Il se mange les lèvres dans un rictus plein d'amertume.

L'arbre – un vieux chêne dont une grande partie du tronc est blanchie, couleur de cendre froide – a l'air mal en point. De ce côté du tronc, quelques pauvres branches maigres et nues pendouillent en direction du sol alors que sur l'autre moitié, il reste des belles branches vigoureuses, pleines de jeunes feuilles et de ramifications qui se dressent vers le ciel.

Mais la part morte gagne du terrain, ça crève les yeux.

Je regarde Chris, assis au pied de ce vieux chêne à demi-mort, et cette image m'hypnotise. Elle me fascine et m'effraie. J'ai le sentiment que cette image me transmet un message silencieux, qu'elle m'explique ce que je n'arrive pas à comprendre.

Chris est comme cet arbre.

Aujourd'hui, sa peau a presque la même couleur que celle du bois mort.

Une partie de lui est morte, depuis longtemps sans doute.

Il lutte, mais une part de lui ne ressent plus rien.

Il est comme gelé de l'intérieur.

Cela m'attriste mais je sais que je ne peux rien faire pour changer ça.

OceanofPDF.com

On va mourir ici, paumés, infoutus de nous repérer dans ce labyrinthe naturel géant, foisonnant d'endroits qui se ressemblent à s'y méprendre. Malgré sa boussole, Chris ne parvient pas à retrouver la voiture. Sûr qu'on est « à une demi-heure, à tout casser », il change d'avis et de direction. Connard, enfoiré mytho survivaliste de mes couilles ! Il le fait exprès, peut-être ? J'ai envie de le secouer, de le cogner, de l'achever.

Je suis assailli par des insectes et par des images mentales atroces. Rendu fou par la soif, Chris me poignarde pour boire mon sang... Ou c'est moi qui, affamé, lui enfonce la lame du couteau dans le bide pour manger un morceau de barbaque crue...

Je gamberge ces horreurs en silence.

Avec un œil cruel, j'observe Chris. Scruter sa boussole en plissant le front, alors toutes ses rides se creusent et je réalise qu'il est devenu vieux. Clopiner avec sa patte folle – il refuse mon aide en grimaçant un pauvre sourire – et ma haine se change en pitié.

Ces sentiments contradictoires me foutent les nerfs à vif. Je ne sais plus ce que je ressens. Une chose est sûre : Chris ne pourra pas continuer très longtemps, sa cheville est trop douloureuse.

On emprunte un chemin balisé et, avec l'aide de la boussole, on réussit à repérer notre position et celle de la voiture.

On marche environ deux kilomètres avant d'apercevoir la silhouette sombre du gros SUV. L'émotion que j'éprouve est tellement violente que je me retiens de chialer.

Plus on approche du véhicule, plus j'appréhende une catastrophe.

Chris ne retrouve pas les clés
Il les a perdues dans la forêt
Chris a bien les clés mais
Le SUV refuse de démarrer
Il n'y a plus d'essence
Le SUV démarre
Il y a assez d'essence pour rentrer mais
Quelqu'un a crevé les quatre pneus

OceanofPDF.com

J'ai une impression de complète irréalité alors que nous roulons en silence dans le paysage vertigineux. En silence, nous roulons en longeant les parois rocheuses et le vide du précipice surgit à chaque virage. En silence dans la lumière de fin de journée, nous roulons vers la vallée et j'ai du mal à le croire : chaque virage me rapproche de la délivrance. Le ciel a viré au bleu dense, les montagnes sont plongées dans l'ombre, seules les crêtes accrochent encore la lumière du soleil, une lumière douce et précieuse, la lumière magique et éphémère de la fin du jour. Faites qu'elle se prolonge longtemps, le temps qu'il nous faudra pour atteindre la vallée. Chris conduit lentement, trop lentement à mon goût mais ça vaut mieux, vu la gueule qu'il a. J'ai peur qu'il s'endorme au volant, j'ai peur qu'il fasse une sortie de route dans le ravin, j'ai peur qu'il ne me laisse jamais descendre de cette bagnole noire qui ressemble à un corbillard. Je lui ai posé plusieurs questions et il m'a juste répondu « Fais-moi confiance, ok ? », mais c'est impossible. Plus jamais je lui ferai confiance. La confiance perdue ne se rattrape pas, même si on essaie tant bien que mal de recoller les morceaux. Ça, je ne lui ai pas dit. On roule en silence. Inutile de parler. L'ombre a gagné tout le paysage, maintenant. La route est de moins en moins sinueuse. On arrive à un croisement. Chris freine, se gare sur le bas-côté et se tourne vers moi :

– C'est ici que nos chemins se séparent. Tu prends cette route, tu marches une quinzaine de kilomètres et tu tomberas sur la forêt.

J'ouvre la portière et je descends du corbillard. On échange un regard. Chris me fait un petit signe de la main avant de démarrer. Le corbillard s'éloigne dans l'obscurité. Je ferme les yeux pour ne pas pleurer. Je marche sur le bord de la route déserte. Je me retourne plusieurs fois pour vérifier que le corbillard n'a pas réapparu dans mon champ de vision. Je marche vite, en croisant les doigts pour que

cette route me mène à la forêt où est garé mon vélo. J'espère que Chris ne m'a pas raconté de conneries, quinze kilomètres, ça fait une trotte, raison de plus pour marcher vite... pas trop quand même, inutile de m'épuiser sur les premiers kilomètres... Je ralentis et je respire. Je respire et je ralentis. Peu à peu, je trouve le bon rythme, la bonne foulée. Je réalise avec joie à quel point je me sens léger. Putain, qu'est-ce que je me sens léger ! Je marche seul sur le bord de la route noire, sans soutenir Chris – il est lourd, ce con. Je me sens porté par mes jambes et je hume l'air chargé d'odeurs de foin coupé, de cyprès et de fleurs sauvages. C'est une nuit claire et fraîche, pareille à la nuit de ma rencontre avec Chris. Je repense aux mois qui se sont écoulés depuis que Chris a surgi dans ma vie... Il occupait tout mon esprit. Et ces derniers jours – en enfer – passés avec lui... combien de jours, au juste ? Cinq... six ?... Je compte les jours depuis qu'on a quitté la forêt et qu'il m'a embarqué dans cette galère. Trois ?! *Seulement trois jours et deux nuits !* Les trois jours et deux nuits les plus longs de ma vie. Trois jours et deux nuits dans un gouffre. Je ne suis plus le même. Je marche seul dans la nuit et je n'ai plus peur. Je marche seul dans la nuit claire et fraîche, je reconnais les abords de la forêt et je me sens envahi par une douce euphorie. Ma mère m'attend, j'ai hâte de la serrer dans mes bras. Je pense à Chris, qui va quelque part... là où personne ne l'attend. Je suis chanceux. Je suis vivant. Je marche seul dans la nuit claire et fraîche depuis plus de deux heures, donc il est minuit passé, donc nous sommes le 21 juin et cette nuit magnifique est la nuit la plus courte de l'année. Sous un plafond d'étoiles, je marche vers mon avenir plein de mystères et de possibles.

C'est l'été.

ON LIT
PLUS
FORT
COM

WWW.ONLITPLUSFORT.COM

OceanofPDF.com

Table

Couverture

Titre

Copyright

Dédicace

I. Fin d'été

Je me souviens de mes pensées de nuit [...]

Le temps de la nuit [...]

– Tu prends tes somnifères [...]

Mon meilleur ami, c'était Judith [...]

Judith, je l'avais repérée parce qu'elle était différente.

[...]

Dans la chambre de ma mère, il y a des photos
encadrées [...]

Comme tous les samedis, on a regardé un documentaire
animalier [...]

Avec Judith, on avait notre endroit à nous [...]

Si je perds la mémoire [...]

Approche [...]

Ma mère parle beaucoup [...]

Je me demande [...]

Chris a une voix grave [...]

Je suis content de te revoir [...]

Je regarde ma mère [...]

T'es crispé [...]

Elle a changé, Judith [...]

Tiens [...]

Dormir debout [...]

– T'ÉTAIS OÙ [...]
J'ai changé de psy [...]
T'es pas venu hier [...]
Je m'assois dans le fauteuil [...]
Inspire [...]
– Adrien [...]
– Tu m'as dit que tu n'étais pas seul [...]
Pourquoi est-ce que je n'arrive pas à dormir [...]
– Je vais te faire des galettes de pommes de terre [...]
Tu la portes sur toi, ta pierre [...]
– À quoi il ressemble, ce Chris [...]
J'ai pas peur de Chris [...]
Je lui ai demandé à Chris. [...]
– Fais voir ton mollet [...]
Chris m'apprend les arbres [...]
Les corneilles noires reconnaissent les visages [...]
Chris m'apprend à me défendre [...]
Apprends à respirer [...]
– Tu n'es pas venu, mercredi dernier [...]
– C'est bon [...]
J'ai envie de m'envoler [...]
Vas-y [...]
– Maman [...]
Recommence [...]
Chris change mon regard [...]
Chris m'apprend la forêt [...]
– Chris... Est-ce que [...]

II. Automne

C'est une année spéciale [...]
Chris taille un morceau de bois avec son couteau [...]
– Tu as fait tes devoirs [...]
La forêt devient humide [...]

Chris a cueilli deux champignons [...]

– Tu étais où [...]

Encore une journée trop chaude pour la saison [...]

Au collège c'est comme avant l'orage [...]

– Adrien [...]

Chris se roule une clope [...]

– Josh [...]

Chris m'a appris à faire des pièges pour choper [...]

Temps gris [...]

Je ne suis pas retourné à la forêt [...]

– Je suis content de te voir, Sven [...]

Tu rentres chez ta daronne [...]

– C'est à toi, ce gros sac à dos [...]

Le lendemain [...]

III. Hiver

Ma mère dit que mon père est mort [...]

Dans la forêt je suis retourné tous les jours [...]

Ça recommence [...]

Je suis assis dans le canapé [...]

Je me réveille couvert de sueur [...]

Je ne sais pas où j'étais [...]

– « Tout a commencé, peut-être, il a quelque 65 millions d'années [...]

Petit, j'étais souvent malade [...]

– Hé, il est revenu [...]

La larve de dytique n'hésite pas à attaquer ses semblables [...]

Judith a déménagé [...]

« Allez, recommence [...]

– Je crois que ce serait une bonne chose que tu retournes [...]

Ce matin, cinq pompes, deux tractions [...]

L'humiliation c'est une punition [...]
J'avais pas envie d'y aller, chez la psy [...]
Kung-fu [...]
La psy me regarde et moi je regarde un tableau [...]
La salle m'a semblé moins grande [...]
Être puissant ça veut dire quoi [...]
Cinq pompes, deux tractions [...]
– T'as une petite mine [...]
Je suis assis dans le fauteuil, face à la psy [...]
Ma mère s'agite dans la cuisine, un torchon sur l'épaule [...]
Dix pompes, sept tractions [...]
Au cours de hapkido, le prof nous a demandé [...]
– J'ai repensé à notre discussion [...]
J'ai mal à la tête [...]
Je m'appelle Adrien Pierre Daniel [...]
Il va revenir [...]
On mange en silence [...]
Elle a fermé la porte de sa chambre [...]
Je me suis réveillé et j'avais mal partout [...]
Depuis combien de temps [...]
– Où est passée ma paire de ciseaux [...]
Je me souviens [...]
Cette nuit, il a neigé [...]
Le jour où Chris reviendra [...]
Apprendre [...]
Comment peut-on haïr quelque chose [...]
Elle tire la gueule. Ma mère [...]
– J'ai reçu ton bulletin [...]
Je veux pas avoir d'enfants [...]
Aucun doute : elle est amoureuse [...]
Douze pompes, huit tractions [...]

Après le cours de hapkido [...]

– Ça va, sac à merde [...]

IV. Printemps

Quand j'ouvre les yeux [...]

– T'étais où [...]

Dans le miroir de la salle de bains [...]

Ma mère est en larmes [...]

Toute la forêt fête le retour de Chris [...]

– Yo Sven [...]

Il ne m'a pas fait mal [...]

Je retrouve Chris dans la clairière [...]

Elle est moche, aujourd'hui [...]

– Hé Sven, fais pas cette tête [...]

« Au fait maman, je voulais te dire un truc [...]

Suis allongé sur un tapis de fleurs jaunes et blanches [...]

Elle lave des courgettes, les essuie dans un torchon en lin blanc [...]

Je l'entends qui range la vaisselle bruyamment [...]

Le soleil descend et la fraîcheur du soir tombe sur la forêt [...]

Je t'aime [...]

– Faut qu'on se remette à niveau, Sven [...]

Il a raison, Chris [...]

– Ben mange [...]

Me suis levé à 4 heures du mat' [...]

Seul sur la route noire, je pédale [...]

Chris marche vite [...]

J'ouvre les yeux [...]

– Sven [...]

Chris ouvre le coffre [...]

J'ouvre les yeux [...]

Je m'extirpe de mon sac de couchage [...]
– Y avait rien dans les pièges à collet [...]
Aucune présence humaine [...]
Secoué dans l'eau [...]
– Tiens bon [...]
C'est ma mère qui m'a appris [...]
Je tremble tellement que mes dents [...]
Chris marche vite [...]
– Je veux rentrer [...]
– Bingo, je te l'avais dit [...]
– Arrête de me saouler avec ta daronne [...]
Je suis en train de traverser [...]
« Relève-toi » [...]
Chris me donne deux claques [...]
Faut que je bouge [...]
et le prochain sur la liste [...]
J'ai arrêté de courir [...]
Si ça tourne mal [...]
Je relève la tête [...]
– J'aurais voulu grandir avec des loups [...]
Je remplis à nouveau la gourde [...]
On va mourir ici [...]
Chris ne retrouve pas les clés [...]
J'ai une impression de complète irréalité [...]
On lit plus fort
Présentation
Achevé de numériser

Au nom de Chris
Claudine Desmarteau



Approche
T'as peur ?
T'as raison
Faut pas se fier à des inconnus
Faut rester sur ses gardes
Se fier à personne
À personne qu'à toi-même
Pas faire confiance au premier venu
On sait jamais à qui on a affaire
La confiance ça se mérite
Comment tu t'appelles ?

Moi c'est Chris

Jusqu'où peut aller l'emprise ?

Un thriller psychologique qui se lit le souffle court, par une autrice au talent saisissant.

OceanofPDF.com

Cette édition électronique du livre
Au nom de Chris
de Claudine Desmarteau
a été réalisée le 4 mars 2023
par Françoise Pham et Melissa Luciani
pour le compte des [Éditions Gallimard Jeunesse](#).
(ISBN : 978-2-07-517565-4 – Numéro d'édition : 546215).

Code sodis : U47100 – ISBN :978-2-07-517568-5
Numéro d'édition : 546218

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications
destinées à la jeunesse.

OceanofPDF.com